3 1761 04469 9171

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME XV.

Contenant le Tome IX^e. des LETTRES.

LETTRES
A MADAME
DE MAINTENON.
TOME NEUVIEME,

CONTENANT

Des Lettres de Piété & de Direction à Elle adressées par M. Godet Desmarais, Evêque de Chartres.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXVIII.

DC
130
M2L2
1778
t.15
NOV 1 1965
1018116

TABLE
DES LETTRES

Contenues dans ce Tome neuvieme.

LETTRES de direction de M. l'Evêque de CHARTRES à Me. de MAINTENON.

PRÉFACE. page 1
Éloge historique de M. de Chartres. 9
LETTRE I. *Sur les mouvements intérieurs.* 19
II. *Sur le détachement du monde.* 22
III. 25
IV. 26
V. 27
VI. 30
VII. 31
VIII. *Sur l'abattement de l'ame.* 34
IX. *Sur le renoncement à soi-même.* 36
X. *Sur les Visites & les Audiences.* 37
XI. *Sur la Priere.* 39
XII. *Sur les distractions dans la priere.* 44
XIII. *Sur les tentations de l'orgueil.* 55

XIV. *Conſeils particuliers.* 60
XV. *Sur la ſenſibilité permiſe aux Chrétiens.* 64
XVI. *Sur la perſévérance.* 66
XVII. *Sur les plaiſirs de la Cour.* 67
XVIII. *Sur l'amour-propre, &c.* 71
XIX. *Sur les aſſujettiſſements.* 81
XX. *Conſeils ſur le Roi, ſur l'Egliſe, & ſur St. Cyr.* 85
XXI. *Conſolations dans les malheurs de l'Etat.* 89
XXII. *Sur la Communion fréquente.* 92
XXIII. *Sur les dévotions particulieres.* 98
XXIV. *Sur les auſtérités.* 100
XXV. *Utilité des peines d'eſprit.* 107
XXVI. *Sur le repos néceſſaire au corps.* 109
XXVII. *Sur la triſteſſe.* 113
XXVIII. 115
XXIX. *Sur un ſentiment de la dirigée.* 116
XXX. *Sur ſes progrès dans la piété.* 119
XXXI. *Sur ſa conduite dans ſon domeſtique.* 124
XXXII. *Sur l'amour du bien public.* 127
XXXIII. *Sur la Fête de tous les Saints.* 129
XXXIV. *Sur la confiance en Dieu.* 132
XXXV. *Sur ſa conduite avec le Roi.* 134
XXXVI. *Sur la ferveur.* 136
XXXVII. 142
XXXVIII. *Châtiments de Dieu, châtiments d'un pere.* 144

XXXIX. *Paraphrase d'un passage des Cantiques.* 146
XL. *Sur la patience.* 149
XLI. *Sur le Roi.* 151
XLII. *État de l'ame de la dirigée.* 158
XLIII *Sur la politique mondaine.* 162
XLIV. *Sur les Prophéties.* 165
XLV. *Exhortations & Prieres.* 174
XLVI. *Sur l'état particulier de la dirigée.* 180
XLVII. *Sur l'état & les sentiments de la dirigée.* 191
XLVIII. *Sur St. Cyr & sur la Cour.* 195
XLIX. *Sur la douleur.* 199
L. *Sur le nom de Jesus.* 201
LI. *Sur la souffrance.* 204
LII. *Sur les découragements de la dirigée.* 207
LIII. *Sur l'inquiétude dans les affaires.* 214
LIV. *Sur l'utilité des redditions de compte.* 219
LV. *Sur les bienfaits de Dieu.* 223
LVI. 225
LVII. *Sur ses progrès.* 232
LVIII. *Sur la patience.* 234
LIX. *Sur l'orgueil.* 240
LX. *Conseils divers.* 244
LXI. *Sur les motifs de tendre à la perfection, & sur les moyens d'y arriver.* 250
LXII. *Décisions sur St. Cyr.* 259

LXIII. *Sur la maladie de ſon frere.* 260
LXIV. *Sur la mort de ſon frere.* 262
LXV. *Sur la préſence de Dieu.* 263
LXVI. *Sur ſa conduite à l'égard du prochain.* 271
LXVII. *Sur le ſalut du Roi.* 282
LXVIII. *Exhortation à la confiance.* 284
LXIX. *Conſeils généraux.* 286
LXX. *A l'occaſion des malheurs de l'Etat.* 290
LXXI. *Sur le choix d'un Directeur.* 296
LXXII. *Sur la Fête de Noël.* 299
LXXIII. *Sur les malheurs de l'État.* 304
LXXIV. 308
LXXV. *Sur divers ſujets.* 309
LXXVI. *Sur l'amour déſintéreſſé.* 313
LXXVII. 318
LXXVIII. 324
LXXIX. 326
LXXX. 328
LXXXI. 330
Extrait des redditions de compte de Mad. de Maintenon. 331
Lettre de M. de Mérinville. 336

Fin de la Table.

LETTRES

PRÉFACE.

CES Lettres m'ont paru dignes de voir le jour, & propres à faire connoître un Evêque qui a fait honneur à l'Eglise, & une femme qui a fait honneur à son siecle.

Peu importe au Lecteur de savoir comment elles me sont tombées entre les mains. Qu'il en jouisse, qu'il en profite! c'est tout ce que je demande de lui, & tout ce qu'il aura de moi.

L'Histoire de Me. de Maintenon, que M. de la Beaumelle fait imprimer actuellement en Hollande, sera ou démentie, ou confirmée par ces Lettres; & c'est ce qui m'a engagé à n'en pas différer l'impression.

Elles ennuyeront ces Courtisans, pour qui la vertu est une chimere; ces Sages du siecle, pour qui la dévotion est un ridicule; ces beaux Esprits, qui lisent tout pour tout dédaigner; ces femmes, qui n'aiment que les Livres aussi frivoles qu'elles. Mais ce n'est point pour eux qu'elles ont été écrites, ni pour eux que je les publie.

Je les offre à ces ames pures & innocentes, qui aiment Dieu, ne cherchent que lui, & ne tiennent au monde que par le

desir de le réformer par leur zele, & de l'édifier par leurs vertus.

Je les offre à ces Esprits supérieurs & simples, que la grace conduit comme par la main, au seul bien digne de nos vœux, & qui savent se rendre présent le plus obscur avenir.

Je les offre à ces hommes, que la charité & non l'ambition charge des consciences, qui sont les modeles de toutes les autres.

Je les offre à ceux qui peuvent soutenir sans étonnement le spectacle de la fille d'un Gentilhomme malheureux, devenue la femme de son Roi : à ceux qui sont plus surpris de voir la vertu approchée du Trône, qu'ils ne le seroient de l'y voir assise.

Quel goût les mondains pourroient-ils prendre à la lecture des Lettres, où tout est saint & grand? Il leur faut des bagatelles, & ici tout respire la plus sublime perfection.

Si cependant ce Livre pouvoit toucher un seul homme vicieux, & produire une seule bonne action, je me consolerois de toutes les railleries auxquelles je sens que j'expose la vraie piété.

En effet, que dira-t-on de ce chemin semé d'épines, par où M. de Chartres conduisoit Me. de Maintenon? On dira peut-être que le Directeur & la Dirigée étoient éga-

lement superstitieux, ou que le propre de la dévotion est de rétrécir l'esprit, comme s'il falloit juger de la grandeur évangélique par les maximes de la sagesse humaine; comme si l'on avoit déja oublié ce Philosophe Chrétien, qui, d'une main, se donnoit la discipline, & de l'autre, foudroyoit les Docteurs de la morale relâchée.

Il y a dans la piété un goût, un attrait dont l'expérience seule peut donner l'idée. Depuis que le monde se joue de tout ce qui le condamne, depuis que l'hypocrite ne trompe presque plus personne, la piété auroit disparu, s'il n'y avoit en elle des plaisirs, qui élevent l'ame au-dessus de tous ceux que les passions donnent ou promettent.

L'amour du bien est le commencement de cette volupté céleste: l'amour du bien pour lui-même en est la perfection. Me. de Maintenon passa par ces deux états. En comparant ses Lettres à l'Abbé Gobelin, à celles de l'Evêque de Chartres, on voit dans les premieres une ame qui va à Dieu par l'espérance, & dans les autres, une ame qui y est arrivée par l'amour.

M. de Chartres avoit exigé de Me. de Maintenon qu'elle écrivît tous les soirs tout ce qu'elle avoit fait, pensé, senti, voulu dans la journée. Elle étoit fidelle à cette pratique: & avant de se coucher, elle mettoit

par écrit le journal du Conseil, & celui de sa conscience. Ces deux journaux furent jettés au feu : & Me. de Maintenon fit bien d'autres sacrifices à l'humilité.

Je regrette peu le premier : qu'est-ce que l'histoire des actions des hommes, en comparaison de l'histoire de leurs sentiments? Mais quelle perte, que ces comptes rendus tous les mois *par une femme qui étoit à la place des Reines! Nous y aurions lu plus de vertus que de foiblesses, & appris ce cœur humain qui nous est si peu connu.*

M. de Chartres nous en a conservé quelques fragments plus précieux que ses Lettres mêmes. On y verra combien les jugements des hommes sont injustes & incertains : on y verra Me. de Maintenon passer en prieres ces heures qu'on l'accusoit de passer en intrigues.

Me. de Maintenon n'avoit-elle pas assez de lumieres pour se conduire? Oui, sans doute; mais elle avoit aussi trop de modestie pour ne pas s'en défier. Elle choisit pour son guide un homme qui lui étoit bien inférieur du côté de l'esprit. Fit-elle ce choix pour avoir la gloire de lui obéir, & le plaisir de le gouverner? Non : elle sut se soumettre à tout, & se plaignit souvent de n'être pas assez exercée. Du reste, M. de Chartres ne discutoit, n'approfondissoit rien dans

ſes Lettres : il écrivoit ſimplement le réſultat de ſes réflexions ſur le cœur que ſa pénitente lui avoit développé ; de ſorte que Me. de Maintenon étoit plutôt excitée, que conduite : il ne falloit que du ſentiment à une ame ſi ſenſible.

M. de Chartres ne paſſa jamais ſes limites : il ne ſe ſervit point de ſon crédit ſur l'eſprit de ſa Dirigée pour ſe mêler des affaires d'Etat : & le Miniſtre de Dieu ne traverſa jamais ceux du Roi.

Qu'on ne le blâme point de l'avoir fait entrer dans les démêlés de Religion. C'étoit l'opinion de ſon ſiecle, c'eſt encore celle du nôtre, que l'autorité civile a droit de ſe mêler des différends des Théologiens. Du reſte, Me. de Maintenon tenoit ſa miſſion de l'Egliſe même : le Bref du Pape, de 1690, l'avoit tirée de cette place modeſte qu'une femme doit tenir dans l'Egliſe.

Invariable dans ſes principes, M. de Chartres paroît par-tout plein de l'eſprit de Dieu. On ne voit en lui, ni les raffinements du Quiétiſte, ni les chimeres de l'enthouſiaſte, ni les relâchements de l'Evêque de Cour ; on n'y voit que le Chrétien auſtere & le Citoyen zélé.

Son ſtyle eſt ſans élégance, mais naturel, vif, quoique diffus, & nourri de la lecture de ces Livres ſacrés, qu'aujourd'hui

quelques Prédicateurs dédaignent presque de citer.

On sera surpris des louanges dont il accable Me. de Maintenon. Elle les lui avoit défendues, & il ne pouvoit s'en abstenir : elle étoit sans cesse flattée par l'homme le moins flatteur : & le Directeur sembloit nourrir son orgueil en lui ordonnant de l'écraser.

D'où viennent donc tant de louanges à une femme qui les craignoit si fort, parce qu'elle les aimoit ? De l'admiration dont M. de de Chartres étoit pénétré pour elle. Il voyoit dans ses redditions de comptes *l'ame la plus grande & la plus pure : son imagination s'enflammoit : il vouloit retenir la louange : il ne pouvoit retenir la vérité : il lui prêchoit une humilité absolue, & la canonnisoit toute vivante. Aussi ne serois-je pas surpris que l'Histoire qu'on nous promet, parût un panégyrique.*

Les ames les plus fortes ont leurs moments de foiblesse : Me. de Maintenon, toujours sainte, mais quelquefois attiédie, ou du moins privée d'une ferveur sensible, faisoit son salut avec crainte & tremblement. *Les louanges devenoient utiles dans ces temps de sécheresse, de dégoût : & Me. de Maintenon avoit besoin d'être consolée de tout le bien qu'elle ne faisoit pas, par le souvenir de tout le bien qu'elle avoit fait. Souvent*

aussi il falloit l'encourager à des choses difficiles, en lui étalant tous les trésors dont la nature & la grace l'avoient comblée. En un mot, puisqu'un Directeur si peu complaisant la louoit, il n'étoit point dangereux de la louer : il étoit impossible de ne la louer pas.

Cependant il paroît par ces Lettres mêmes, qu'elle avoit un extrême penchant à l'orgueil. Mais le Prélat qui connoissoit son intérieur, savoit que c'étoit un ennemi vaincu & désarmé, *& qu'il ne lui restoit plus que cet amour-propre dont l'homme ne peut se dépouiller, sans se dépouiller de son être, mais que le Chrétien doit toujours combattre. Cette secrete estime d'elle-même étoit un fruit de ses vertus. Si elle avoit eu des foiblesses d'un certain genre à se reprocher, elle eût eu moins de combats à livrer à la vaine gloire : l'humilité lui auroit été aussi naturelle, qu'elle lui étoit dans le fond étrangere ; je dis, dans le fond du cœur ; car tout ce qui pouvoit la manifester au-dehors avoit été réprimé. Elle n'eût eu qu'à se rappeller des chûtes avilissantes, ces sentiments impurs dont le vice même rougit ; ces péchés qui dégradent si fort une femme à ses propres yeux, que, rendue à la vertu & régénérée par la grace, elle doute encore que les plus longues humiliations puissent les*

expier. Me. de la Valliere & Me. de Maintenon arriverent à la plus haute piété : Me. de la Valliere ne put parvenir à s'estimer elle-même, ni Me. de Maintenon à se mépriser. Conduites par les mêmes principes, pourquoi différoient-elles de sentiments? Parce qu'elles avoient différé de mœurs.

Comment Me. de Maintenon, si vraie dans tous ses jugements, si sévere pour les autres, si impitoyable pour elle-même, comment eût-elle pu s'estimer, si elle ne se fût apperçue estimable, elle qui, dans un de ses Ecrits, peint si bien la honte, l'embarras, le supplice d'une femme sans vertu, quand on parle de vertu devant elle? La vanité est d'un cœur mécontent de lui même : l'orgueil est d'un cœur satisfait.

M. de Chartres eut le temps d'étudier Me. de Maintenon : il la conduisit depuis 1689, jusqu'en 1709 : il la vit dans tous les états, dans la guerre, dans la prospérité, dans les revers, toujours la même, toujours affamée de bonnes œuvres, toujours dévorée du zele de la Maison de Dieu, *toujours prudente, plus occupée encore à sauver le Roi qu'à lui plaire, & toujours allant de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'elle les eût toutes acquises.*

M. de la Beaumelle nous développera sans doute ce cœur si respectable & si peu connu.

Je m'abſtiens donc d'en rapporter quelques traits qui auroient édifié, & qu'il racontera mieux que moi. Mais je ne puis me diſpenſer de placer ici l'Eloge hiſtorique de M. Godet des Marais, Evêque de Chartres.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. DE CHARTRES.

PAUL GODET DES MARAIS naquit au mois de Janvier 1648, à Talcy, Paroiſſe du dioceſe de Chartres. Son pere, François des Marais, Chevalier, Seigneur d'Aroiſſe, Baron d'Hertray en Normandie, fut tué à la bataille de Saint-Antoine, en 1652. Sa mere, Marie de la Marck, Maiſon illuſtre, qui avoit déja donné un Evêque (1) à l'Egliſe de Chartres, ſe vit engagée à rentrer dans de nouveaux liens. Ainſi Dieu, pour ſe l'attacher tout entier, lui ravit de bonne heure les objets entre leſquels ſon cœur eût pu ſe partager.

Il fut élevé par Me. de Pienne, (2) ſa

(1) Erard de la Marck, Cardinal & Evêque de Liege.

(2) Femme de M. de Pienne, Gouverneur de Pignerol, Chevalier des Ordres du Roi.

tante, femme qui joignoit à tous les avantages de la fortune, tous les trésors de la grace.

A l'âge de quatorze ans, il fut pourvu de l'Abbaye d'Igny, Ordre de Cîteaux, Diocese de Rheims, possédée avant lui par l'Abbé de la Marck, son oncle. Il en refusa l'administration à ses parents. Déja il savoit que les biens de l'Eglise appartiennent aux pauvres, & que les parents l'oublient volontiers.

Dès ce temps, la priere étoit sa plus chere occupation. Il fuyoit tous les plaisirs: il ne connoissoit les spectacles que de nom: il évitoit sur-tout la compagnie des femmes, jaloux de conserver dans toute sa pureté ce corps qu'il avoit offert à Dieu en sacrifice vivant & saint. *Il aimoit son état, & n'en dédaignoit ni l'habit ni les fonctions. Il en pratiquoit toutes les vertus, dès l'âge où c'est beaucoup de les aimer: il étoit tout ce que la grace lui ordonnoit d'être.*

Son application à l'étude altéra sa santé. Les Médecins lui conseillerent de changer d'air. Il alla à Rome. Alexandre VII fut informé de ce mérite naissant, & le combla de bénédictions & de louanges. Il parcourut les principales villes d'Italie, reçu par-tout avec distinction, aimé de ceux qui le connoissoient, recherché de ceux qui ne le connois-

soient pas, & toujours plus modeste.

De retour à Paris, il reprit ses études avec plus d'application. Il se rendit profond dans la science des Saints. Il en répandit les lumieres dans la Paroisse de St. Severin, où il prêcha avec plus de succès que d'applaudissement. Il craignoit de se faire un nom, & ne cherchoit que la gloire de Dieu.

Du Séminaire des Bons-Enfants, il entra dans celui de St. Sulpice, où il fut attiré par la réputation de M. Tronson qui en étoit Supérieur. Il y connut l'Abbé de Fénelon, qui étudioit les Mystiques, qui l'égarerent, tandis que l'Abbé des Marais étudioit l'Ecriture-sainte, qui n'égare jamais. Il parut en Sorbonne, y fut admiré, & ne le sut pas.

Enrichi de toutes les perfections du Sacerdoce, il en reçut l'auguste caractere. Il célébroit avec frayeur le saint Sacrifice : il semoit avec zele la parole de l'Evangile; il assistoit les veuves & les orphelins, les malades & les mourants : il instruisoit & nourrissoit les pauvres.

Tant de vertus & de talents engagerent l'Archevêque de Paris à lui confier le soin de plusieurs Maisons Religieuses. Il fut ensuite Supérieur du College des Trente-Trois, où il connut l'Abbé Gobelin qui s'y étoit

retiré, & du College des Lombards, où il gouverna les Prêtres Irlandois avec tant de zele, que le Pape l'en félicita, & que l'Ambassadeur d'Angleterre alla l'en remercier de la part de son Maître.

Une lumiere si éclatante, *disoit M. Tronson*, doit être placée sur un chandelier éminent. *Me. de Guise qu'il dirigeoit, demanda pour lui l'Evêché de Séez. Dieu le destinoit à une plus grande place. On lui proposa de permuter son Abbaye avec l'Evêché de la Rochelle. Mais il aimoit les travaux de son état, & en craignoit les honneurs.*

Me. de Maintenon le connut par l'Abbé Gobelin. Il fut appellé à St. Cyr pour des Retraites & des confessions extraordinaires. Il refusa long-temps, craignant l'air de la Cour, & pensant que cette Maison en étoit infectée. M. Tronson l'y détermina. Là commencerent l'estime, l'amitié, la confiance de Me. de Maintenon, pour l'Abbé des Marais, qui, avant de l'avoir approfondie, la regardoit comme une mondaine, & qui l'honora depuis comme une Sainte.

En 1690, *il fut nommé au siege de Chartres, toujours fort brigué, à cause du voisinage qui semble donner droit à l'Evêque d'être Courtisan. Ne pouvant avoir des Bulles, à cause de nos brouilleries avec Rome,*

il fit des Missions dans tout son Diocese. Il jetta les fondements de petits Séminaires qu'il établit depuis, & qu'il entretint à ses dépens.

En 1692, il fut sacré Evêque à St. Cyr, avec beaucoup d'éclat & de pompe. Et l'année suivante, par autorité du Saint Siege, il soumit cette Maison encore séculiere à la Regle de St. Augustin. Ses soins infatigables le porterent au plus haut point de perfection par des constitutions pleines de l'Esprit de Dieu, par des exhortations continuelles, par des entretiens fréquents sur les devoirs de la vie monastique, par son application à en bannir les Livres dangereux & les personnes suspectes.

En 1693, il abandonna les revenus de son Evêché aux pauvres de son Diocese, qui souffroient beaucoup de la disette des grains. Toute sa vaisselle d'argent consistoit en une cuilliere & une fourchette : & il les vendit. Il forma une société de personnes charitables qui donnerent de grands secours aux pauvres de la campagne.

Ces travaux Apostoliques épuiserent sa santé. Il pria plusieurs fois le Roi de lui permettre de quitter une place qu'il ne pouvoit plus remplir. Tous ses amis s'y opposerent. Ils savoient quel bien faisoit sa présence seule.

Quelque temps après, le Quiétisme parut en France : héréfie qu'on ne peut décrire fans péril de fe tromper ; d'autant plus dangereufe, qu'en éloignant de la perfection, elle promet d'en approcher ; qui change l'efprit en matiere, en lui ôtant la liberté d'agir ; qui laiffe la priere aux ames imparfaites, & fe repaît de chimeres & de fentiments. Il condamna Me. Guyon, fans craindre les ennemis que fon zele lui feroit, & M. de Cambray, fans être retenu par fon ancienne amitié pour lui : fes Ordonnances détromperent quelques Quiétiftes.

Il follicita l'érection de l'Evêché de Blois, aux dépens de celui de Chartres. Le Roi voulut l'en dédommager en lui donnant la charge de Confeiller d'Etat d'Eglife. Le faint Prélat la refufa, difant qu'elle le détourneroit de la conduite de fon Diocefe. Il refufa, par le même principe, la nomination au Cardinalat. Il pria le Roi de conférer cet honneur à un homme plus propre que lui à foutenir la dignité de la Pourpre, & à jouer un rôle dans ces intrigues dont la Cour de Rome eft le centre.

Lorfque le fameux cas de confcience fcandalifa toute l'Eglife, il s'éleva contre cet Ecrit avec une fermeté apoftolique. Le Pape fut charmé de fon Ordonnance, & l'en fit remercier par fes Nonces. Plufieurs Evêques

en ſuivirent les principes dans les leurs : quelques-uns y renvoyerent leurs Diocéſains dans leurs Mandements. L'Electeur de Cologne & l'Archevêque de Malines la firent traduire en latin, & la donnerent en entier à leurs peuples, avouant qu'ils ne pouvoient leur rien offrir de meilleur. Enfin, Clément XI l'adopta dans ſa Bulle.

La nouvelle Théologie du Pere Jueniu parut. M. de Chartres la trouva ſi dangereuſe, que, malgré la foibleſſe de ſa ſanté, malgré les ennemis dont il alloit être aſſailli, il travailla ſans relâche à cette belle Ordonnance, que tous les Théologiens regarderent comme un chef-d'œuvre. Il honoroit les Jéſuites, mais il ne dépendit jamais d'eux. Il aimoit M. le Cardinal de Noailles : mais ſans égard à ſon inclination, il s'éleva contre la protection que ce Prélat accordoit aux Janſéniſtes. Dans les guerres de l'Egliſe, il regardoit la neutralité comme une trahiſon contre elle. Il eut rougit d'être le ſpectateur oiſif & muet des ravages que les Hérétiques y faiſoient par leurs cabales & par leur réſiſtance.

Sa vie étoit auſſi pure, que ſa doctrine. Il faiſoit chaque jour une demi-heure d'oraiſon : tous les matins il liſoit & méditoit la Ste. Ecriture. Sa converſation rouloit toujours ſur des choſes de piété, & jamais

homme ne dit moins de paroles oiſeuſes. Il faiſoit tous les ans une retraite de huit jours avec ſon Clergé. Ses Lettres au Roi, aux Princes, aux Papes, au Roi d'Eſpagne, étoient dignes des premiers ſiecles de l'Egliſe. Il faiſoit tous les jours la priere avec ſes domeſtiques : ſa maiſon étoit auſſi réglée qu'un Couvent : il n'y eût pas ſouffert un homme oiſif. Il prêchoit ſouvent. Il ne plaiſoit pas : il convertiſſoit. Il couroit de bonne œuvre en bonne œuvre. Il donnoit exactement audience : & les plus importuns ne pouvoient réuſſir à exciter en lui un mouvement d'impatience ou d'ennui. En voyage, il écrivoit, il étudioit, il prioit.

Son zele, en ne conſultant pas ſes forces, les affoiblit ; de ſorte qu'on peut dire avec vérité, qu'il s'eſt conſommé pour la défenſe de la Foi & pour le ſalut des ames. Il demanda pour toute grace à Me. de Maintenon, que le Roi lui permît de ſe choiſir un ſucceſſeur, qui pût, diſoit-il, réparer les fautes qu'il avoit faites, & ſoutenir le bien auquel il avoit contribué. On lui donna pour Coadjuteur M. l'Abbé de Montiers de Mérinville, ſon neveu.

Ses infirmités augmenterent avec l'âge. Il vit approcher le dernier moment ſans effroi. Sa patience, ſa douceur, ſa réſignation raviſſoient tout ce qui étoit autour de ſon

lit. Il reçut le St. Viatique des mains de son neveu, en présence de tout le Clergé de sa Cathédrale, avec les sentiments de la plus éminente foi. Il fit à son Chapitre un discours touchant sur les soins dûs aux pauvres, sur leur union avec leur Evêque, sur les fautes qu'il avoit commises, sur la reconnoissance qu'il conservoit de leur amitié pour lui. Tous les assistants fondoient en pleurs. Il souffrit avec une constance inaltérable, les douleurs aiguës dont il fut déchiré. Il reçut l'Extrême-Onction avec une entiere connoissance; il répétoit souvent ces paroles de l'Apôtre: Que nous vivions, ou que nous mourions, nous appartenons au Seigneur. *Il mourut le* 26 *Septembre* 1709. *A cette nouvelle, M. de la Chetardie dit: » L'Eglise perd un excellent Ouvrier, » il étoit propre à être à la tête des Evê» ques, sans orgueil, & à s'opposer aux » nouveautés, sans emportement". M. l'Abbé Bonnet, son Confesseur, assura qu'il avoit toujours vécu dans une parfaite innocence de mœurs. Son corps fut porté solemnellement à son Séminaire de Beaulieu, comme il l'avoit ordonné, & son cœur à St. Cyr, par M. l'Abbé de la Vieuxville, avec cette Epitaphe:* Hic jacet cor. ill. & rev. D. D. Pauli de GODET DES MARAIS, Carnutensis Episcopi, qui Regiæ huic domui

primus dedit legem vitæ & disciplinæ. Obiit Carnuti, VI. Kal. Oct an. 1709, ætatis LXII. R. I. P. *Il fut amérement pleuré par Me. de Maintenon, qu'il avoit conduite à un degré de perfection qu'on croiroit incompatible avec tant de grandeur, si l'on ne voyoit aujourd'hui la femme de l'Europe la plus grande en être aussi la plus sainte.*

LETTRES
DE Mr. L'ÉVÊQUE DE CHARTRES
A Me. DE MAINTENON.

LETTRE I.

Sur les mouvements intérieurs.

JE n'ai garde, Madame, de vous refuser les conseils que vous me demandez, sur-tout dans une affaire aussi sainte & aussi importante que le discernement des desseins de Dieu sur votre ame, & votre avancement dans la véritable piété.

Il y a eu assurément beaucoup du côté de Dieu, dans tout ce qui s'est passé en vous depuis le retour que la grace vous à fait faire vers lui. Mais on a eu

raiſon de vous dire qu'il ne falloit pas prendre pour des inſpirations, ni pour des mouvements de Dieu toutes les penſées qui nous venoient dans l'eſprit. On auroit pu ajouter, que quand même ces mouvements auroient été formés dans le cœur par la grace, ce n'étoit pas toujours une marque que nous duſſions les ſuivre tous, puiſque nous voyons bien que nous ne le pourrions, ſans nous jetter dans l'inquiétude & dans le trouble, qui eſt ce que Dieu ne veut pas. La prudence doit tout régler : ſouvent Dieu nous montre des choſes élevées au-deſſus de nous, ſeulement pour nous humilier & pour exciter notre deſir, comme nous voyons que l'on montre de loin aux enfants de certains objets pour les attirer, quoiqu'on ne veuille pas encore les leur donner, parce qu'ils ne leur conviennent pas encore. On prétend par cet appas leur apprendre à eſtimer les choſes eſtimables, & à les deſirer, juſqu'à ce qu'ils ſoient capables d'y atteindre. Vous me demanderez, comment connoître tout cela ? Par l'obéiſſance : & c'eſt ce qui rend cette vertu ſi néceſſaire, principalement quand on eſt conduit dans la voie où Dieu ſemble vous attirer : ſans cela, on eſt en danger, ou de manquer aux inſpirations

qui nous indiquent la volonté de Dieu, ou de tomber dans une multiplicité de penſées & de vues qui nous fatiguent, qui ſont naître dans l'intérieur une eſpece de diſpute & de chicane continuelle, & qui enfin nous épuiſant de fatigues, de ſouffrances & d'ennui, nous jettent dans le découragement, dans la tiédeur : & c'eſt ce qui arrive particuliérement aux naturels vifs, comme me paroît être beaucoup le vôtre : & c'eſt en effet juſtement ce qui vous eſt arrivé. Le remede, c'eſt de demander promptement à celui qui a ſoin de votre ame, à quoi vous devez vous en tenir : expoſez-lui en peu de paroles ce que vous croyez que Dieu demande de vous, & faites exactement ce qu'il vous dira : mais auſſi bornez-vous pour le préſent à n'en pas faire davantage, de peur d'entreprendre imprudemment par-deſſus vos forces, & de vous accabler. Vous n'avez pas encore d'aîles pour voler : contentez-vous de marcher à terre ; mais marchez toujours, & répondez aux inſpirations qui vous porteront au-delà de vos bornes : répondez, dis-je, avec St. François de Sales : » Ce n'eſt pas par » infidélité que je ne fais pas cela, mais » pour obéir..... "

LETTRE II.

Sur le détachement du monde.

1691.

IL eſt vrai que vous êtes conduite quelquefois par un chemin aſſez rude, & que ni du côté du monde, ni du côté de la ſanté, ni même du côté de ce que vous entreprenez pour Dieu, vous n'avez pas toute la conſolation qu'on s'imagine. Mais c'eſt un bonheur ineſtimable que les choſes ſoient ainſi : & ce ſeroit un grand malheur qu'elles fuſſent autrement. Convaincue, comme vous l'êtes, qu'il y a une autre vie, où l'on ne peut arriver heureuſement que par la croix, pourriez-vous vous affliger, & pourroit-on s'affliger pour vous de ce que vous en avez une à porter, qui rende votre ſalut éternel d'autant plus ſûr, qu'elle eſt ſouvent plus inviſible & plus péſante ?

Il me ſemble que vous éprouvez quelquefois un peu l'état d'abandon ſous la main de Dieu, & que vous en parlez comme d'un état utile & deſirable. Vous êtes bien réellement dans l'occaſion de

mettre vos penſées en pratique, & toutes les circonſtances qui vous environnent vous y portent éminemment : c'eſt pour vous, encore plus que pour ceux qui marchent aujourd'hui pour la défenſe de la Religion, le temps de remporter des victoires : & il ne tiendra qu'à vous de gagner beaucoup plus dans votre retraite de St. Cyr, qu'on ne gagnera à à Mons & dans tous les autres endroits, où il plaira au Roi de porter ſes armes, & à Dieu de les bénir.

Il ne faut pour cela que pratiquer paiſiblement la patience, l'humilité, le détachement, & un peu de cet abandon que vous avez vu ſouvent de loin, & que vous voyez maintenant de plus près.

O que ces grandes occaſions devroient paroître précieuſes ! qu'elles peuvent nous faire faire, en peu de temps, un merveilleux progrès vers Dieu ! & qu'elles peuvent nous ſervir, au moins, à nous pénétrer de notre miſere ! Lorſque par des mouvements naturels, trop vifs, nous apprenons combien notre cœur eſt encore vivant à la créature, & combien les ſentiments qu'il en a, ſont plus forts & plus preſſants que ceux de la grace, nous éprouvons alors ce qu'il faut qu'il en coûte pour dire avec une ſincere &

pleine résignation : *Seigneur , que votre volonté soit faite !*

Cependant, si l'on veut être à Dieu, comme il le demande , il en faut venir jusques-là : il faut qu'il soit le seul maître, & que toute la tendresse naturelle fasse place à un amour dominant , qui coupe, & qui immole tout ce qui n'est pas purement & parfaitement pour Dieu. Benissez-le donc de ce que dans le secret, entre lui & vous, il vous donne une abondante part à l'amertume du Calice qui nous a sauvés. Agissez toujours avec courage : que votre cœur se fortifie : soutenez la main du Seigneur , lors même qu'il l'appesantit : il n'envoye point de croix, qu'il n'y attache une grande & une éminente grace ; ne laissez pas perdre celle qu'il vous a préparée , & pensez souvent, en sa présence , qu'après tout , quelle peine que vous souffriez, vous n'en souffrez pas autant que vous en méritez, autant que Notre Seigneur en a souffert, autant , peut-être, qu'il vous en faut pour gagner le Ciel.

LETTRE

LETTRE III.

JE ſuis très-perſuadé que Dieu veut que je ſerve de tout mon cœur la perſonne que vous m'avez recommandée. Je ſouhaite ardemment de le faire utilement. J'y penſe ſouvent devant Dieu, & je ne monte jamais à l'Autel ſans l'offrir à notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Je me tiens tout-à-fait chargé de ſon ame. J'eſpere que par ſa ferveur & par ſes bonnes œuvres, elle trouvera le moyen d'entrer au Royaume éternel de notre Sauveur Jeſus-Chriſt, avec une riche abondance de graces & de mérites. J'ai grande envie d'y aller avec elle, & de voir arriver en foule ceux au ſalut deſquels nous aurons contribué. Je vous recommande, Madame, à mon tour, cette perſonne que vous m'avez recommandée : veillez ſoigneuſement à ſon ſalut. Il me ſemble que l'on doit avoir pour elle les ſentiments que St. Paul avoit pour Phébé, l'excellente femme qui ſervoit l'Egliſe de Corinthe, afin qu'on la reçoive au nom du Seigneur, comme on doit recevoir ceux qui ſont entiérement conſacrés à ſon ſervice ; qu'elle ſoit aſſiſtée dans

tous ſes beſoins : car elle-même en aſſiſte pluſieurs ; & moi en particulier, je ſuis & ſerai à jamais en lui tout entier à ſon ſervice.

LETTRE IV.

JE ſuis tout-à-ſait conſolé de ce que vous me mandez de la part de cette perſonne que vous m'avez recommandée. Je n'ai point cru la faute conſidérable, & je n'en aurois pas écrit légérement, ſi je l'avois penſé : car je ne pourrois voir une choſe ſemblable ſans une profonde douleur. J'eſpere que cela ne lui arrivera jamais en quelque maniere que ce ſoit, de propos délibéré. Elle vit à Dieu pour ne jamais mourir. Son zele, ſon courage, ſa détermination au bien me fait tout eſpérer. Ne vous laſſez point, Madame, de prier & de la porter à une pleine confiance en Dieu. Elle peut aller à tout, & rien ne doit aller au-deſſus de ſes eſpérances, étant à un ſi bon maître. „ J'ai ſouverainement eſpéré » en vous, diſoit David : ceux qui eſ» perent en lui ne ſeront jamais confon» dus. " Que ne fait-on pas quand on a de grandes eſpérances ? Vous en avez

aſſez d'exemples autour de vous. Que ne devroit-on pas entreprendre quand on en a au-deſſus de celles que le monde donne, & qu'elles ſont certaines, Dieu & le Paradis ? Quiconque ſait ce que c'eſt n'a plus de peine à rien ; & s'il ſent de la peine, il aime cette peine qui le mene à un ſi grand bien.

LETTRE V.

PUiſque vous le permettez, Madame, & que la perſonne que vous m'avez adreſſée veut que je vous confie tout ce que je lui envoye, ſans vous rien cacher, ayez la bonté de lui dire que j'ai reçu ſa reddition, dont je ſuis très-content : elle ne doit pas craindre de m'accabler par de pareilles écritures. Je ſuis par-là auſſi informé de ſa conſcience que ſi elle m'en entretenoit tous les jours. J'y vois ſes diſpoſitions, ſes réſolutions, ſes tentations : & j'eſpere, avec la grace de Dieu, être par-là mieux en état de m'acquitter de ce qui ſera de mon miniſtere. Il ne faut point diſcontinuer cette pratique. Je ne puis vous dire la joie que j'ai de la voir exacte à ſes pénitences, ſimple, ſoumiſe : je ſais

le bien qui lui en doit revenir. Ce m'eſt un préjugé certain de ce que Dieu fera en elle. Oui, Madame, ſa ſûreté ſera dans ſon obéiſſance : j'en ſerai plus chargé : mais j'eſpere que Dieu m'aidera, puiſqu'il m'a fait Prêtre pour cela, & qu'il paroît l'exiger de moi. Je trouve préſentement cette charge auſſi légere que je l'ai enviſagée d'abord peſante & formidable, avant que de connoître les diſpoſitions de cette perſonne. Elle ne doit pas craindre que ce qu'elle m'a marqué ſur ce qu'on pouvoit lui en demander davantage à l'avenir, me retienne. Il eſt bon que je ſache ſes appréhenſions ſur cet article. Elle veut faire ſes ap... (*il manque ici une phraſe.*) Tout ce qui ſera de ſon devoir, s'en tenir à ce que ſon guide lui en dira de la part de Dieu : cela me ſuffit. Je répondrai librement, je preſſerai, je gronderai même, s'il le faut, à temps & à contre-temps, ſelon l'avis de St. Paul, quand je le croirai néceſſaire au bien de cette perſonne. J'ai dit la Meſſe aujourd'hui pour elle : j'ai préſenté ſes beſoins. J'eſpere beaucoup pour elle ; & je ne puis m'ôter de l'eſprit qu'elle eſt de celles dont Notre-Seigneur a dit, que perſonne ne lui ravira, qu'il leur donnera la vie éternelle. Sa détermination contre tout

le mal, & pour tout le bien que Dieu voudra d'elle, m'en eſt une aſſurance. Je ne crois pas lui avoir marqué de baiſſer la tête ailleurs que pendant le *Confiteor*; ce n'a pas été mon intention. Je vous prie de lui faire entendre que dans l'état où elle eſt, elle ne doit jamais avoir de ſingularité qui choque, ſi ce n'eſt dans les devoirs eſſentiels dont elle eſt redevable à Dieu & à l'édification publique : alors il faut ſe ſingulariſer avec le petit nombre des élus. Je lui conſeille de continuer l'auſtérité dont elle ſe ſert deux fois la ſemaine, & autant de temps qu'elle m'a marqué avoir accoutumé de la pratiquer, hors le temps des migraines ou autres contre-temps qui rendront cette pénitence impraticable. Je lui enverrai la pratique pour le mois prochain : s'il n'y a pas d'inconvénients, ayez la bonté de me le faire ſavoir. Je vois dans ſon écrit la guerre que lui fait ſon orgueil depuis long-temps. Je bénis Dieu qu'elle l'ait préſentement en horreur, & qu'elle veuille à ſon tour l'attaquer vigoureuſement & ſans relâche. Car je ſais que Dieu réſiſte aux ſuperbes, & qu'il ſe communique aux humbles. Son élévation me feroit craindre, ſans ce correctif que la grace met dans ſon cœur. Je ſuis bien

content de ce qu'elle m'apprend touchant la premiere partie de la justice Chrétienne qu'elle pratique : affermissez-la bien, Madame, dans l'horreur qu'elle doit avoir du péché : qu'elle ne craigne que ce grand mal : qu'elle le regarde comme l'unique ; qu'elle en prévienne les moindres commencements : qu'elle lave avec soin les fautes les plus légeres de la semaine dans le sang de Jesus-Christ, le jour de sa Confession. Elle fera des fautes de fragilité ; mais elle doit éviter les moindres aux dépens de tout, & retrancher toute affection aux vénielles. L'heure venue de la faire avancer, je ne tarderai pas un moment à lui marquer ce qui me paroîtra de son devoir. Laissons cependant faire le grand Ouvrier : il est le maître de la place : il en éloigne l'ennemi : il y mettra un mur & un contre-mur pour la défendre : il y fera fleurir la justice & la paix, & l'armera imperceptiblement de toutes les vertus nécessaires.

LETTRE VI.

JE suis fâché de n'avoir pas su que vous vous appellez Françoise, avant de dire la Messe. Je souhaite que vous

ayez toute la petiteſſe, le détachement, le renoncement à vous-même, le pur amour dont votre bon Patron vous a donné l'exemple. M..... m'a dit que vous étiez peinée ſur la diſpoſition des eſprits de St. Cyr. Dieu vous aime, & il veut que vous le faſſiez aimer. Vous avez beſoin pour cela de la ſainte ivreſſe de St. François, qui ſurpaſſe la ſageſſe des plus éminents Docteurs. Quand eſt-ce que l'amour de Dieu ſera connu & ſenti au-lieu de la crainte ſervile qui défigure la piété!

LETTRE VII.

JE vous renvoye, Madame, l'écrit de M. de Fénelon; il eſt à merveille pour vous ſervir de pratique pendant ce mois. Vous ne pouvez mieux commencer cette année. Son bon eſprit & ſa piété lui a fait écrire des choſes admirables pour vous, ſur le renoncement que Dieu vous met ſi fort dans le cœur. Quand il vous connoîtroit auſſi-bien que moi, il n'auroit pas mieux traité certains endroits. Quoique je vous connoiſſe plus à fond que lui, je n'aurois jamais pu vous écrire ſi bien & ſi nettement

tant de chofes utiles. Jugez par-là du fecours que vous en pourrez tirer, quand il vous connoîtra un peu davantage. Je ne lui ai point dit ce dont nous fommes convenus : vous ne m'en aviez point chargé : faites-le vous-même en toute confiance : il n'y a rien à craindre : je vous réponds de lui comme de moi. Voici donc, Madame, votre pratique : renoncez non-feulement aux groffiers intérêts de l'amour-propre, mais encore plus aux fubtiles adreffes de la vanité & de la complaifance, dont M. de Fénélon vous dépeint fi bien les raffinements les plus imperceptibles ; comprenez bien que Dieu nous a faits ce que nous fommes à fa louange, & que la gloire de tout ce que nous faifons lui doit revenir, & lui renvoyez fidélement, comme au Roi de la gloire, qui s'eft manifefté à vous, toutes les louanges & l'encens qu'on vous offre fans ceffe, fans permettre à la vaine complaifance naturelle de s'en repaître de votre confentement, bien moins de s'en raffafier, quelque juftes & innocentes que vous paroiffent les occafions qui s'en préfentent. Regardez tout ce que vous avez comme un bien prêté dont vous n'avez que l'ufage, & dont toute la gloire doit retourner journelle-

ment au ſouverain Monarque & Bienfaiſteur, qui va régner avec plus de gloire & d'autorité que jamais ſur votre cœur. Uſez très-ſobrement des choſes les plus néceſſaires & les plus innocentes de votre état : fidele à Dieu, quand vous verrez clairement le point de la juſte meſure : docile & humble à vous éclaircir, quand vous aurez des fondements de douter ſur quelques-unes, ſoit par rapport aux choſes dont vous doutez, ſoit par rapport à l'attache que vous y avez. Etudiez ſouvent quelque article de ce qu'on vous a écrit ſur le renoncement. Vous offrir à Dieu fréquemment pour le pratiquer dans toute l'étendue de ſes deſſeins : être fidele dans les occaſions à quitter ce que vous connoiſſez devoir être retranché du cœur : demander, eſperer & attendre ſans trouble le progrès que la grace vous fera faire dans cette vertu : communier un jour extraordinaire pour l'obtenir de Dieu : voilà votre pratique pour ce mois.

LETTRE VIII.

Sur l'abattement de l'ame.

J'Avoue que ce que l'on me mande de l'augmentation de votre foibleſſe, qui ne vous permet preſque pas de vous appliquer à rien, & qui vous mit Mardi hors d'état d'entendre la Meſſe, m'a donné d'abord une vraie inquiétude. Mais la paix & la tranqnillité où vous paroiſſez être dans cet état d'épuiſement, étant une marque du bon uſage que vous en faites, je me ſens tout conſolé de pouvoir croire que vous êtes auſſi agréable à Dieu, en ne faiſant rien par incapacité d'agir, que vous le feriez, en faiſant mille bonnes choſes par impreſſion de zele. Après tout, que nous importe ici-bas de travailler, ou de ceſſer de travailler, pouvu que la divine volonté s'accompliſſe en nous ſans l'agrément de la nôtre? Ne penſons qu'à vouloir ce que Dieu veut, & portons avez humilité l'humiliation qui eſt attachée à un abattement, cauſé, ſelon toutes les apparences, par une trop grande ſenſibilité naturelle. Souvent l'eſprit contribue beau-

coup à accabler la chair ; & comme le Saint Efprit nous apprend que le corps, qui fe corrompt, appefantit l'ame, auffi voyons-nous par expérience que l'ame, qui, par vertu, fe fait violence, jette le corps dans l'épuifement. Pour lors il faut fe voir défaillir avec une fainte complaifance pour les ordres de celui qui eft le maître de la fanté & de la vie : on avance plus en peu de jours par cette route d'acquiefcement & de foumiffion, qu'on ne feroit en bien du temps par les meilleures actions qu'on peut faire de fon choix.

Il ne faut point fouhaiter avec empreffement de fortir de cette inaction, un moment plutôt que Dieu ne voudra, ni s'affliger de l'impuiffance où l'on fe trouve de faire fes fonctions & fes prieres accoutumées. Il fuffit de fe tenir doucement en la préfence de Dieu pour l'adorer, pour le goûter, pour confentir à notre totale deftruction, quand il lui plaira; d'être ravi dans la partie fupérieure de notre ame, d'avoir moins de vivacité pour les chofes les plus agréables de la vie, de n'être prefque pas touché de ce qui, dans un autre temps, feroit un plaifir bien fenfible à notre amour-propre. Voilà ce qui m'eft tombé dans l'ef-

prit : mais ſi vous écoutez Dieu, pour peu qu'il vous parle, la moindre de ſes paroles intérieures vous ſera infiniment plus utile : ouvrez-lui bien votre cœur, & ne deſirez que lui : vous y trouverez toutes choſes.

LETTRE IX.

Sur le renoncement à ſoi-même.

A Juger des choſes humainement, on devroit vous eſtimer heureuſe d'aller rejoindre l'homme, dont la ſéparation vous avoit ſi ſenſiblement affligée. Mais, ſelon l'eſprit de l'Evangile, les jours d'affliction ſont meilleurs que les jours de joie : & il faut plus de vertu pour bien uſer des conſolations humaines, que pour ſupporter les peines & les ſouffrances. Je prie Notre-Seigneur qu'il ſoit toujours en tout temps le maître abſolu de votre cœur : & je le bénirai ſur-tout lorſque je verrai qu'il prendra ſoin de vous marquer au coin de ſa Croix : c'eſt le caractere des élus.

Jouiſſez, Madame, de la ſolitude que Dieu vous a faite : quand on la trouve au milieu des plaiſirs du monde, on peut,

on doit croire que c'eſt Dieu ſeul qui en eſt l'auteur. Je ſouhaite qu'il vous parle ſouvent au cœur, & que vous lui répondiez comme il le deſire. La peine que vous avez de votre diſſipation, vous empêchera d'y tomber par inclination. Marcher au-dedans avec Dieu, & autant que Dieu le veut, c'eſt l'état d'une ame toujours intérieure ou recueillie. Le recueillement ne conſiſte pas à ſe retirer de tout, mais à être avec Dieu par-tout où il veut, quand la Providence nous y engage. Je ſuis bien content que vous vous poſſédiez un peu davantage, & que vous vous laiſſiez moins aller à la vivacité. Courage, Madame, cette voie vous conduira à la perfection.

LETTRE X.

Sur les Viſites & les Audiences.

LOrſque vous ne pouvez éviter les viſites, tâchez d'adoucir votre cœur pour les recevoir plus tranquillement dans l'ordre de Dieu, comme une croix qui vous ſanctifie, & qui ſoulage les autres, en vous faiſant ſouffrir. On dit d'un grand ſerviteur de Dieu de ce ſiecle, que ſur la

fin de sa vie, sa charité étant arrivée à son comble, il se regardoit comme une victime dévouée à l'utilité publique, qu'il se livroit dans cet esprit avec complaisance à tout le monde, & que ne faisant mauvais visage à personne, il se faisoit l'esclave volontaire de chacun pour l'amour de celui qui, étant le Maître absolu de tous, s'est fait le serviteur de tous. C'est ce maître dont nous apprenons dans l'Evangile, qu'étant pressé par une foule de peuple qui s'approchoit à l'envi de sa personne sacrée, souffroit avec tant de bonté les empressements indiscrets de ce pauvre peuple, & qui disoit : *Je sens qu'il est sorti de moi une vertu secrete qui porte avec elle la guérison.*

Une personne bien Chrétienne, qui recevroit avec un visage serein & un cœur tranquille tous ceux qui viendroient la chercher pour leurs intérêts, pratiqueroit une vertu qui guériroit l'esprit de bien des gens, & qui, en les édifiant, les consoleroit dans leurs maux, du moins par la bonté extérieure avec laquelle on paroîtroit y entrer en les écoutant. Un malheureux est à demi-guéri quand on l'écoute : & on est trop heureux quand on peut faire plaisir à un cœur qui souffre.

LETTRE XI.

Sur la Prière.

1699.

JE me reproche, Madame, d'avoir été trop long-temps ſans écrire à ma ſœur R...(1), ma très-chere fille en N. Seigneur, pour laquelle je me ſens de plus en plus un zele ardent. Elle ſe purifie dans les peines & dans les croix de ſon état : c'eſt, ce me ſemble, le myſtere de Dieu ſur elle : il la perfectionne par les croix & les dégoûts qu'il lui fait trouver dans un état qui n'attacheroit que trop une ame mondaine & ambitieuſe, & qui ſeroit un très-grand piege, ſi elle en étoit enivrée. Je n'ai jamais pu me réſoudre de partir pour ma viſite que je dois commencer Lundi, ſans lui écrire quelque choſe ſur ſes dernieres redditions : elle

(1) Quand M. de Chartres avoit quelque choſe de ſecret à écrire à Me. de Maintenon, il lui écrivoit ſous un nom ſuppoſé : telle eſt cette lettre adreſſée *à ma ſœur R...*, parce qu'il y eſt parlé du devoir conjugal.

aura à l'avenir plus ſouvent de mes lettres : je ſais qu'elle veut que tout paſſe par vous. J'ai obſervé dans ſes deux derniers écrits que ſa peine journaliere regarde ſa priere : j'ai peur que la penſée où elle eſt, qu'elle s'acquitte mal de cette pratique, ne ſe tourne en tentation, & que croyant y perdre tout ſon temps, elle n'y trouve pas cette ſainte joie & cette confiance qui fait approcher de Dieu avec ferveur & avec cette faim ſalutaire des choſes ſpirituelles, qui en chaſſe les dégoûts & l'abattement. Je puis l'aſſurer que, malgré toutes ſes diſtractions, elle prie que Dieu l'écoute, & qu'elle s'avance. J'en ai des preuves ſuffiſantes : deſirer de prier, c'eſt prier : craindre de prier mal, s'humilier de ſa diſſipation, & de ſa froideur, c'eſt prier : demander l'eſprit de prieres, c'eſt une bonne priere : aller à la priere malgré ſon dégoût & ſes diſtractions, c'eſt prier. David étoit quelquefois réduit à cette maniere de prier : *J'ai deſiré de deſirer, Seigneur, vos juſtifications en tous temps.* Conſulter Dieu en toutes ſes actions, les offrir, les rapporter à Dieu, c'eſt prier : écouter Dieu au-dedans de ſoi, cacher dans ſon cœur ſes paroles ſaintes, qui renouvellent & fortifient, s'en entretenir inté-

rieurement au milieu du monde pour ne point offenſer Dieu, c'eſt une excellente priere; dire à Dieu dans ſon indigence ces paroles du Prophete: *Abaiſſez, Seigneur, votre oreille, & exaucez-moi, parce que je ſuis pauvre & dans le beſoin*, c'eſt prier, malgré la ſéchereſſe & l'impuiſſance de ſon cœur. Vivre de la Foi, de l'Eſpérance, & de la Charité, c'eſt prier: & les juſtes, qui ont toujours au fond du cœur les deſirs que ces vertus inſpirent, prient ſans diſcontinuation. Ce qui trompe notre chere fille, c'eſt qu'elle ne diſtingue pas aſſez les différents fruits de l'Oraiſon. St. Thomas dit qu'il y en a trois: le premier, c'eſt de mériter la vie éternelle; le ſecond, d'obtenir les autres biens qu'on demande; le troiſieme, eſt un certain raſſaſiement ſpirituel, qui conſole, qui ſoutient, qui fait oublier les choſes terreſtres, & goûter la préſence de Dieu. Il eſt vrai que les diſtractions ſont un obſtacle à ce dernier effet de la priere: mais elles n'empêchent point les deux premiers, à moins qu'elles ne deviennent volontaires.

J'exhorte donc ma très-chere fille, à ne point s'abattre par les inégalités qu'elle trouve tous les jours dans ſes Oraiſons: Dieu aſſurément n'a pas détourné ſa miſéricorde, ni l'eſprit de priere de ſa

ſervante : ſon encens monte juſqu'au trône du Tout-puiſſant ; ſa priere n'eſt jamais ſans mérite, ni ſans impétration, quoiqu'elle ſoit ſouvent ſans ce raſſaſiement dont parle St. Thomas. La volonté de prier, & l'attention qui a donné commencement à la priere, eſt cenſée perſévérante, malgré les diſtractions, tant qu'elle n'eſt pas rétractée. Le temps manque à ma ſœur R...., les œuvres de ſon état la partagent : les affaires l'occupent, la rempliſſent, & la ſuivent par-tout : mais elles ſont de Dieu & pour Dieu. Dieu écoute la préparation de ſon cœur ; & ſelon la parole de David, le Légiſlateur qui lui a preſcrit les néceſſités & les loix de ſa vocation, lui donnera ſa bénédiction : elle ira de vertus en vertus : elle verra le Dieu des Dieux en Sion. St. Auguſtin écrit à une Dame, nommée *Proba*, que les Solitaires d'Egypte faiſoient de fréquentes prieres, mais courtes, & comme des oraiſons jaculatoires, de peur que le goût de prier, & l'attention ne s'affoiblît, ou ne s'évanouît par la laſſitude des longues prieres : d'où il conclut qu'on ne doit pas forcer ſa priere pour la faire longue, quand la longueur y fait trop d'obſtacles, & qu'on y doit perſévérer plus long-temps, quand la

bonne volonté & l'attention ſe ſoutiennent avec plus de perſévérance. Cette maxime peut aider ma chere fille à ſe déterminer franchement, ſelon ſon temps & ſes differentes diſpoſitions : elle peut ſuppléer, par de courtes prieres & par des retours fréquents vers Dieu, au temps que les affaires ou ſa langueur lui auroient dérobé. Je lui conſeille d'uſer ſouvent intérieurement des demandes du *Pater* : c'eſt la priere par excellence : elle renferme tout ce que l'on peut demander : nous la répétons ſans ceſſe dans notre Office : & toute bonne priere, dit St. Auguſtin, ſe réduit toujours à quelque demande de l'Oraiſon Dominicale.

Je prie pour ma chere fille plus inſtamment que jamais : je demande à Dieu qu'elle ne ſuccombe pas dans les occaſions pénibles qu'elle m'a marquées dans une de ſes redditions : c'eſt une grande pureté de préſerver celui qui lui eſt confié, des impuretés & des ſcandales où il pourroit tomber : c'eſt en même-temps un acte de patience, de ſoumiſſion, de juſtice & de charité : je regarde comme une merveille de la grace, que Dieu lui ait donné l'amour de la vertu des épouſes de Jeſus-Chriſt, dont elle devoit être la mere : j'eſpere qu'elle participera à leurs

prérogatives, à caufe de la préparation de fon cœur. Il faut cependant, malgré cette inclination, rentrer dans la fujétion que fa vocation lui prefcrit : il faut fervir d'afyle à un homme foible, qui fe perdroit fans cela : il faut qu'elle l'aide à marcher, comme Elifabeth & Zacharie, dans toutes les juftifications du Seigneur. Quelle grace d'être l'inftrument des confeils de Dieu, & de faire par pure vertu ce que tant d'autres femmes font fans mérite, ou par paffion! Une ame jufte fe purifie dans les états que Dieu a fanctifiés : bientôt elle fera comme les Anges du Ciel : là cefferont les fujétions de la vie préfente : ma fœur R.... n'aura plus qu'à fuivre l'Agneau par-tout où il ira.

LETTRE XII.

Sur les diftractions dans la priere.

VOtre état eft bon : aimez l'amour; chaffez la crainte fervile : & la crainte filiale demeure avec la charité : vous vous fervirez de la crainte de l'enfer au befoin, lorfque les grandes tentations le demanderont.

Il faut que je réponde à l'article de

vos diſtractions. Il eſt vrai qu'il n'y a pas un moment de perdu au temps de la priere, & qu'elle ne doit être remplie que des deſirs du Ciel, & des actes fervents de toutes les vertus, pour répondre au torrent des bienfaits de Dieu, à l'obligation que nous avons de le louer ſans ceſſe, & pour ſatisfaire aux beſoins immenſes & journaliers de notre ame & de notre corps. Je comprends, Madame, qu'une de vos ſenſibles peines, c'eſt l'inſtabilité de vos penſées, la volubilité de votre imagination, & l'accablement nouveau de vos affaires qui viennent vous troubler dans les moments que vous les voulez éloigner. Mais ſachez que l'intention ſincere de prier, lorſque vous vous mettez effectivement en état de le faire, ſoit mentalement, ſoit vocalement, eſt une eſpece d'attention continuelle qui ne ceſſe point d'être une vraie priere, par les diſtractions involontaires. L'intention de prier ſubſiſte, tant qu'elle n'eſt pas révoquée, ou par une intention contraire, ou par des diſtractions volontaires, ou par d'autres actes contraires à la priere. Il eſt vrai que l'attention actuelle de l'eſprit & de l'élévation continuelle du cœur à Dieu, ou aux choſes de Dieu, eſt la priere parfaite, & qu'il faut la deſirer. Mais l'in-

tention de prier, jointe aux ſoins d'éloigner toutes les penſées contraires quand on s'en apperçoit, & la fidelité à demeurer en la préſence de Dieu au lieu de l'oraiſon, quand on fait ce qu'on peut pour s'unir à Dieu, & qu'on rejette toute autre ſorte d'occupation contraire, juſqu'à ce que le temps, deſtiné à la priere ſoit accompli, c'eſt une eſpece d'attention moins parfaite, mais qui ſuffit. Quoiqu'il faille tendre à l'attention actuelle, qui eſt la plus parfaite, il eſt conſtant néanmoins que l'imbécillité de la vie préſente ne nous permet pas d'eſpérer une ſi forte application à Dieu, que rien ne l'interrompe, & ne la traverſe. Pendant ces intervalles de diſtractions involontaires & pénibles, on prie encore, parce que l'intention, la volonté, l'attention de la premiere eſpece, que les Théologiens appellent *virtuelle*, ſubſiſte toujours, puiſqu'en vertu de cette premiere intention, on demeure immobile dans ce qu'on fait, ſans s'en détourner volontairement. Cette premiere & forte attention fait rentrer ſouvent l'ame dans ſon divin commerce avec Dieu, la fait gémir dans ſon inſtabilité, & rentrer dans ſes premieres méditations, dans les affections, & lui redonne ſouvent une nouvelle force

contre toutes les importunités, & l'enflamme des plus vifs mouvements de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, &c. Les foiblesses même où la malheureuse nécessité de notre exil présent nous fait tomber malgré nous, fournissent souvent à notre ame un nouveau sujet de gémissement & de souffrance ; & ce déplaisir sensible de nous voir séparés de Dieu contre notre gré, est une oraison fort agréable à Dieu, par les actes d'humilité & de soumission qu'il nous fait pratiquer.

Cessez donc, Madame, de regarder le temps comme perdu ; vous ne laisserez pas de prier véritablement, de frapper continuellement à la porte du Pere de miséricorde. Tant que vous ne consentirez pas à ces distractions, l'entraînement involontaire de votre imagination, in l'égarement de vos pensées n'interrompront point le mérite de votre oraison : elle sera toujours un sacrifice de louange, tant que vous ne révoquerez point votre premiere intention, ou que vous ne tomberez point dans ces négligences, dans ces immodesties si grandes, qu'elles équivalent une rénonciation formelle, une indolence, ou un mépris, ou un dégoût marqué, tel que celui de vos

courtiſans, que vous voyez tous les jours dans la chapelle de Verſailles : ils perdent l'intention qu'ils ont peut-être eue de prier, par leur immodeſtie groſſiere, par la liberté de parler & de regarder dans le temps de la Meſſe, & ils profanent le lieu ſaint, & changent en offenſe de Dieu, & en ſcandale le ſacrifice de propitiation.

Je vous dirai encore plus pour votre conſolation, puiſque Dieu vous a bien élevée par ſa grace au-deſſus de l'intelligence de ceux dont je vais parler, & qu'il vous a donné une charité plus vive & plus agiſſante.

Les Chrétiens ſimples, mais fideles & innocents, qui vont à l'Egliſe avec une foi humble & avec l'amour de nos myſteres; qui ſe tiennent en la préſence de Dieu avec reſpect; qui s'uniſſent aux Miniſtres de l'Egliſe dans l'action de la Meſſe; qui adorent à leur maniere la majeſté cachée de Dieu; qui regardent nos cérémonies avec Religion; qui aiment & révérent les vérités impénétrables qu'elles repréſentent; qui diſent leur chapelet dans une langue qu'ils n'entendent pas, pour demander à Dieu leurs beſoins, le louer, le remercier de ſes bienfaits; qui chaſſent avec ſoin les diſtractions : ces gens-

là,

là, dont le cœur n'eſt diſtrait par aucune paſſion mondaine, font une priere d'autant plus à eſtimer, qu'elle eſt plus humble, plus modeſte, plus ſévere & plus facile à continuer.

Je reviens, Madame, à ce qui vous regarde. Vos diſtractions ne détruiſent point votre méditation, quoiqu'il faille en gémir, & par-là en faire un ſujet de priere. Faites ce que St. Auguſtin ſuggere, lorſque vous ſerez le plus accablée de penſées étrangeres : tenez-vous devant Dieu comme un pauvre, comme un mendiant, accablé de beſoins : ſoupirez, gémiſſez comme lui : levez les yeux de votre cœur à Dieu : il acceptera votre bonne volonté, & entendra merveilleuſement cette priere. St. Ambroiſe ne condamne que les diſtractions du cœur attaché au monde par les ardeurs de la vanité, de la volupté, de la cupidité : elles ſont incompatibles avec la priere : car elles naiſſent des paſſions qui ſont les diſtractions volontaires & les ſéparations funeſtes de l'ame avec Dieu. Heureuſes les ames que Dieu a prévenues par ſa grace, & en qui il laiſſe l'amour des choſes céleſtes ! heureuſe celle qui recommence, à tout moment, un commerce

ſecret avec lui, lors même qu'elle ne penſe pas à lui!

Souvenez-vous, Madame, que, ſelon le langage unanime des Saints Peres, une bonne vie & l'abondance de bonnes œuvres eſt une admirable & continuelle priere, qui parvient toujours aux oreilles de Dieu. Penſer à Dieu, agir pour lui, c'eſt prier. Une courte invocation ſuffit pour ſatisfaire à votre dévotion pour le Ste. Vierge : vous la pouvez réitérer tous les jours en un moment. Dans vos beſoins particuliers, adreſſez-vous aux Saints : l'Egliſe les invoque tous les jours ; c'eſt la pratique ancienne de tous les Chrétiens : les Saints, dans l'Apocalypſe, préſentent à l'Agneau le parfum des prieres des fideles : ils ne ſont pas vrais médiateurs, mais nos interceſſeurs auprès de notre unique Médiateur. Voici ce qu'en a défini le Concile de Trente : *Les Saints qui regnent avec J. C., offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes : il eſt bon & utile de les invoquer d'une maniere ſuppliante, & de recourir à leur ſecours pour nous obtenir de Dieu ſes bienfaits par ſon fils notre Rédempteur.*

Vous faites bien d'abandonner à Dieu la maniere de votre mort : mais demandez-lui avec l'Egliſe, & ſouvent & inſ-

tamment, qu'elle ne ſoit pas imprévue; & la perſévérance finale dans ſa grace & dans ſon amour : c'eſt le don par excellence : le Concile de Trente l'appelle le *grand don*, & celui qui diſtingue les élus des réprouvés.

Vous avez les dévotions de l'Egliſe, les particulieres ſont ſouvent mêlées de beaucoup d'abus : les plus régulieres ne ſont pas néceſſaires, ni commandées dès qu'elles ſont particulieres : on fait à St. Sulpice certaines choſes qui ne ſe pratiquent pas à St. Lazare : St. Cyr a des uſages que les Carmélites n'ont point. Mais il faut approuver dans les autres ce qui eſt bon & louable, & participer par l'union de la charité, ſelon cette parole de St. Auguſtin : *J'ai part, par la ſociété de mon amour, à ce qui vous appartient en propre par votre travail.*

Quant à votre Purgatoire, il ſera abrégé par vos pénitences ſacramentales, par les ſouffrances de votre état, par les ſatisfactions de J. C. que vous offrirez à Dieu, & peut-être par de longues infirmités, jointes à vos bonnes œuvres. Le ſaint Concile de Trente définit ſur les Indulgences, que la puiſſance de les accorder a été donnée à l'Egliſe par J. C., & que l'uſage en eſt ſalutaire : il ajou-

te que cet uſage doit être retenu avec modération, de peur que la diſcipline Eccléſiaſtique ne ſoit énervée par une exceſſive facilité. Contentez-vous de gagner celles que l'Egliſe vous accorde, ſans mépriſer celles qui ſont données aux lieux particuliers. Mais faites plus de cas de la contrition & de la bonne vie, ſans quoi les Indulgences ſont inutiles; laiſſez faire les bonnes ames qui ſont autour de vous : elles ne peuvent avoir vos pratiques, & vous ne pouvez avoir les leurs : le ſervice de l'Egliſe, de l'Etat, du Roi, de St. Cyr, certaines grandes œuvres que vous ſeule pouvez faire, voilà, Madame, votre dévotion : ne prenez jamais le change : que vos amies en ſuivent d'autres : c'eſt leur partage; n'y entrez pas.

Vos filles ſont eſtimables de porter un reſpect extérieur, juſques dans les moindres choſes, au lieu conſacré particuliérement au Sacrifice, & ſanctifié par la préſence même de Dieu en l'Euchariſtie ? vous ferez bien de les maintenir dans ce reſpect. Mais il vous eſt ſans doute permis d'y faire ce que vous y avez fait juſqu'à préſent en eſprit de confiance ; je vous conſeille cependant de prendre votre bouillon à la porte de votre tribu-

ne, ou derriere votre rideau, afin que les foibles en ſoient plus édifiés.

Je ſuis ravi de vous voir épriſe de cette vive & ſenſible dévotion pour J. C. Rien, en toute la Religion, ne lui eſt comparable : J. C. eſt le commencement & la fin, l'alpha & l'omega de notre ſalut : il n'y a que lui ſous le Ciel au nom duquel nous devions être ſauvés. Ouvrez tous les jours ce grand livre : ſa doctrine, ſa vie, ſes myſteres ſont des abymes où les petits trouvent des appuis ſalutaires pour marcher, & les géants, des profondeurs qu'il faut admirer & reſpecter. Un bon enfant, comme vous, doit ſavoir à merveille le Teſtament de ſon pere, l'exécuter fidélement, & n'omettre aucune de ſes volontés, ni par négligence, ni par oubli : reliſez-le tous les jours : c'eſt-là votre grace & votre attrait. N'en doutez pas, Madame, laiſſez à Samuel & à Heli de coucher dans le Temple ; pour vous, contentez-vous de le viſiter : ſortez-en plus forte & plus animée pour le travail : gagnez à Dieu beaucoup d'ames ; ſoutenez les gens de bien ; animez les tiedes ; conſolez les pauvres & les affligés ; défendez la vérité, autant que vous la connoiſſez ; opposez-vous aux méchants. Vous ſerez

grande devant lui, si vous devenez petite pour lui. Je vous vois déja croître en humilité : ayez courage, vous irez plus loin.

Il vous conduira à la perfection : il achevera en vous ce qu'il a commencé, & vous serez, avant votre mort, une Chrétienne forte, courageuse, riche en bonnes œuvres. Vous avez beaucoup de foi & de simplicité dans la foi ; mais il faut qu'elle croisse encore : la défense que vous lui prêtez contre les nouveautés, la fera croître considérablement Considérez, pour réprimer les pensées d'orgueil qui naissent de votre état, considérez que vous n'êtes que ce que vous êtes devant Dieu, que de vous-même vous êtes moins que rien, puisque devant cette Majesté toutes les créatures ensemble sont comme si elles n'étoient pas.

Ménagez votre santé, Madame : vous en avez besoin : elle est plus délicate que jamais ; & quoique vous soyez, dites-vous bien-aise d'être flattée sur cela ; je ne crains point de vous le dire instamment, ménagez-vous ; obéissez aveuglément. Voyez comme je compte sur votre obéissance : je vous dis en termes d'autorité tout ce qui me vient dans l'es-

prit pour votre ſanctification. Je vous preſcris des pratiques, qui paroîtroient à d'autres qu'à vous dégénérer en formules, en petiteſſes, & en détails trop précis : mais l'*obéiſſance vous vaut mieux que le ſacrifice* : & j'aime mieux vous conduire ſûrement & ſimplement, que de vous écrire de beaux diſcours.

LETTRE XIII.

Sur les tentations de l'orgueil.

GArdez-vous bien, Madame, de laiſſer les choſes bonnes ou innocentes, à cauſe des retours importuns de complaiſance dont vous vous ſentirez attaquée : ne ſupprimez jamais, par exemple, une lettre utile que vous avez écrite à bonne intention, par égard pour la ſociété. N'interrompez jamais un diſcours commencé, quand il eſt innocent en lui-même : ne vous abſtenez pas même d'en commencer quelqu'un par la ſeule néceſſité de la ſociété, quoique vous prévoyiez les attaques de votre ennemi. Il ſeroit bien content, s'il pouvoit au moins vous rendre inquiete, gênée, ſcrupuleuſe, incommode, dure à ceux que Dieu veut

ſanctifier & ſoutenir par vous dans des choſes innocentes. Il ſeroit fort ſatisfait de ſes artifices : car nous n'ignorons pas ſes penſées, diſoit St. Paul, & il lui importe peu que ce ſoit par le vice ou par les vertus, pourvu qu'il nous jette dans quelque excès, & qu'il nous rende le ſervice de Dieu odieux, ou impraticable, dans l'état que la Providence nous a choiſi. C'eſt pour cela qu'il ſe transforme quelquefois en Ange de lumiere; il nous préſente beaucoup plus de bien à faire que Dieu n'en veut & que notre vocation n'en demande. Mépriſez-le, Madame : c'eſt tout ce qu'il mérite. Reliſez vos lettres : il peut y avoir des fautes : l'on y peut trouver à ajouter ou à retrancher : écrivez-les avec eſprit, ſelon les talents que Dieu vous a donnés, mais ſans ſatisfaction : ce n'eſt pas-là, ce me ſemble, votre vice. Parlez innocemment, librement, ſpirituellement : votre état le demande; je vous dirois autre choſe, ſi vous étiez dans une autre vocation. Mais je ne crois pas me tromper : & j'eſpere qu'en mépriſant le démon de la vanité qui vous attaque, ſans rien laiſſer des choſes qui ſe préſentent à faire, à dire ou à écrire, par égard pour ſes importunités, vous deviendrez plus libre &

plus forte contre lui, que par les retranchements que vous me proposez. Encore une fois, Madame, moquez-vous de lui; qu'il regne sur les orgueilleux; il en est le Roi, comme dit Job. Pour vous, vous serez sous un meilleur maître, vous serez humble au milieu de toutes les attaques du tentateur, vous sentirez les retours des complaisances, vous n'y consentirez pas, ou du moins vous n'y donnerez pas une volonté pleine & entiere. Vous serez quelquefois surprise, mais jamais entiérement livrée. N. S. ne disoit pas, prenez garde de sentir de la vanité dans vos bonnes œuvres : il connoissoit trop l'artifice de nos ennemis & les tentations humaines des enfants d'Adam; mais, *prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardé : autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Pere qui est dans le Ciel.* Quand vous appercevrez les compliments de l'orgueil, repoussez-les doucement, en disant, non, selon l'avis de St. François de Sales. Un grand Saint, étant un jour en Chaire, fut saisi d'une violente complaisance de vanité, & en même-temps fut frappé d'une pensée que l'ennemi apparemment suggéroit, de descendre de Chaire; mais il connut l'artifice, & lui

répondit : *Je ne suis point monté pour l'amour de toi ; je ne descendrai point.* Vous sentez présentement les violentes attaques de l'orgueil, parce que vous n'y consentez plus, comme vous le faisiez autrefois : cet orgueil même vous humilie, & vous sentez mieux le besoin continuel que vous avez de la grace. Je me réjouirai de ce bon effet, & je vous dirai ce qui fut répondu à un grand Apôtre, qui demandoit avez instance d'être délivré d'une tentation que Dieu permettoit, de peur, comme il le dit lui-même, que la grandeur de ses révélations ne lui causât de l'orgueil : ayant prié plusieurs fois le Seigneur, afin que cette Ange de Satan se retirât de lui, il lui fut répondu : *Ma grace vous suffit ; car la vertu se perfectionne dans la foiblesse.* Ne vous découragez donc point : j'espere que la tentation même servira à votre avancement.

Le silence n'est pas pour vous : faites voir que la vertu est gaye, libre, innocente dans ses discours, & ingénieuse à louer Dieu & à édifier le prochain. Oui, Madame, vous avez reçu le St. Esprit ; n'en doutez pas, il aidera votre foiblesse, & vous conduira à la perfection : il vous rendra parfaitement humble, charitable, pieuse : vous vous trouverez, dans un

an, bien différente de ce que vous êtes. Croyez-vous que l'ouvrage de J. C. ne s'achevera pas en vous? L'ouvrage des hommes se finit tous les jours : les œuvres du Démon, dit Tertullien, s'accomplissent : & vous n'espéreriez pas que le grand ouvrier, qui est en vous, mettra la derniere main à ce qu'il a commencé? Je vous conseille fort de vous présenter & de vous offrir à lui, & que ce soit-là une de vos grandes dispositions en tout, principalement à l'Oraison, à la Communion, au saint Sacrifice, humblement recueillie, pleine de confiance; laissez-vous polir, purifier, perfectionner, selon les mouvements du St. Esprit. C'est trop de quatre heures de prieres de suite avec ce qui suit l'après-midi. Contentez-vous les jours de Communion, de vous préparer par votre méditation du matin, & de la Messe où vous communiez, & d'une autre pour action de grace.

Je reviens à vous dire, que vous ne devez pas prendre sur le repos nécessaire à votre santé, ni sur la tranquillité de votre ame. Ne m'épargnez jamais, Madame, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir, que de me mettre en œuvre pour votre service : je ne puis vous dire combien votre salut m'est précieux,

combien je me ſens chargé de votre ame, avec quelle liberté je prétends vous dire tout ce qui vous regarde. Je vous aſſure, que, quoique je ne ſois pas Apôtre, (ce qui m'afflige beaucoup) devant être leur ſucceſſeur, je ſens cependant que je donnerois ma vie pour votre ſanctification : jugez, après cela, ſi j'y plaindrois mon temps.

LETTRE XIV.

Conſeils particuliers.

QUand vous craindrez de faire vos Confeſſions par coutume, vous vous précautionnerez par un recueillement particulier. Rien n'eſt plus utile que la fréquente revue de nous-mêmes. L'amour de J. C. crucifié m'eſt une preuve certaine du progrès de votre foi. Il vaut mieux prier que lire, au temps d'Offices dans l'Egliſe : ſi on lit pendant la Meſſe, ce doit être en priant. Laiſſez tourner votre cœur librement à l'action de graces : Dieu en demande beaucoup de vous. Que les douceurs de la piété vous fortifient, pour en ſoutenir les amertumes ! J'ai été ravi de voir la maniere

dont vous avec reçu le refus du petit Gouvernement (de Niort pour M. de Villette). Quand vous vous ſentirez attirée au-dedans, & occupée de quelque beſoin particulier, ou pénétrée de quelque myſtere, laiſſez votre méditation ordinaire. L'amour pour la pauvreté eſt excellente : tâchez de vous retrancher pour les pauvres ce que vous pourrez. J'approuve très-fort votre occupation de la mort : elle s'avance vers vous : rien n'eſt ſi ſage que de vous y préparer. Votre fidélité à recourir à Dieu dans l'amertume, & à ſoutenir les renverſements & les contradictions, fera votre ſalut : comptez que vous en aurez plus beſoin que jamais, à meſure que vous approcherez de la mort. Chaſſez loin de vous toute aigreur d'eſprit dans la triſteſſe : retenez vos jugements, vos réſolutions & vos paroles.

La ſenſibilité pour les pauvres, & ce que vous marquez en un endroit de votre oblation à Dieu pour partager leur miſere dans toute ſon étendue, vous reconnoiſſant coupable des péchés qui ont attiré ſur eux ſa colere, eſt une pratique excellente à continuer en ce temps. Votre diſpoſition par rapport aux Confeſſeurs pour être ſoutenue par eux, & le

respect que vous avez pour leur Ministere, viennent d'en haut. C'est un grand secret pour éviter bien des péchés, au temps de la tristesse, que le silence, la lecture & la priere.

Que je suis aise quand vous me dites que vous faites tout tristement mais que vous ne desirez que Dieu, malgré toutes vos miseres! vous ne travaillez pas inutilement, depuis le temps que vous marquez : vous voyez mieux que jamais vos défauts : le desir de les vaincre est grand & sincere travaillez-y avec confiance & avec courage : retenez vos jugements dans vos tristesses & dans vos peines : détournez-vous aussi-tôt, & allez à Dieu, qui ne manquera pas de vous fortifier. Gardez-vous de vous fermer à ceux qui vous conduisent à Dieu : il vaudroit mieux les quitter & en prendre d'autres : la confiance est nulle, si elle n'est sans bornes : autant qu'il m'est donné de vous connoître, vous avez un très-grand besoin d'une conduite simple, cordiale & soumise ; ne changez jamais cette conduite, quand vous changerez de conducteur. Il n'y a rien en mon pouvoir que je ne voulusse faire pour votre satisfaction, & pour vous procurer la paix & la consolation du St. Esprit : c'est le fond

de mon cœur : mon zele ne finira, s'il plaît à Dieu, jamais: il ſe fera un bonheur du vôtre, & je le porterai dans l'éternité.

Dieu vous pardonnera votre vivacité ; mais ne vous pardonnez jamais le dépit, l'inégalité, la vanité, les jugements peu favorables, les paroles contre la charité, l'impatience volontaire. Si vous aviez fait tort à votre prochain en quelque diſcours, réparez-le toujours, demandez-en pardon à Dieu, & vous en confeſſez. Dieu ne retirera pas ſa miſéricorde de deſſus vous, ſi vous ne vous retirez pas de la priere. O que votre état en a beſoin ! vous ne monterez pas au ſommet de la ſainte Montagne, ſans l'effort de vos prieres. Vos redditions ſont très-bien : je n'y vois rien à ajouter. Courage, efforcez-vous d'entrer par la porte étroite : peu y entrent : *Il eſt plus aiſé à un chameau*, &c. je frémis à ces paroles : ſi l'homme les avoit prononcées, je les croirois hyperboliques; mais c'eſt Dieu, qui n'exagere jamais.

LETTRE XV.

Sur la ſenſibilité permiſe aux Chrétiens.

VOus n'êtes point appellée, Madame, à l'indifférence : ceux que Dieu a fait naître pour les autres, ne doivent point s'étudier à s'avancer dans cette vertu : il faut qu'ils ayent des entrailles de tendreſſe : vous êtes une mere : vous êtes dans le ſein de votre famille, & jamais mere n'en eut une plus belle : St. Cyr & la France. Les beſoins de l'Egliſe vous doivent toucher ſenſiblement. Votre perfection n'eſt donc pas l'indifférence ; mais, au contraire, l'amour, le zele, les deſirs, la priere, le travail, la vigilance. Vous ne devez tendre tout au plus qu'à la ſoumiſſion & à la réſignation dans les événements triſtes de cette vie. Ne ſoyez pas plus parfaite que les Apôtres & Notre-Seigneur. St. Paul pleure avec ceux qui pleurent, & ſe réjouit avec ceux qui ſont dans la joie : il porte toujours dans ſon ſein une ſollicitude ſans relâche pour toutes les Egliſes : il brûle d'un ſaint zele pour tous ceux qui ſont dans la ſouffrance & dans l'infirmité. No-

tre ſouverain Maître pleure le Lazare & Jéruſalem : il eſt triſte juſqu'à la mort, & détourne par ſes vœux le Calice de ſa Paſſion : il ſe contente de ſe réſigner à la volonté de Dieu touchant cet événement : *Que votre volonté ſoit faite !* dit-il à ſon Pere.

Je vous conſeille, Madame, de ne vous pas laiſſer aller à la triſteſſe : ayez courage & confianc. ; Dieu accordera à vos prieres & à celles de l'Egliſe, la paix, votre ſalut, celui du Roi, & la converſion de tant de perſonnes qui ſeront touchées par votre exemple. La vie n'eſt donnée que pour le ſalut : il faut l'employer toute entiere pour un ſi grand bien : tout le reſte n'eſt que vanité & une vraie perte. Dieu ne demande de vous, que d'y donner vos ſoins, votre ſecours, vos prieres : c'eſt à lui à opérer cette merveille. *Le ſalut des Juſtes vient du Seigneur*, dit l'Ecriture : *il ſera leur protecteur au temps de la tribulaiion.* Il ſera votre ſoutien & votre conſolation, ſi vous ne ceſſez de vous confier en lui & de l'invoquer dans vos plus preſſants beſoins. Si j'étois aſſez heureux pour pouvoir vous aider à porter le poids qui tombe ſur vous, je ne m'y épargnerois pas, & je prendrois volontiers ſur moi

toute la tristesse de votre état, pour vous laisser la joie, la liberté, la confiance qui vous sont nécessaires pour faire les grands biens que Dieu demande de vous, dans l'état où il vous a mise par une espece de miracle, qui vous montre les vues qu'il avoit sur vous.

LETTRE XVI.

Sur la persévérance.

J'Ai lu vos deux redditions : j'en suis très-content : vous avancez, malgré vos infirmités. Je crois que Dieu veut vous purifier comme l'or dans le creuset : il est admirable dans sa conduite envers ses élus, & vous êtes de ce nombre. Ces brebis choisies, qui forment le troupeau du souverain Pasteur, écoutent sa voix, & le suivent : elles ne s'en sépareront jamais, & rien ne les lui enlevera. Vous résistez aux dangers, aux dégoûts, aux contradictions, à l'accablement, à la maladie. Courage donc, Madame! persévérez jusqu'à la fin : le salut, qui a tant coûté à J. C., sera la couronne de votre persévérance. Labourez, autant que vous pourrez, auprès des grands :

Dieu donnera l'accroiſſement à votre travail, quand il voudra : mais votre labeur, tout inutile qu'il puiſſe être par rapport à eux, ſera d'un grand fruit pour vous. Je ne ſuis pas ſurpris que Dieu, qui vous ſoutient dans les grandes occaſions, vous laiſſe tomber dans l'impatience pour des bagatelles : le juſte ne peut ſe ſéparer de Dieu : mais il tombe en de légeres fautes par fragilité. Vous êtes tellement à Dieu par reconnoiſſance & par amour, que vous ne vous en ſéparerez jamais : vos fautes journalieres & vénielles vous rendront plus humble, exciteront votre componction, & ranimeront vos prieres.

LETTRE XVII.

Sur les plaiſirs de la Cour.

POurquoi vous êtes-vous, Madame, abandonnée à un ſi grand trouble? vous n'avez point fait d'offenſe mortelle : & je crois même que vous avez pu faire ce que vous avez fait. Les raiſons que vous marquez, ſont ſi importantes, qu'elles ſuffiſent pour vous juſtifier. Le pays, où vous êtes, ne laiſſe pas la liberté d'y établir la régularité des familles Chré-

tiennes, ni d'en bannir tous les divertiſſements que vous déplorez. L'excès de ſévérité banniroit peut-être bientôt toute piété du cœur de ces jeunes Princes, & les jetteroit dans d'autres grands maux, que votre bon eſprit vous fait craindre avec raiſon. St. Yves de Chartres dit, que quand la charité nous fait incliner à une condeſcendance, que des raiſons probables nous font croire n'être pas mauvaiſe en ſoi, on ne peche point, parce que la charité & la raiſon nous conduiſent. Croyez donc, Madame, que vous n'avez pas péché, en propoſant au Roi de diſcuter avec Monſeigneur ce qu'il demandoit par vous. Sa Majeſté a des raiſons de tolérer de pareils plaiſirs : & les tempéraments que vous vouliez inſinuer, en auroient diminué le danger.

Pour la penſée de chagrin & de peine, qui alla juſqu'à vous tenter d'abandonner tout, je ſuis perſuadé qu'elle étoit hors de votre volonté, & que votre conſentement n'y avoit point eu de part, puiſque vous ſentîtes, au ſeul mol d'abandon, un amour ſi vif pour Notre-Seigneur. Vos vrais motifs, Madame, ſont l'union du Roi & de Monſeigneur, & la réputation de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, auſſi-bien que ſa ſûreté : vous

devez croire que ce ſont ces grandes raiſons qui vous déterminent à leur complaire dans les choſes que vous ne croyez pas abſolument mauvaiſes. Il eſt bon qu'on ne vous charge pas de tout ce qui contraint & déſeſpere peut-être les jeunes Princes : il eſt bon que vous ſoyez toujours en état par leur confiance de les rapprocher du Roi, il eſt bon qu'ils ne ſe révoltent pas contre la piété, qu'ils ne ſe ſéparent pas du Roi, & qu'ils ne ſoient pas tentés d'aller chercher ailleurs ce qui leur donneroit infailliblement la mort. Le trop grand zele pour le *bien* peut faire de très-grands maux dans le lieux où vous êtes. Renvoyez le *mieux* à d'autres temps.

La raiſon, conduite par une droite intention, nous eſt donnée pour nous déterminer en certaines occaſions obſcures, où il faut peſer les inconvénients avec les ſuites. Nous ne voyons ſouvent ici les objets que ſous une énigme & dans un demi-jour : il eſt, cependant, néceſſaire de prendre ſon parti. Quand, tout conſidéré, on a pris celui qu'on a cru le meilleur, où il y avoit le moins de dangers & d'inconvénients, il ne faut plus ſe laiſſer aller aux doutes, qui ne doivent pas l'emporter ſur les raiſons de ſageſſe par leſquelles on s'eſt décidé. Gar-

dez-vous donc bien, Madame, de vous entretenir plus long-temps dans votre trouble. Vous avez pu propoſer au Roi ce que vous lui avez expoſé, de la part de Monſeigneur, pour la maſcarade qui ſe devoit faire à Verſailles. Votre Confeſſeur convient lui-même que vous n'avez pas fait de faute conſidérable, & je ne crois pas que vous en ayez fait aucune. J'ai toujours appréhendé de vous donner des déciſions trop ſéveres, parce que je connois la droiture de votre cœur, & les embarras du lieu que vous habitez : il faut y tolérer ſouvent des choſes qu'on interdiroit ailleurs. Il ne faut pas, Madame, que vous vous retiriez de ces propoſitions-là. Je penſe que votre Confeſſeur en conviendra, quand il aura peſé les inconvénients. J'aurai l'honneur de vous voir Dimanche. Je regarde comme un ſcrupule ce qui vous a troublée : banniſſez ces inquiétudes, elles vous rétréciſſent le cœur, & vous ôtent la liberté & la lumiere dont vous avez beſoin dans votre état, ſelon ces paroles du Prophete : *La crainte & le tremblement ſont venus fondre ſur moi, & les ténebres m'ont environné.*

LETTRE XVIII.

Sur l'amour-propre, &c.

J'Ai lu, Madame, vos redditions. J'en suis bien consolé : je vois que vous ne vous endormez pas, & que vous avancez à mesure que votre salut approche. Le sentiment n'est pas toujours le même : mais toujours la même volonté & le même desir d'avancer. Je ne doute point que Dieu n'ait accompli en vous cette promesse, *Si quelqu'un m'aime, mon pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons notre demeure en lui.* Avoir le péché en horreur, le monde en mépris ; être au-dessus de ses erreurs, de ses vaines espérances ; mettre son trésor dans le Ciel, sa fin derniere en Dieu, sa confiance en J. C. ; servir Dieu en paix ; être délivrée des remords qui bourrelent les mauvaises consciences ; se reprocher la moindre tiédeur : vivre de la priere, des Sacrements, des bonnes œuvres, de l'amour de Dieu; souffrir en patience la vie, attendre la mort avec confiance ; desirer le regne & l'avénement de J. C. ; porter sa gloire & sa croix devant les

Rois & les Princes de la terre ; répandre par-tout cette odeur de vie, dans les lieux même que les méchants remplissent d'une odeur de mort ; persévérer, depuis quatorze ans que j'en ai connoissance, dans l'exercice de ces vertus ; joindre à tout cela une attention continuelle aux intérêts de la foi, des pauvres, de l'Eglise, de l'Etat, du Roi, ce n'est pas-là l'effet d'une grace passagere, mais de la présence habituelle & de la demeure du Dieu de toute grace & de toute consolation. Louez Dieu, Madame, & remerciez-le de toutes vos forces, & dites après la Ste. Vierge : *Le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses, il a regardé la bassesse de sa servante.*

Vous êtes souvent triste, mais vous faites de votre mieux pour ne pas succomber : vous portez avez courage toutes vos croix : c'est un grand point dans la Vie Chrétienne. Je me réjouis de voir qu'une de vos craintes ordinaires soit d'être trop aimée du Roi, trop considérée de toute la Cour, trop exposée aux respects & à la complaisance de tout le monde. Tant que le monde sera votre croix, il ne vous séduira pas. Les méditations sur la mort, qui troublent si fort les mondains, vous consoleront avec

tous

tous les enfants de Dieu qui desirent leur Pere.

Vous ne sentez pas les effets de la Communion : aussi ne sont-ils par visibles, comme les choses qui tombent sous nos sens : mais vous avez en vous la vie, qui est le principal fruit : *Comme je vis pour mon pere, &c.* Et encore : *Celui qui mange ma chair, &c.* : & vous devez bientôt attendre celui-ci : *Qui mangera le pain, vivra éternellement.* Vous fréquentez ce Sacrement, selon les invitations que vous en ont fait les serviteurs du grand Pere de famille ; mais vous y portez la robe nuptiale, vous ne vous en dégoûtez point, vous n'y tombez point dans la familiarité qui engendre le mépris & la négligence, comme les ames vaines & dissipées qui y vont par routine.

Vous craignez la souffrance ; mais vous vous y offrez, & vous mettez votre confiance en Dieu qui connoît votre foiblesse, & qui certainement ne permettra pas que vous en ayez au-dessus de vos forces, mais qui achevera par-là son œuvre en votre cœur.

Vous desirez la mort par haine pour le monde ; mais vous ne haïriez pas le monde, jusqu'à desirer la mort, si vous n'aimiez Dieu plus que toutes les choses

de ce monde. Vous priez beaucoup : vous avez un grand desir d'être sainte, & quelquefois votre ferveur se fait sentir extraordinairement à vous : vous offrez beaucoup à Dieu pour les affaires générales, & sur-tout pour celles auxquelles vous prenez un intérêt particulier. *Vous conservez encore néanmoins des imperfections qui vous attristent : vous desirez encore d'être aimée, & vous n'avancez guere*, dites-vous, *dans le renoncement à vous-même.* Il ne faut pas desirer d'être haïe : & dans la place où vous êtes, je ne desire pas pour vous, que vous soyez oubliée. Mais desirez d'être aimée comme Dieu le veut, & pour le faire mieux aimer : les personnes publiques doivent être aimées pour faire mille biens. Ne croyez pas, Madame, que le renoncement évangélique consiste à ne vous point aimer, & à n'être point aimée. St. Augustin vous dira, Madame, qu'il faut prescrire à l'homme la regle de l'amour, c'est-à-dire comment il se doit aimer d'une maniere qui lui soit utile : car c'est une folie de douter qu'il doive s'aimer de cette sorte : il faut encore lui apprendre comment il doit aimer son corps, en lui donnant ses besoins d'une maniere sage & réglée. Celui-là vit justement & saintement, qui sait estimer cha-

que chose selon sa valeur : & celui-là le fait & a une charité bien réglée, qui n'aime point ce qu'il ne faut point aimer, qui aime ce qu'il faut aimer, qui n'aime pas trop ce qu'il faut peu aimer, & qui n'aime pas également ce qu'il faut plus ou moins aimer. Je veux encore rapporter ici, pour votre plus grande instruction, ce que dit St. Bernard sur la même matiere. » Donnez-moi, dit-il, un homme » qui aime Dieu de tout son cœur, le » prochain, en tant qu'il a de l'amour » pour Dieu, & ses ennemis comme les » pouvant aimer quelque jour; qui ait » une affection plus tendre & plus natu- » relle pour ceux dont il a tiré sa nais- » sance temporelle, à cause de la liaison » du sang, & une affection plus abon- » dante pour ceux qui sont instruits dans » la piété, à cause de l'excellence de la » grace qu'il a reçue par leur moyen; » un homme qui se porte vers toutes les » autres choses par un amour de Dieu, » réglé selon la sagesse, qui méprise la » terre, aspire au Ciel, use du monde » comme n'en usant pas, qui discerne » par un goût intérieur les choses dont » il faut jouir de celles dont il faut sim- » plement user, en ne s'appliquant aux » choses passageres que passagérement, &

» autant qu'il eſt néceſſaire pour en tirer
» l'uſage dont il a beſoin, mais en ſe
» portant aux choſes éternelles par un
» deſir éternel : donnez-moi, dis-je, un
» tel homme, & je ne ferai point diffi-
» culté de l'appeller ſage, parce qu'il
» goûte les choſes ſelon qu'elles ſont, &
» qu'il peut dire, avec vérité & ſûreté,
» que Dieu a ordonné la charité en lui ".

Le péché, ce qui y conduit, les paſſions, la concupiſcence, l'ignorance de nos devoirs, l'erreur, l'héréſie, la cabale qui les ſoutient, les guerres de l'Etat, l'accablement des peuples qui leur ôte la piété, qui les porte au murmure, à l'injuſtice, toutes les tentations du Diable pour nous perdre, voilà ce qu'il ne faut pas aimer. Ce ſont ces maux dont nous demandons d'être délivrés dans l'Oraiſon Dominicale. Tout le reſte qui tend à notre utilité, à celle du prochain, à la gloire de Dieu, doit être aimé ſelon l'ordre de la charité.

Ainſi, ſelon les inſtructions des Sts. Peres, la vraie charité conſiſte à rejetter tout ce qui eſt un vrai mal, à n'aimer que ce qui doit être aimé, les biens du corps ſelon que l'Evangile permet de les aimer & d'en uſer, leur préférer les biens de l'ame, entre ceux-ci avoir une pré-

dilection pour les meilleurs, c'est-à-dire pour ceux qui vont le plus à notre sanctification & à la gloire de Dieu. Aimez Dieu pour l'amour de lui-même, & tout le reste par rapport à lui : souvenez-vous de cette maxime très-certaine de St. Augustin : » Celui-là, Seigneur! vous aime » moins qui aime quelque chose hors de » vous, qu'il n'aime pas pour l'amour » de vous. " Et c'est-là la doctrine de St. Paul, que vous reconnoissez pour un Auteur qui ne trompe point.

Les Sts. Peres remarquent qu'il y a des justes qui ont souvent besoin des motifs de la crainte : d'autres sont encore assez foibles pour avoir besoin de s'animer très-souvent par les espérances des biens temporels ou spirituels qui sont distingués de la jouissance de Dieu même : d'autres enfin, qui n'agissent ordinairement que par un pur motif de l'amour de la possession de Dieu même. Ils appellent les premiers, des esclaves, parce qu'ils sont trop touchés des peines qui conduisent ordinairement les esclaves : ils donnent aux seconds le nom de mercénaires, parce que les récompenses qui sont hors de Dieu, & qui sont une espece d'intérêt distingué de Dieu, ont encore trop d'ascendant sur leur cœur ;

les troisiemes sont appellés enfants, parce que c'est le caractere des enfants d'aimer leur pere, & de prévenir ses desirs. Les Sts. Peres néanmoins, qui ont mis ces esclaves & ces mercénaires au nombre des justes, ont supposé qu'ils étoient disposés à ne pas abandonner la voie de Dieu, quand il n'y auroit point d'Enfer, ni de Paradis : car, sans cela, ils ne seroient pas justes, quoiqu'il soit vrai qu'ils n'obéiroient pas si facilement & si parfaitement aux commandements de Dieu, si ces motifs intéressés de crainte & d'espérance ne les animoient. Quant aux enfants & aux épouses, le motif qui les touche le plus ordinairement & le plus tendrement, c'est le pur amour de Dieu : ils disent avec le Prophete : *Qu'est-ce que je veux dans le ciel & sur la terre, sinon vous ? vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon unique partage pour jamais.* Ils ne sont pas sans crainte : mais ils n'ont ordinairement que celle que l'Ecriture dit devoir demeurer dans le siecle des siecles, c'est-à-dire, cette crainte chaste, la crainte de ne pas aimer, la crainte d'offenser, qui est cependant sans trouble, parce qu'on sent par la grace qu'on ne se séparera jamais de Dieu : ce n'est pas la crainte de la peine qui fait fré-

mir si souvent les esclaves. Les enfants ne sont pas sans récompense; mais cette récompense est Dieu même : c'est celle dont le Prophete David vient de parler: *Le Dieu de mon cœur est mon partage pour toujours.* C'est-là cette grande récompense que Dieu proposa à Abraham, le pere des parfaits & le modele des vrais enfants : *Je serai moi-même son excessive récompense.* St. Paul étoit un vrai enfant : il vous montre la voie que vous avez à suivre : il ne craignoit que de perdre J. C. : il n'aspiroit qu'à le posséder : il n'avoit d'amour que pour lui, & par rapport à lui : *Qui nous séparera de l'amour de J. C.?* dit-il aux Romains : *sera-ce la tribulation, la souffrance, &c.* Ni la crainte, ni l'espérance des esclaves & des mercenaires ne remplira cette grande ame : J. C. est son trésor, sa consolation, sa récompense, sa crainte, son espérance, son amour, sa science, sa sagesse, sa gloire, sa force, son tout. Heureux Apôtre, à qui tout paroît une perte en comparaison de J. C! *Ce que je considérois autrefois comme un avantage,* dit-il, *me semble, à cause de J. C., une perte : tout me paroît un désavantage à cause de cette haute connoissance de J. C., pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses.*

Si nous avons certaines obſcurités en cette vie, & qu'il ſoit de notre perfection d'en être éclairés, Dieu nous découvrira ce que nous en devons ſavoir dans la ſuite. Profitons, en attendant, des connoiſſances où nous ſommes parvenus, & demeurons fermes dans les ſaintes regles que Dieu nous a révélées. Il me ſemble, Madame, que St. Paul vous parle ici au cœur : regardez tout comme rien en comparaiſon de J. C. ; tâchez d'uſer, pour votre avancement, de ce que vous connoiſſez déja, & de ce que vous goûtez. Oubliez ce qui eſt derriere vous, & vous avancez vers ce prix éternel, qui eſt Dieu même. Aimez-le, poſſedez-le, glorifiez-le autant qu'il eſt permis à une créature, pour toute l'éternité. S'il vous manque quelques nouvelles lumieres, Dieu vous fera connoître & goûter bientôt tout le reſte.

Vous êtes, je vous aſſure, au premier rang des juſtes ; vous êtes enfant : vous aimez Dieu purement, gratuitement : vous le ſerviriez de tout votre cœur, quand il n'auroit fait aucune menace, ni promis aucune récompenſe. J'ai toujours remarqué dans votre attrait ce ſentiment d'enfant : voici le temps de s'avancer. J C. s'avance à nous : il veut vous con-

ſoler : n'aimerez-vous pas de plus en plus celui qui vous a tant aimée, qui vous a prévenue, qui veut être aimé de vous ſans meſure, qui ne vous demande rien tant que votre amour, qui, pour ſe faire aimer de vous, s'eſt fait ſemblable à vous ? dites-lui mille fois que vous l'aimez, & que vous ne voulez plus rien qu'en lui & pour lui tous les jours de cet Avent. Un demi-amour eſt une inſulte pour qui veut votre cœur tout entier : & celui qui le veut, a droit de le vouloir.

LETTRE XIX.

Sur les aſſujettiſſements.

JE ſuis fort aiſe, Madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réſerver des heures de ſolitude. *Ouvrir la porte fort tard, comme ſi l'on étoit encore à dormir, chercher un aſyle hors de chez ſoi*, voilà de bons moyens pour ſe garantir de tous les importuns. Dans le reſte du jour, vous pouvez abréger avec certaines gens qui ne cherchent qu'à vous amuſer, ou qu'à vous jetter dans leurs affaires au-delà des regles. A l'égard des choſes journalieres qui ſont at-

tachées à vos devoirs, ou des occasions de pure providence, quoiqu'elles soient incommodes & dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser, que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun il faut regarder Dieu qui fait tout, & qui n'est pas moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire, & à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoye, sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire desirer avec plus d'ardeur le silence & le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités, de notre goût, à humilier notre esprit pour s'accommoder à celui d'autrui, à nous confondre toutes les fois que la patience nous échappe dans ces contre-temps, à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation. Ce n'est pas qu'il faille s'agiter & s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent. A Dieu ne plaise! Ce seroit tenter Dieu, & chercher le péril. Mais pour les assujettissements de providence,

contre lesquels on se précautionne en se réservant des heures de lecture & de priere, comptez, Madame, qu'ils vous sont utiles. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même les choses qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus nécessaires pour vous humilier & pour mourir à vous même, que la solitude la plus profonde. Marchons, selon que Dieu nous méne: mettons chaque moment à profit, sans regarder ni le moment passé, ni le moment à venir. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, & une conversation dont vous serez charmée, flatteroit votre goût, vous rendroit contente & pleine de vous-même, vous persuaderoit que vous êtes bien avancée, & en vous donnant de belles idées sur les croix, ne feroit que vous rendre plus hautaine & plus sensible contre celles que vous trouveriez sur vos pas, au sortir de tous ces saints exercices. Tenez vous donc, Madame, à cette regle simple : ne tirez rien qui vous dissipe; mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne, malgré vous, pour vous déranger. Quelle illusion ! on cherche Dieu bien loin dans des projets éloignés, peut-être impossibles, & on ne songe pas

qu'on le possede dès-à présent, au milieu des embarras, dans un esprit de foi, pourvu qu'on y supporte humblement & avec courage, l'importunité des créatures, & ses propres imperfections. Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain ; c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus. La vue seule de vos miseres peut vous rendre compatissante & indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz, que l'humilité doit produire le support du prochain ; mais qu'est-ce qui produira l'humilité ? deux choses, mises ensemble, la produisent : ne les désunissez jamais. La premiere, est la vue de l'abyme de misere d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, & au dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air : la seconde, est la présence de ce Dieu qui est tout. Ce n'est qu'en voyant Dieu, & en l'aimant sans cesse, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avoit ébloui, & qu'on s'accoutume à s'appetisser avec consolation devant cette haute Majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, & vous serez humble : aimez Dieu, & vous ne vous aimerez plus vous-même : aimez Dieu, & vous aimerez tout ce qu'il veut, parce que vous aimerez pour l'amour de lui.

LETTRE XX.

Conſeils ſur le Roi, ſur l'Egliſe, & ſur St. Cyr.

JE craindrois que Dieu ne vous eût élevée pour vous faire tomber de plus haut, s'il ne ſemoit votre chemin de pluſieurs épreuves. Mais allez toujours avec une humble ſoumiſſion à votre devoir, & dites avec confiance comme David : *Dieu eſt ma force dans les tribulations excèſſives qui m'ont environnée : c'eſt pourquoi je ne craindrai pas, quand la terre ſeroit renverſée.* Je ne doute pas que Dieu ne vous ſoutienne & ne vous ſanctifie extraordinairement dans vos infirmités & dans les dégoûts que votre zele pour le Roi, votre amour pour le bien de la Religion & de l'Etat, votre ſincérité & votre vertu vous attireront de la part des méchants ou des envieux. Le monde admirera, malgré lui, en vous ce qu'il n'eſt pas capable de pratiquer : & répandra à la fin ſur vous la joie & la paix qu'il promet aux ſiens, & que les fortunes du ſiecle, ne peuvent donner. Vous ſerez l'aſyle du Roi, ſon conſeil, ſa conſolation, ſon

Ange Gardien, que Dieu lui a envoyé visiblement pour son salut. Quelle joie de vous sauver avec celui à qui vous devez tout, après Dieu! Vous le défendrez des pieges qu'on lui tend de toutes parts, des ennuis de sa place, de l'impatience dans les traverses, dans les maladies; & votre société que Dieu a formée par un miracle, & qu'il cimente & affermit tous les jours pour le bien de celui auquel vous êtes envoyée, le préservera de la mort, où il seroit peut-être tombé sans vous, au grand préjudice de la Religion & de l'Etat. Vous servirez l'Eglise : je craindrois quelquefois pour vous, si vous ne craigniez rien; mais puisque vous appréhendez d'en faire trop & de n'en pas faire assez, Dieu vous conduira par-là au parti de la sagesse. Vous êtes dans une route où l'on ne peut s'égarer : vous vous attachez à la vérité déclarée & décidée par l'Eglise, en vous déclarant contre le parti qu'elle condamne. Ce qui restera d'obscur sur les personnes, s'éclaircira par les moyens sages que vous prenez; les choses éclatent; & jusqu'ici il me paroît que la lumiere & la vérité ont conduit vos pas. Quand vous connoîtrez l'intérêt de la Religion, vous ne devez rien lui préférer. Il faut tou-

jours faire le bien avec sagesse & avec circonspection ; le progrès du mal est certain; les remedes qui le pallient l'étendront encore. Qu'on compare les Diocèses où l'on veille avec fermeté & avec sagesse, à ceux où la tolérance & un esprit de paix mal-entendu, a laissé l'ennemi se fortifier & s'avancer ; la différence est du tout au rien. Par rapport à ceux qui ont l'honneur de vous appartenir, vous prenez le conseil de la sagesse : je ne crois pas que Dieu vous ait rendu grande pour vous affoiblir avec eux. Vous vous élevez non-seulement au-dessus de votre place, mais au-dessus de vous-même, en continuant à ne point céder à la chair & au sang, quand Dieu, ou leur salut le demanderont de vous. Souvenez-vous de ces paroles de l'Evangile de Noël : *Dieu a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu à ceux qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.*

Quant à celui, Madame, que vous honorez de votre confiance & de vos bontés, il vous sera dévoué sans réserve tant qu'il vivra : rien ne lui fera jamais plus de plaisir, que de pouvoir vous soulager, vous soutenir dans vos peines & dans l'accomplissement des grands des-

ſeins de Dieu ſur vous. Ne m'épargnez pas, Madame : Apollon eſt à vous, & vous êtes à Dieu.

St. Cyr devroit vous conſoler, & vous ne devez pas craindre de le déranger : vous l'avez fait, après Dieu, ce qu'il eſt : votre ombre le tien dans la regle : vous y avez tout pouvoir, ſpirituel comme temporel : & l'on peut vous défier de rien faire qui ſoit contraire au bien général ou particulier de cette communauté. Vous devez y mener ſans contrainte les perſonnes de dehors qui peuvent vous délaſſer, vous amuſer, & faire venir celles de vos filles qui vous ſoulageront & vous plairont le plus : il faut les accoutumer à ſuivre le mouvement de leur vraie mere : & ce ſera un grand châtiment pour elle, quand vous vous y contraindrez au préjudice d'une ſanté d'où dépend l'affermiſſement de tout le bien que Dieu y a mis juſqu'ici. Je vous ſouhaite, Madame, la paix abondante que Dieu promet aux ames de bonne volonté. Car je ſais très-certainement que vous êtes de ce nombre.

LETTRE XXI.

Consolations dans les malheurs de l'Etat.

IL faut bien, Madame, être soumise au bon plaisir de Dieu, dans tous les événements de cette vie : votre résignation me console des peines que vous souffrez de toutes parts, parce qu'elle vient de la grandeur de votre foi, & qu'elle est une assurance du progrès que vous ferez dans l'adversité, & de la récompense qui vous attend dans l'éternité. Dieu vous fait sentir, par expérience, combien la gloire de ce monde est fragile, afin que vous ne cessiez point de retourner vers les biens solides, qui ne passeront jamais. Vous voyez notre nation déshonorée, le Prince pieux (M. le Duc de Bourgogne) que vous aimez, exposé encore aux discours injurieux des libertins & des insensés, le Roi à qui vous voudriez épargner tant de nouvelles peines, tant d'afflictions, les suites importantes de nos disgraces. Si Dieu n'y met la main, tout cela met votre bon cœur à une grande épreuve. Ne nous lassons pas, Madame, de recourir à

Dieu avez inſtance, comme à notre Pere. Il ne ſouffrira pas qu'une nation, qui lui eſt conſacrée par la Religion, ſoit pouſſée au-delà de ſes forces. Demandons-lui qu'il ne laiſſe pas triompher de ſon héritage les hérétiques, qu'il maintienne la Religion dans le Royaume, & qu'après nous avoir humiliés, & vengé les injuſtices dont nous ſommes coupables, il nous donne la paix pour la gloire de ſon nom. Tâchez, Madame, de ne point perdre de vue ce Royaume de J. C. qui s'élevera ſur la ruine de tous les Empires de la terre. Ne ſouffrez pas que votre ame s'endorme par la triſteſſe & par l'accablement des peines de cette vie. Le jour de J. C. luit ſur vous par la foi : marchez toujours à cette lumiere : notre ſalut s'avance ; & il eſt plus proche de nous, que lorſque nous avons commencé. Armez-vous des vertus, qui ſont les armes de lumiere, dont St. Paul nous parle aujourd'hui dans l'Epître : elles ſont néceſſaires en tout temps : & faites ſi bien, Madame, pour votre union continuelle avec J. C., qu'il ſoit l'habillement intérieur de votre ame, & votre vêtement au-dehors ; en ſorte que vous puiſſiez dire, autant que votre état & votre foibleſſe le peut porter : *Je ne*

vis plus, mais c'est J. C. qui vit en moi. Il vient à vous, vous donner un nouvel être, ou perfectionner le nouvel être qu'il vous a déja donné. Courez au-devant de lui pour le recevoir. Quelle perte que nous fassions dans nos disgraces, vous serez bien dédommagée, si vous ne perdez rien des dons de Dieu, & si vous vous mettez en état d'en recevoir de nouveaux. Je vous les souhaite comme à moi-même : mais j'ai bien plus de confiance que vous en serez remplie que moi : vous irez en Paradis, Madame, j'espere y aller avec vous. Je le souhaite très-ardemment : la vie présente nous est donnée pour y arriver : elle est comme la semence de la vie future : celle qui aura semé ici-bas avec pleurs, moissonnera avec des transports de joie : ne vous découragez donc jamais, supportez patiemment les souffrances que Dieu vous envoye, dans l'espérance du fruit que vous en recueillerez infailliblement ; ne voyez-vous pas que le laboureur attend avec patience que la terre lui produise le fruit de son travail ? ce fruit est pourtant plus incertain que la moisson que vous attendez. *Heureux*, dit David, *celui qui, étant aidé de la grace, se fait des degrés dans son cœur pour s'élever à la perfection*

en cette vallée de larmes & de misere ! le Dieu des armées mettra fin à nos divisions ! il brisera les arcs, les fleches & les épées, & nous comblera d'une paix que rien ne pourra troubler. Il a dans sa main droite des bénédictions inexplicables pour vous dans les siecles des siecles, pourvu que vous soyez inébranlable dans le vœu que vous avez fait de le préférer à tout, & de vivre & mourir pour lui : vœu qu'on regarde dans le monde comme une perfection, & qui n'est pourtant que notre premier devoir.

LETTRE XXII.

Sur la Communion fréquente.

JE suis ravi, Madame, du desir que vous avez de profiter du temps. Un des caracteres les plus remarquables des élus de Dieu, c'est l'attente de l'éternité & le détachement des choses qu'il nous faut quitter. Vous appréhendez d'être trompée & de tromper ; que votre piété ne soit pas vraie, & que votre paix ne vienne du plaisir de faire votre volonté. Les fausses vertus ne sont ordinairement que dans les hypocrites & dans les fa-

ges mondains : vous n'avez jamais été des premiers, & vous avez quitté les derniers de très-bonne foi. Tout le plaisir du monde est celui de faire sa volonté : ce plaisir ne peut donner cette paix qui surpasse tout sentiment humain, que vous avez au fond du cœur. Le monde ne la peut donner, quelque promesse qu'il en fasse : c'est le fruit du St. Esprit : la vôtre vient de cette source pure qui a purifié le fond de votre conscience : rien ne peut vous l'ôter que le péché.

Vous êtes triste lorsqu'on vous contraint : tâchez, le plus que vous pourrez, d'être égale : ce sont les mortifications de votre état. Souffrez d'être liée pour Dieu, d'être gênée, & d'être mise à la torture, s'il le faut, pour la gloire de Dieu. Vous comprendrez bien que cela ne doit pas être continuel, à moins que ce ne fût une nécessité indispensable. La vapeur, qui vous a duré quatre heures, m'engage à vous dire qu'il ne vous faut pas de trop longues prieres. Votre santé n'est pas forte, & vous la devez partager entre plusieurs exercices de piété. Mais quand vous prierez, faites-le de tout votre cœur : il en est du commandement de la priere comme de celui de l'amour de Dieu : vous prierez donc Dieu

de tout votre esprit, de tout votre cœur, & de toutes vos forces. J'ai grande envie de voir croître en vous l'esprit de priere : faites-la réguliérement & fervemment tous les jours, selon la mesure qui vous est marquée, & par des élévations courtes vers Dieu. Vous y pourrez donner une demi-heure de plus quand vous serez à St. Cyr. Notre pauvreté vient de ce que nous ne demandons pas assez, & que ce que nous demandons, nous ne le demandons pas fortement. Je vous vois, graces à Dieu, du nombre de ceux à qui Dieu a dit par Isaïe : *Vous l'invoquerez, & il vous écoutera.* Rien n'est de plus marqué dans l'Ecriture que ses yeux sont sur les justes, & que ses oreilles sont ouvertes à toutes leurs prieres. C'est donc, Madame, à la priere où vous aurez recours en toutes rencontres, surtout dans la séparation que vous allez souffrir. La priere sera votre premiere & principale consolation; elle sera votre conseil, votre force, votre lumiere, & votre soutien dans la tristesse & dans la joie, dans la prospérité & dans l'adversité. Vous aurez toujours de la peine de vos péchés cachés; ne vous lassez pas d'en demander pardon à Dieu : ceux qui sont ordinairement les plus cachés, sont ceux

d'autrui; David les joint enſemble dans le pardon qu'il en demande : *Purifiez-moi, Seigneur, de mes péchés cachés, & pardonnez-moi les offenſes d'autrui, dont je ſuis coupable.* Vos péchés diminuent : ils ſont moins ſenſibles, moins dangereux que jamais : & Dieu vous les pardonnera aiſément, ſi vous recourez à lui avec humilité & avec confiance. Tant que vous craindrez les péchés que vous ne connoiſſez pas, il ſera bien difficile que vous faſſiez de plein gré ceux que vous connoîtrez. Souvenez-vous que Dieu pardonne facilement les fautes vénielles, quand on ne s'y habitue pas. Il n'a pas dit : *Celui qui tombe dans les petites fautes, tombera peu-à-peu dans les plus grandes ; mais celui qui mépriſe les petites choſes, tombera peu-à-peu.* Soyez libre comme un enfant avec Dieu : parlez-lui avec une entiere confiance : ſi quelques fautes vous ôtoient cette liberté, humiliez-vous, demandez-lui promptement pardon de tout votre cœur, & reprenez enſuite avec lui votre maniere libre & enfantine. *Comme un pere pardonne à ſes enfants, de même*, dit le Prophete, *Dieu pardonne à ceux qui le craignent, parce qu'il connoît leur fragilité.* Vous n'êtes pas parfaite ; Dieu le fait bien ; mais vous eſpérez de la devenir :

allez donc à lui librement, quelque imperfection que vous connoissiez en votre ame, & dites-lui avec l'épouse : *Menez-moi, Seigneur, après vous : je courrai à l'odeur de vos parfums.*

Vous ne devez pas, Madame, renoncer à la compagnie des gens de bien qui sont de vos amis, parce que l'amour propre vous fait la guerre en leur société : élevez-vous à Dieu : priez-le qu'il sanctifie votre commerce avec eux, & ensuite soyez libre : bannissez-en la vanité, les complaisances & confidences qui blesseroient la charité. A cela près, communiquez-vous à eux : réjouissez-vous innocemment : vous ne porteriez pas long-temps la tristesse & la contrainte, sans affoiblir votre santé, & peut-être sans quelque découragement. Ne resserrez point votre esprit par la crainte du plaisir & de la complaisance que vous y trouverez. Il faut accoutumer votre amour-propre à n'être compté pour rien, en ne faisant & ne quittant rien de ce qui est utile à sa considération. Vous le ferez par-là mourir peu-à-peu par soustraction d'aliments. Quand vous appercevez que l'humeur veut vous faire agir, résistez-y courageusement. Dieu fera de grandes choses en vous, & par vous, si son bon esprit

eſprit vous anime & vous conduit : le temps eſt venu de paſſer à une nouvelle vie : que ce ne ſoit plus vous qui viviez, mais que Jeſus-Chriſt vive en vous. A quoi ſerviroient toutes vos communions, ſi vous n'étiez pas peu-à-peu transformée en une nouvelle créature ? A la Cour, on prend tous les jours des manieres, & l'eſprit de la Cour : la vie que vous menez veut donc que vous vous rempliſſiez de plus en plus des manieres & de l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

Je vous encouragerai volontiers contre la timidité de vos communions. Si vous attendez, Madame, que vous ſoyez parfaite pour communier, quand communierez-vous ? S'il faut être exempt de toute foibleſſe & de tout péché véniel, vous ne vous approcherez pas ſitôt de cet auguſte Sacrement : ne ſavez-vous pas que vous ne devez pas vous conduire vous-même ? Je vous crois la Communion fréquente très-avantageuſe, pour ne pas dire très-néceſſaire ; je vous crois hors de l'affection aux péchés véniels, que de bonne foi vous leur voulez faire la guerre, que vous deſirez avancer dans la vertu, que vous penſez à l'éternité ; c'eſt pourquoi je crois le pain de vie néceſſaire à votre ame : il étoit quotidien autrefois. Le Con-

cile de Trente dit, qu'il feroit à desirer que les fideles communiassent tous les jours à la Messe qu'ils entendent. Je pars, Madame, content de votre maison : le bien s'y établit de plus en plus: Dieu y est glorifié, & bénit votre ouvrage. Je vous donne de nouveaux Missionnaires en forme, pour conduire vos Dames, qui, seules, ne sont pas assez fortes.

LETTRE XXIII.

Sur les dévotions particulieres.

JE prie Notre-Seigneur, Madame, qu'il verse promptement & abondamment en vous son esprit, puisque vous devez être un fanal pour tant d'autres. Le moindre retardement de votre consommation feroit un grand tort à l'œuvre de Dieu : allez donc en son nom, mais allez sans relâche. Si vous me demandez, pourquoi je vous dis tout cela, je vous répondrai que je n'en sais rien, & que je ne veux point être sage avec vous. Nulle raison particuliere ne me fait parler ainsi : mais je sais par expérience que Dieu, quand il nous fait certaines graces, ne nous donne pas seulement le temps de respi-

rer, tant il se hâte de nous pousser dans la voie. Pour l'Oraison, dont nous parlions, vous savez, Madame, combien de fois je vous ai dit que des choses, très-bonnes en elles-mêmes, ne doivent point être communiquées à certaines personnes qui ont besoin d'un autre aliment. L'abus de ces derniers temps est d'avoir trop divulgué les dispositions auxquelles Dieu attire quelques ames, & de rendre ces choses communes à toutes celles qui sont dans la piété. Chacun doit se borner à manger sa portion, & non celles des autres. Ceux qui lisent certains états, fort éloignés du leur, s'imaginent y être, ou du moins veulent s'y mettre eux-mêmes, au-lieu qu'il n'y a que Dieu qui y mette véritablement. Delà naît l'illusion, & ensuite on s'en prend à l'Oraison pour tous les maux qu'elle n'a point faits. Quand je vous ai parlé & écrit de ces choses, c'est qu'il m'a paru que vous les goûtiez, & que vous y entriez avec attrait : du reste, je serois bien fâché de vous y vouloir mettre : les hommes ne doivent ni pousser, ni arrêter : ils doivent suivre Dieu pas à pas. Je le prie de ne permettre jamais que vous soyez arrêtée dans votre course. On auroit besoin d'une santé forte & continuelle pour porter un état

comme le vôtre : mais Dieu prend plaisir à accabler de tous côtés. Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il nous pousse à bout! Je le remercie du courage qu'il vous donne à mesure qu'il vous exerce : y a-t-il une meilleure place, que d'être attachée sur la Croix avec son fils? Les douleurs du corps humilient l'ame, & la tiennent dans une disposition de sacrifice : souffrir en paix, c'est s'immoler & faire régner Dieu. Quand on souffre, tout est fait, pourvu qu'on souffre sans résistance sous la main de celui qui frappe : au nom de Dieu, Madame, ne négligez aucun moyen de vous soulager l'esprit & le corps.

LETTRE XXIV.

Sur les austérités.

J'Ai pensé à la consultation que vous me faites, Madame, & j'ai demandé à Dieu, de vous répondre ce qui vous convient. La discipline, les ceintures, & les bracelets ne vous conviennent pas : il faut vous contenter des austérités de votre état, & de celles qui sont renfermées dans les Commandements de

Dieu & de l'Eglife. Voici ce que dit le St. Concile de Trente : *Ceux qui font juftifiés, étant devenus les amis & les domeftiques de Dieu, fe renouvellant de jour en jour, & marchant de vertus en vertus, c'eft-à-dire, mortifiant les membres de leur chair par l'obfervation des Commandements de Dieu & de l'Eglife, leur foi coopérant à leurs bonnes œuvres, ils croiffent dans la juftice qu'ils ont reçue par la grace de J. C., & deviennent plus juftes, felon cette parole : Que le jufte devienne encore plus jufte.* Tenez-vous donc, Madame, aux mortifications commandées, & aux bonnnes œuvres que la foi & l'amour de Dieu vous feront faire, puifque les bonnes œuvres, que la générofité & la vertu purement naturelle vous infpirent, ne vous juftifieroient pas de plus en plus, comme vous le defirez. Vous voyez par-là l'importance d'avoir Dieu en vue dans tout ce que vous ferez, & pour parler le langage de l'Evangile, comme il vous fera avantageux de conferver votre œil toujours fimple & lumineux de cette lumiere que la foi & la charité répandent en l'ame fidelle : les auftérités des Religieufes Carmélites ne font pas de votre état, & vos bonnes œuvres ne font pas de leur vocation :

Que chacun marche dans la voie où il a été appellé : Voilà, disoit St. Paul, *ce que j'enseigne dans toutes les Eglises.* Maxime fondamentale pour notre avancement : maxime qui réprime les plus grandes passions de l'ambition, de la vanité mondaine, de l'avarice, &c. & qui rappelle tous les Chrétiens à l'ordre de la volonté de Dieu, qui est la souveraine perfection. Votre âge de soixante-huit ans, vos infirmités, votre place, ne vous laissent pas la liberté de faire ce qu'on conseilleroit à d'autres : vous vous portez bien aujourd'hui, Madame, & demain vous aurez la fievre : vous ne pourrez faire ce que Dieu attend de vous, si l'on vous pousse à des mortifications corporelles que votre délicate santé ne peut soutenir : vous laisserez par-là ce qu'un autre ne peut pas faire pour vous : les bonnes œuvres auxquelles vous êtes appliquée, en souffriront & manqueront peut-être tout-à-fait par l'indiscrétion de votre Confesseur. Ce fonds cependant est bien agréable à Dieu, de vouloir tenter tout ce qu'on jugera convenable à votre avancement, quelque austere qu'il soit. Je vous conseille d'être toujours dans cette préparation du cœur des justes : c'est une excellente priere, qui leur at-

tire de grandes graces. Vous ſavez que la maniere d'écouter de Dieu, c'eſt d'exaucer, c'eſt de faire miſéricorde. L'accablement de votre état, votre ſujétion, les autres peines inſéparables de la priere aſſidue, & des bonnes œuvres que vous avez à faire, ce ſont les mortifications de la chair de votre vocation, qui rendront les membres de votre corps des *armes de juſtice*, ſelon la parole de St. Paul. Vous n'êtes point obligée de jeûner en mangeant gras, & je ne vous conſeille point de le faire, ſans Mr. F. Ne mangez que des choſes ſaines : ce ſera une mortification journaliere convenable à votre état. Pour ce qui regarde les commodités, & les délices permiſes, qui ſuivent la place où vous êtes, voici les regles des Saints. Dans toutes les choſes paſſageres de cette vie, dont la loi de de Dieu & celle de l'Egliſe nous permettent d'uſer, il faut ſe conformer aux mœurs & à la coutume des gens de bien avec leſquels on vit. *Dans toutes ces choſes, ce n'eſt pas l'uſage qu'on en fait, mais la paſſion & l'intempérance de celui qui en uſe, qui fait ſon péché*, dit St. Auguſtin. Il ajoute, qu'il faut donc faire une grande attention aux lieux, aux temps, aux perſonnes, pour ne pas re-

prendre témérairement leurs usages : car il se peut faire qu'un sage Chrétien use sans passion & sans gourmandise, d'un mêts délicat, & qu'un insensé brûle d'une honteuse flamme de gourmandise en desirant des oignons. Il n'y a point de personne sensée qui n'aimât mieux manger des poissons comme Notre-Seigneur, que de manger des lentilles comme Esaü. On ne dira pas que des bêtes soient plus austeres que nous, parce qu'elles ne mangent que des nourritures grossieres : car dans toutes les choses permises, ce n'est pas leur nature qui regle le bien & le mal de nos actions, mais la cause qui nous en fait user, & la maniere dont nous en usons. Ainsi pensoit St. Augustin. *Qu'on ne contraigne point les riches*, dit-il, dans un autre endroit, *de vivre de la nourriture des pauvres : qu'ils usent des viandes dont leur infirmité a accoutumé de se servir : mais qu'ils s'humilient & s'affligent de ne pouvoir pas mieux faire. S'ils changent leurs usages, ils deviennent malades : qu'ils usent des choses superflues, en donnant aux pauvres ce qui leur est nécessaire : qu'ils usent des choses délicates, en donnant aux pauvres les choses utiles.* L'Evangile nous apprend que la justice ne consiste point dans l'abstinence, ou

dans le manger, mais dans la patience & l'égalité avec laquelle on souffre les privations, & dans la tempérance avec laquelle on use de l'abondance : cela s'entend hors le cas de précepte. Voilà de l'érudition : mais vous l'entendez à merveille : ainsi, Madame, n'attribuez point l'ennui dans la priere & les autres défauts dont vous vous plaignez, aux manquements d'austérités que vous ne pouvez porter. Lisez le Chap. III de l'Imitation : *Quelquefois quand vous croyez que je suis éloigné de vous, j'en suis le plus près : quand vous croyez avoir tout perdu, c'est souvent le temps que vous gagnez le plus : tout n'est pas perdu lorsque les choses arrivent autrement que vous ne pensiez.*

Je connois vos plus secretes pensées : je sais qu'il vous est avantageux d'être quelquefois abandonnée & sans aucun goût de dévotion, de peur que vous ne mettiez votre confiance en vous-même, & que vous ne vous laissiez aller à l'orgueil, en vous croyant plus parfaite que vous n'êtes. Peut-être aussi dans vos peines recourez-vous trop tard à celui, hors duquel il n'y a ni secours qui défende, ni conseil qui profite, ni remede qui réussisse. Vivez donc reconnoissante des graces inestimables que vous avez reçues. Qu'il

n'y ait perſonne plus fidelle à Dieu, que vous au milieu de la Cour. Que la Foi, l'Eſpérance, & la Charité ſoyent l'ame de votre ame. Demandez à Dieu une bonne mort, la perſévérance finale, & tout ce qu'il ſait mieux que vous, vous être néceſſaire. Soutenez, conſolez, ſanctifiez le Roi; procurez la paix, ſi vous pouvez : continuez à ouvrir votre main ſur le pauvre : allez en confiance aux Sacrements : Dieu ne permettra pas que vous ayez la mort dans le ſein, ſans la connoître, & que vous mouriez dans un état ſi funeſte. Approchez-vous de Dieu; & je vous aſſure qu'il s'approchera de vous : quand vous ne le ſentirez pas, ſon ſecours n'en ſera pas moins effectif. Combattez toujours pour la Foi, contre les nouveautés : car ſans la Foi, il eſt impoſſible que la Religion ſubſiſte dans l'Etat : & la Religion eſt la ſource de tous les biens.

LETTRE XXV.

Utilité des peines d'esprit.

JE souhaite de tout mon cœur, Madame, que vos ennuis servent à vous faire mourir à toute volonté propre. Le goût d'une douce retraite soutiendroit bien plus la nature : vous vous rendriez à vous-même un témoignage bien plus avantageux de votre conduite & de vos sentiments, si vous aviez beaucoup d'heures libres pour lire, pour parler de Dieu, pour vous occuper de bonnes œuvres. Quand on est dans un assujettissement continuel, qu'on fait des riens toute la journée, on ne peut se rendre compte à soi-même d'aucune occupation solide : le fond du cœur s'attriste, se desseche, & se décourage : mais c'est le découragement même, qui purifie le cœur, pourvu qu'on n'y succombe pas : on fait la volonté de Dieu en ne faisant rien : on rompt sa volonté propre, & par conséquent on fait beaucoup, quoiqu'on paroisse ne rien faire : de moment en moment, on se présente à toutes les choses dont Dieu charge : ô ! que le fardeau de chaque moment

eſt bon! plus il eſt peſant, plus il eſt précieux : je ſuppoſe que Dieu le donne, & que nous ne le prenons pas. Comme il faut abandonner au torrent toutes les heures que Dieu vous arrache, il faut auſſi, avec la même fidélité, vous réſerver pour vos exercices toutes celles qu'il vous permet de vous réſerver : il faut avoir égard aux beſoins du corps qu'il faut ſoulager, aux peines involontaires de l'eſprit qui minent le corps, & à toutes les autres circonſtances : un peu de ſilence, dans certains petits intervalles des affaires, ou de converſation, réveille les forces de l'ame, la renouvelle en Dieu, & ſoulage le corps trop épuiſé : & quand on ſent que l'humeur ſe deſſeche, que la facilité d'agir avec joie & ſimplicité diminue, il faut recourir au recueillement; ſi l'on ne peut prendre pluſieurs jours, en prendre un, quelques heures au moins, quelques moments dérobés. Le recueillement nourrira en vous le germe de vie naiſſant, que Dieu met dans votre cœur. J'aime bien cette foi ſimple avec laquelle vous cherchez Dieu : vous le trouverez, puiſque c'eſt lui qui vous mene à lui-même. Je ne puis m'empêcher de vous dire tout ceci : & je vous avoue que je vous plains, quand je penſe à vos embarras; mais c'eſt

le moyen particulier de Dieu ſur vous, pour faire ſon œuvre. Il exerce ſouvent les autres par des croix qui paroiſſent croix. Pour vous, il veut vous crucifier par les proſpérités apparentes, & vous montrer à fond le néant du monde par la miſere attachée à tout ce que le monde a d'éblouiſſant. Ainſi Dieu vous menera droit à lui par tout ce qui ſemble vous en détourner, pourvu que vous marchiez toujours dans cette foi droite & ſimple, qui eſt votre attrait.

LETTRE XXVI.

Sur le repos néceſſaire au corps.

TOut ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ou de vous dire ſur le courage dont il faut ſe défier, ſe réduit à ceci : c'eſt qu'il ne faut en rien compter ſur vous. Dieu vous demande l'abaiſſement de votre eſprit, & même de votre courage pour toutes les vertus. Ne vous fiez point à votre zele pour renoncer aux ſoulagements, pour accepter ſans relâche de longues contraintes, pour porter une vie dure, & un travail d'eſprit non interrompu : vous y ſuccomberiez pour l'eſ-

prit & pour le corps : le corps demeureroit languiſſant, malgré ſa vigueur, & ſe ſécheroit infailliblement pour la piété. Soyez ſimple pour vous ménager avec ſupport, comme vous voudriez ménager une autre perſonne. Le parti de prendre ſur ſoi, eſt un parti de Philoſophie : on veut tout faire pour les autres, & ne leur rien devoir : on veut les ſupporter ſans en être ſupportée : on ne veut point ſe laiſſer voir dans un état de foibleſſe, où l'on a beſoin d'être épargné : à tout cela vous reconnoîtrez l'amour-propre & la vertu humaine. J. C. avoit peu de temps pour inſtruire ſes Apôtres : il alloit les quitter : cependant il ſe dérobe à eux pour aller ſeul ſur la montagne : il leur apprend à faire de même : il ſuſpend leurs travaux Apoſtoliques pour les faire repoſer. Demeurez en paix devant Dieu, pour vous accoutumer à ſuſpendre l'action de l'eſprit, trop actif & trop confiant en ſon action ; vous éprouverez combien cette pratique eſt utile pour réprimer les ſaillies de la nature & les réflexions de la ſageſſe : amuſez vos ſens, & laiſſez à votre corps le relâchement dont il a beſoin : le corps & l'ame s'en porteront mieux, & les affaires n'y perdront rien.

Je crois, Madame, tout ce que vous dites de vous-même : mais je n'avois vu de dur dans votre vie que les assujettissements : il n'est pas possible que vous n'en ayez de grands par le Roi, & par vos amis dont chacun prétend quelque privilege. Une personne qui a de la délicatesse, veut contenter celle des autres : de-là, cette tension continuelle, cette application à tout prévenir, à tout deviner, à répondre à tout, ces efforts pour ne rien négliger : & de-là aussi, la perte de la santé, & l'épuisement de l'esprit. Reposez-vous donc, Madame, ce repos nourrira dans votre cœur une certaine présence de Dieu, simple, tranquille & familiere. Les choses que vous avez à faire, ne perdront rien par les interruptions : vous les ferez avec des graces plus abondantes & avec plus de mort à vous-même. Vous irez toujours bien, pourvu que vous alliez, sans vous regarder vous-même. Il faut comprendre, pour les retours sur soi, ce que vous avez si bien compris pour le découragement ; tout ce qui est involontaire ne doit point vous troubler : on est importuné de l'attention sur soi-même, comme de toutes les autres tentations : celle-là même est la plus opiniâtre : on

voudroit s'oublier, & l'on se retrouve à chaque pas : on s'en afflige, on se condamne, on se décourage, & l'on ne voit pas que Dieu nous affranchit de l'amour-propre par l'importunité de l'amour-propre même. On s'est aimé, on s'est occupé avec plaisir de soi : on se surprend souvent soi-même dans cette vaine complaisance de penser à soi : on en est las, & on ne peut s'en corriger : du poison, Dieu en fait le remede. Quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté, en est détaché véritablement : il ne faut donc point s'inquiéter de ces retours fréquents, il suffit de ne les pas seconder. Le principal est de n'agir jamais malgré la lumiere intérieure, suivant les motifs d'amour-propre qui viennent flatter l'imagination. Pour les défauts d'autrui, on ne peut s'empêcher de les voir : mais il ne faut point les chercher, les approfondir sans nécessité : il ne faut point considérer le mauvais sans le bon ; il faut toujours se souvenir de ce que Dieu peut faire d'un moment à l'autre dans la plus vile des créatures, rappeller les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes : le mépris pour les autres a quelque chose de dur & de hautain qui éteint l'esprit de J. C. :

l'esprit de grace ne s'aveugle point sur ce qui est méprisable; mais il le suppose avec respect pour entrer dans les secrets desseins de Dieu : il ne se laisse aller, ni au dégoût dédaigneux, ni aux impatiences de la nature : nulle corruption ne l'étonne; nulle misere ne le rebute, nulle impuissance ne le dégoûte, parce qu'il ne compte que sur Dieu seul, qu'il ne voit hors de lui, que néant & péché.

LETTRE XXVII.

Sur la tristesse.

JE ne vous dis pas, Madame, de ne vous point attrister, mais de ne vous point affliger, comme les personnes qui n'ont pas de confiance en Dieu, ni de soumission à ses ordres. Inspirez-en une grande au Roi : obtenez de lui qu'il consulte Dieu un moment dans les affaires sur lesquelles il délibere. Il est capable de bien entendre ce que la Sagesse dit d'elle-même dans les Proverbes. *C'est de moi que vient le conseil & l'équité : c'est de moi que vient la prudence & la force : les Rois regnent par moi : & c'est par moi,*

que les Légiſlateurs ordonnent ce qui eſt juſte : les Princes commandent par moi : j'aime ceux qui m'aiment : ceux qui s'éveillent dès le matin pour me chercher, me trouvent. Communiez extraordinairement pour lui : offrez-vous à tout, pour l'amour de Dieu, qui vous a choiſie pour le conſoler, lui obéir, & le ſauver. Priez, quoique triſte & affligée : pleurez dans votre Oratoire aux pieds de N. S. : vous recueillerez avec joie le fruit de ce que vous aurez ſemé avec triſteſſe. Ne croyez pas perdu ce que vous ferez triſtement pour Dieu : les prieres, les Communions ſont plus néceſſaires, & plus méritoires en ce temps-là, quoiqu'elles ſoient ſans le ſentiment ordinaire de la dévotion qu'on goûte dans les autres temps. Que votre priere ordinaire & vos élévations de la journée ſoient cette demande que N. S. vous a enſeignée : *Que votre volonté ſoit faite en la terre comme au ciel !* Eſpérez en Dieu ſouverainement : n'a-t-il pas tourné toutes choſes pour votre ſalut ? Vous ſeriez une ingrate bien coupable, ſi vous héſitiez un moment. Tout ce qui arrive, hors le péché, vient de lui ; ſouvenez-vous de ces paroles du Sauveur à St. Piere : *Vous ne voulez pas que je boive le Calice que mon Pere m'a*

envoyé ? Ne demeurez pas dans l'affliction ; occupez-vous, quoique tristement, des choses que vous aurez à faire. *Le Seigneur me conduit, rien ne me manquera*, disoit David ; *il me conduit dans ses pâturages.* Abandonnez à Dieu le soin de l'avenir, & faites au temps présent ce que vous connoîtrez que Dieu demande. Il vous a tirée de tous les périls : & son pouvoir & son amour ne sont pas encore épuisés.

LETTRE XXVIII.

JE viens, Madame, de recevoir vos redditions : servez-vous, je vous en supplie, pour toujours, de la regle dont nous sommes convenus, de ne rien faire qui puisse paroître singulier au lieu où vous êtes, à moins que la chose ne soit des Commandements de Dieu, ou de l'Eglise : je ne vous dirai jamais rien qu'en le supposant. Il est bon, non-seulement pour vous, mais pour les autres, qu'on ne sache pas ce que vous faites, que l'on ne voye rien en vous, s'il vous plaît, que d'ordinaire & de bon, & que le Roi vous trouve aisée & réjouissante. Quoiqu'il n'y ait rien d'extraordinaire dans vo-

tre piété, le monde trouveroit encore qu'il y en a trop s'il ſavoit tout : *Toute la beauté de la femme du Roi eſt au-dedans :* & ſi j'ai de grandes eſpérances, c'eſt parce que vous accompagnez les petites choſes que vous faites, d'une grande volonté & d'un grand cœur pour les choſes de Dieu : ſi je vous crois en aſſurance, c'eſt parce que vous faites peu de cas de ce que vous faites, que vous craignez, que vous vous précautionnez, que vous voulez en faire plus, & que vous n'appuyez la fermeté de votre eſpérance que du bon côté, ne comptant que ſur Dieu, vous oubliant vous-même, & n'oubliant pas votre fragilité.

LETTRE XXIX.

Sur un ſentiment de la dirigée.

VOus ſemez avec travail, vous recueillerez avec joie : laſſez-vous de bon cœur à écouter & à ſoutenir tout le monde, depuis le matin juſqu'au ſoir : encouragez l'un, reprenez l'autre, diſſimulez l'importunité, ſupportez les défauts : dans ceux du prochain, voyez humblement les vôtres; reconnoiſſez-en d'autres

plus considérables, ou remerciez Dieu de ce qu'il vous en a délivrée. Par-là vous ne vous dissiperez pas, vous ne vous abandonnerez pas vous-même en secourant les autres ; mais vous pratiquerez toutes sortes de vertus qui vous sanctifieront avec eux.

Que vous êtes heureuse, de m'avoir pu écrire ces mots avec vérité ! *Je me suis trouvée depuis peu dans la disposition que vous m'avez souhaitée ; & après avoir épuisé mes forces & ma vigueur au service des ames, je suis revenue toute lasse & toute languissante aux plaisirs qui me cherchent, & que je ne cherche pas.* Je supplie celui qui fait luire la lumiere dans les ténebres, & qui tire le bien du mal, de changer tous vos divertissements en exercice de mortification, par les dégoûts que la grace seule est capable de vous envoyer. Il est permis en cela d'être hypocrite, & de paroître se réjouir, quand on ne se réjouit pas, où qu'on tourne la joie en amertume volontaire.

Depuis que j'ai lu, que lorsque vous retournez le soir à Versailles, vous y portez un corps & un esprit tout épuisé, il me reste dans le fond du cœur une consolation sensible dans la vue du grand

bien qui en résulte. Vous avez donné si long-temps les prémices au monde, & les restes à Dieu, qu'il est temps de faire restitution, en faisant une sévere justice au monde. Il me semble que vous pouvez dire sincérement à Notre-Seigneur dans l'esprit de David : *Je garderai pour vous toute ma vigueur & toute ma force, ô mon Dieu! Je m'épuiserai à votre service, & j'irai toute affoiblie & toute languissante aux plaisirs du monde pour y trouver mon dégoût, & pour en faire même une espece de supplice dans le temps où votre divin Esprit m'attire.* Si je valois quelque chose auprès de Dieu, Madame, j'emploverois tout mon crédit pour vous obtenir cette disposition.

La méditation du Roi sera très-utilement employée demain matin, s'il tâche de s'exciter à une fervente contrition, en se représentant devant Notre Seigneur J. C., devant qui il va rendre ses comptes aux pieds de son Ministre. Vous pouvez choisir pour cela dans vos livres quelque sujet d'Oraison, capable de l'exciter : *Créez en moi, Seigneur, un cœur nouveau.* Après quelques demandes semblables, qu'il forme tendrement, & du meilleur de son cœur, un nouveau regret des péchés de toute sa vie, qui aille jusqu'à

la déteſtation & à l'horreur de tout ce qui déplaît à Dieu! Le Dieu riche en miſéricordes, qui a été chercher la brebis errante, lorſqu'elle n'y penſoit pas, pourroit-il être ſourd à ſa voix, lorſqu'elle le veut ſuivre par-tout, & qu'elle ne trouve de conſolation ſolide qu'à l'abri de ſa houlette & de ſon bâton? ce ſeroit une impiété de le penſer, & un blaſphême de le dire.

LETTRE XXX.

Sur ſes progrès dans la piété.

JE *ſuis affligée*, dites-vous, *de ne point connoître mes fautes, quoique je ne puiſſe douter d'en avoir fait pluſieurs pendant la ſemaine.* Et moi, je me réjouis que vous n'en faſſiez plus de ces remarquables, de ces volontaires, qu'on apperçoit après des années entieres. Je me réjouis de ce qu'étant plus attentive à la préſence de Dieu, plus exacte à vous examiner tous les jours, ayant la conſcience plus délicate, étant plus éclairée ſur vos obligations, vous voyez dans vos comptes moins de péchés qu'autrefois : c'eſt qu'il y en a moins en effet : c'eſt qu'ils ſont

moins volontaires, c'eſt qu'ils vous ſeront auſſi moins imputés. *Dieu ſoit béni à jamais, qu'ayant été ci-devant eſclave du péché, vous avez obéi du fond du cœur à l'Evangile, & êtes devenue eſclave de la juſtice! Vous avez fait ſervir ce qui étoit en vous à l'iniquité : tout doit ſervir préſentement, & tout ſera en effet à la juſtice par votre ſanctification :* c'eſt à peu près le texte de St. Paul. Liſez, Madame, cet admirable Chapitre : vous y verrez ce que le Baptême opere en ceux qui meurent au péché, comme ils deviennent ſemblables à J. C. dans la mort & dans la réſurrection; vous y verrez que les deux états ſe ſuivent; que le Chrétien, qui eſt mort au péché, participe à la grace de la réſurrection & de l'immortalité du Sauveur : & pour réponſe à toutes vos peines, liſez & entendez bien le Verſet 14. Ce qui doit vous ſurprendre, c'eſt comment ce monſtre puiſſamment fortifié, qui avoit fait en vous des chaînes de fer pour vous retenir ſous ſon domaine, a pu perdre ſi aiſément tout ſon pouvoir. C'eſt-là le miracle de la grace, c'eſt l'œuvre du Tout-Puiſſant : *Chantons à jamais les miſéricordes du Seigneur*, diſoit David.

Je ſais que vous n'êtes pas exempte de pluſieurs fautes pendant la ſemaine, quoi-

que

que votre conſcience quelquefois ne vous reproche rien ; mais ces fautes ne vont point à la mort, mais vous les haïſſez, quoique cachées, mais vous en demandez pardon humblement à Dieu comme David : *Ab occultis meis munda me ;* mais vous êtes bien réſolue de les chercher tous les jours dans votre examen, & de leur faire la guerre quand vous les trouverez. Laiſſez croître la lumiere de la grace : vous verrez alors clairement ce que vous n'appercevez pas aujourd'hui. En attendant, réjouiſſez-vous de ne rien appercevoir. Votre orgueil vous afflige, & vous fait la guerre juſques dans le Sanctuaire : vous craignez qu'il ne vous raviſſe le bien que vous faites. Votre crainte vous mettra en ſûreté : tant que vous le craindrez, vous vous défendrez contre lui : & ſi quelquefois il vous fait des bleſſures, elles ſeront légeres. *Mais*, dites-vous, *je ſuis quelquefois troublée, quand je me trouve ſi orgueilleuſe* : heureuſe l'ame qui craint d'offenſer Dieu! le trouble vous ſera ſalutaire : vous en deviendrez plus humble, plus ſoumiſe, plus pénitente, & plus préparée aux graces nouvelles. J'ai été ravi d'avoir vu, il y a quelques jours, celle qui ne ſe troubloit pas aiſément autrefois, qui croyoit pouvoir ſe ſuffire, qui

n'appelloit à elle que le ſecours de la raiſon, dont l'eſprit-fort d'une mauvaiſe force, regardoit les contraintes des ames timorées comme des petiteſſes : j'ai été ravi de la voir humiliée, contrainte, craintive, ſentir ſon inſuffiſance, avoir beſoin d'être raſſurée & conſolée par les Miniſtres du *Pere de toute conſolation.* Dieu a accoutumé de faire paſſer ſes élus par deux épreuves différentes, la joie & la crainte : le trouble & la paix ne ſont jamais de longue durée. O profondeur de la bonté & de la ſageſſe de Dieu ! Nous avons beſoin d'être troublés pour ne pas préſumer ; nous n'avons pas moins beſoin auſſi de la conſolation du Ciel pour n'être pas abattus par la défiance & par le ſentiment de notre foibleſſe : *Auſſi*, dit St. Chryſoſtôme, *Dieu mêle la joie avec la triſteſſe, & tempere l'une par l'autre.* C'eſt ainſi qu'il agit avec tous les Saints. Il ne laiſſe pas toujours, ni dans les périls, ni dans la ſécurité : mais il fait comme un tiſſu & une chaîne de biens & de maux : c'eſt ce qu'il a pratiqué envers St. Joſeph, cet homme appellé juſte par excellence dans l'Evangile, dépoſitaire des anciennes promeſſes de Dieu, & le gardien du tréſor de la Religion. Il voit, continue ce Pere, la groſſeſſe de Marie, & il entre auſſi-

tôt dans le trouble & dans l'inquiétude: il ſoupçonne ſa femme d'adultere; mais l'Ange le délivre de ſes craintes : *Joſeph*, lui dit-il, *ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouſe : l'Enfant qui eſt né en elle, eſt l'ouvrage du St. Eſprit.* L'Enfant paroît enſuite : Joſeph en reçoit une extrême joie : il voit venir les Paſteurs, accourir les Rois d'Orient pour l'adorer, Siméon le reconnoître pour le Meſſie, prédire qu'il ſera *la lumiere des nations & la gloire du peuple d'Iſraël.* Quelle conſolation pour ce ſaint homme ! mais elle eſt auſſi-tôt ſuivie d'une douleur étrange, lorſqu'il voit un Roi furieux, réſolu de perdre l'Enfant : l'Ange le conſole par ſa viſite, lui ordonne de prendre la Mere & l'Enfant, & de fuir en Egypte : il a l'affliction d'être parmi des idolâtres pendant pluſieurs années : le reſte de ſa vie fut auſſi mêlé. Soyez béni à jamais, ô mon Dieu ! de ce que vous donnez le ſecours néceſſaire à notre foibleſſe, & que vous ne dédaignez pas de diſſiper nos peines, & de nous fortifier par votre viſite !

Quoiqu'affligée ſouvent de n'en pas faire autant que vous voudriez, vous craignez cependant quelquefois qu'on ne vous en demande trop : vous frémiſſez même,

craignant la févérité du Miniftre à qui votre ame eft confiée. Dieu me faffe la grace de me traiter dans mon état, comme je defire vous traiter dans le vôtre ! Ce que je puis vous dire, Madame, c'eft que vos craintes ne m'embarraffent pas ; & mes préventions ne me tromperont point : ce qui me confole, c'eft que vous êtes prête à tout, c'eft que j'efpere ne vous rien demander de fingulier, ni au-deffus de vos forces & de vos defirs.

LETTRE XXXI.

Sur fa conduite dans fon domeftique.

JE vous mande en détail ce que je crois que vous devez faire par rapport à votre domeftique. Aujourd'hui, Madame, que Dieu vous enflamme plus tendrement de fon zele, il faut que vous commenciez à l'exercer fur votre maifon. Celui que vous fervez de fi bon cœur, doit auffi être fervi préférablement à vous par vos domeftiques : il faut que votre maifon lui foit autant confacrée que votre cœur, qu'on la diftingue entre les autres par la piété, & qu'elle devienne une Eglife domeftique comme

l'étoit autrefois celle des premiers fideles, ainsi que nous le voyons dans St. Paul, qui appelle la maison d'Aquilée & de Priscille, *leur Eglise domestique*, comme aussi celle de Nymphas : *Saluez*, dit-il aux Colossiens, *l'Eglise qui est dans la maison de Nymphas.* Faites, Madame, par votre vigilance, & par votre douce autorité, qu'ils travaillent tous avec une pieuse émulation à devenir d'excellents Chrétiens. Souvenez-vous que quand vous meneriez en votre particulier une vie toute sainte, & que tout le monde vous regarderoit avec admiration, vous seriez morte devant Dieu, si vous n'établissez dans la foi & dans la piété, autant qu'il est en vous, le petit peuple dont vous êtes chargée en conscience : car sans cela, vos œuvres ne seroient pas pleines. N'oubliez pas ce que Dieu dit à tous les Chrétiens chargés des autres dans la personne de l'Evêque de Sardes : *Je sais quelles sont vos œuvres : vous avez la réputation d'être vivant, vous êtes mort : soyez vigilant, songez à ceux dont vous êtes chargé qui sont prêts à mourir : car je ne trouve pas vos œuvres pleines devant Dieu* : & afin qu'on sache que cet avis est pour les fideles de tous les temps, il le finit par ces pa-

roles, qui devroient bien réveiller ceux qui ſont endormis : *Que celui qui a des oreilles, entende ce que l'Eſprit dit aux Egliſes.* Voilà un homme qui paſſoit pour un Saint dans le premier temps de l'Egliſe naiſſante, & qui eſt mort devant Dieu, parce qu'il néglige des gens dont il eſt reſponſable. Faites donc en ſorte, Madame, que perſonne ne meure chez vous, ou du moins que leur mort ne vous ſoit point imputée.

Votre charité ingénieuſe trouvera aſſez de moyens d'inſinuer à vos gens la piété avec douceur, & ſaura bien auſſi les attendre avec patience : il faut qu'ils aiment la vertu, & qu'il n'y ait que ceux qui ſeroient endurcis, qui ayent ſujet de vous craindre. Quant à ceux-là, il eſt bon qu'ils ſachent, par les exemples que vous en ferez au beſoin, que vous êtes auſſi inexorable à l'égard du vice, que vous êtes patiente à l'égard des foibleſſes. Ne renoncez point aux plaiſirs innocents attachés à votre état : allez au-devant, en faveur des grands biens que vous pourrez faire par eux : rendez la vertu douce, aimable, accommodante ; mais ſans bleſſer les regles. Les ſpectacles ſont, ou criminels, ou occaſions de crime : vous devez n'y aller que par

ordre, ainsi que nous en sommes convenus : il est bon, quoi qu'en disent certaines gens, qu'on sache que vous n'approuvez pas ces sortes de plaisirs, & que vous n'y cherchez autre chose que l'obéissance de votre état. Souvenez-vous des paroles d'Isaïe : *Je vous ai appellée à moi d'un pays éloigné, & je vous ai choisie pour moi.*

LETTRE XXXII.

Sur l'amour du bien public.

QUe Dieu est bon, de vous faire voir le monde par des côtés qui vous en donnent tant d'horreur & de mépris ! Hélas ! si on le regardoit toujours ainsi, il n'enivreroit pas tant. Et qu'avez-vous fait à Dieu pour n'être pas du nombre de ceux qui sont si dangereusement enivrés ? Rien n'égale ses bienfaits, Madame : rien ne doit égaler votre reconnoissance & votre fidélité. Ayez confiance en lui avec plus de simplicité & de fermeté que jamais : vous plantez, il donne l'accroissement : sanctifiez-vous pour les œuvres que Dieu vous prépare, & pour les Religieuses dont vous

allez être l'Institutrice. Aimez l'Eglise plus que St. Cyr, & plus que tout ce que vous aimez sur la terre : priez Dieu qu'il détourne tous les maux qui l'affligent, & tous ceux qui la menacent. N'usez point votre crédit aux affaires des particuliers, quelque saints qu'ils soient : réservez-vous pour les affaires générales de l'Eglise, pour le bien de l'Etat, & pour celui du Roi. Hasardez des avis, & faites des instances pour ces grandes affaires, sans vous lasser, mais aussi sans sortir de la douceur & du respect que vous devez. A mesure que vous connoissez certaines choses, utiles à inspirer, marquez les pour vous en servir. Lisez le Concile de Trente à votre loisir. Aimez l'Eglise, je vous en conjure, pour laquelle J. C. est mort, afin qu'elle fût sans tache & sans ride. Voilà, Madame, ce que je crois devoir mettre à la place des austérités : elles rebuteroient & fatigueroient tous ceux à qui vous avez à faire : si vous en faisiez beaucoup plus que vous n'en faites, peut-être vous ôteroient-elles la force qui vous est nécessaire pour soutenir l'accablement des autres occupations : mais la piété que vous exercerez avec l'Eglise, sera bonne à tout, & suppléera à tout. Vous ne

vivez que pour cela, & je crois que vous diriez volontiers avec un de ces généreux Juifs : *Il vaut mieux que nous mourions, que de voir les maux qui menacent notre Eglise & notre Nation.* J'espere du Dieu de miséricorde, qui vous a choisie, qu'il vous fera attendre en patience les moyens; & qu'il vous mettra dans le cœur & dans la bouche sa parole pour toucher efficacement les articles importants. Le dernier Chapitre, que je vous ai marqué du Concile de Trente, page 450, est admirable : lisez-le, & le relisez : c'est l'Église qui vous l'adresse pour se faire entendre à celui auprès de qui son époux vous a mise.

LETTRE XXXII.

Sur la Fête de tous les Saints.

VOici, Madame, les écrits que vous m'avez demandés sur les trois articles que vous m'avez marqués : j'ai peur qu'en voulant bien faire, je ne l'aye fait trop long : mais mon écriture est grosse, & vous pourrez la partager, & en lire un article chaque jour. Votre état est bon : vous êtes sur la croix de Notre-

Seigneur : vous la portez, elle vous portera réciproquement. Ayez donc bon courage : que craindriez vous ? Le ſalut & la perſévérance, qui en eſt le ſceau, dépendent de la ſollicitation : faites-en une forte dans cette Octave : l'Egliſe vous offre aujourd'hui un nombre innombrable d'interceſſeurs : employez-les efficacement, pour demander cette diſpoſition de David : *Je n'oublierai jamais vos juſtifications. Jamais* eſt un grand mot, mais c'eſt le mot des élus. *Que veux-je ſur la Terre & dans le Ciel, ſinon vous, ô mon Dieu ! vous qui êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours !* il faut que ce *toujours* ſoit joint à votre foi, à votre eſpérance, à votre patience, à tout le bien que vous faites, & ſur-tout à votre amour : vous l'obtiendrez ce *toujours* : Dieu ne vous le refuſera pas. Dites ſouvent dans cette Octave, à l'intention de ce *toujours*, tous les Saints de Dieu priez pour moi. N'oubliez pas la Reine des Saints, qui vous aime ſinguliérement, ni votre Patron, ni ceux du Roi, ni les Anges de l'Etat.

O que ces grands Saints prieront de bon cœur pour vous, pour l'amour des pauvres, pour la Protectrice du Clergé,

pour celle qui aime uniquement l'Eglise, au milieu du monde, pour celle enfin que Dieu a préparée au soulagement du peuple, à la sanctification du Roi, & pour être à la Cour le modele des grandes vertus, le canal des bons conseils & des maximes évangeliques devant ceux qui les regardent comme une folie!

Lisez peu, écrivez encore moins, tant que votre foiblesse durera : contentez-vous de vous faire lire quelque chose de court, tous les jours un chapitre de l'Imitation, ou du Nouveau Testament, ou des Pseaumes, ou de quelque Lettre de St. François de Sales, touchant l'état où vous êtes, ou de quelque autre livre de piété. Ne faites que de courtes prieres : mais élevez toujours votre cœur à Dieu : dites-lui que vous l'aimerez toujours : cela fait un grand plaisir à notre souverain Maître : car il ne veut que notre amour. Ne faites aucune difficulté de prendre vos commodités pour vous soulager : vous êtes si souvent mal à votre aise, que je vous crois cette liberté très-nécessaire pour ne pas succomber. Communiez, comme vous faites, sans regle, & selon que votre santé vous le permet. Amusez-vous, quand vous n'y prendrez pas grand plaisir : quoique

vous difiez, je crains que les claſſes de St. Cyr, jointes à vos autres applications ne vous ayent fort incommodée. Continuez à faire de bonnes œuvres, ſelon qu'elles ſe préſenteront à vous : voilà votre grande priere : elles ont une voix puiſſante qui ſe fait entendre aux oreilles de Dieu. Du reſte, ſoyez en paix : la mort ſera un paſſage pour aller à votre Pere, à votre famille, & à votre vraie patrie : elle n'a plus d'aiguillon pour vous : *car l'aiguillon de la mort, c'eſt le péché.*

LETTRE XXXIV.

Sur la confiance en Dieu.

VOus êtes plus ſavante, Madame, que ma ſœur R.. ſur la confiance que nous devons avoir en Dieu dans tous les événements de cette vie : c'eſt aſſez de croire qu'il peut tout, qu'il conduit tout avec une ſageſſe, une juſtice, & une bonté infinie, & qu'il fait tout pour notre plus grand bien : il ſuffit de ſe ſoumettre à tout, d'accepter tout, de s'offrir à tout. Il n'eſt pas vrai qu'il faille croire abſolument, ſans héſiter, qu'il ſera tout

ce que nous defirerons ; par exemple, qu'il nous fera triompher de nos ennemis. Il nous a promis de nous donner la vie éternelle & les moyens qui nous la doivent procurer, fi nous nous abftenons du péché, fi nous nous convertiffons véritablement, fi nous perfévérons jufqu'à la fin dans les bonnes œuvres : nous devons avoir une ferme confiance, que de fon côté, il ne manquera pas à fes promeffes, fi du nôtre nous rempliffons la condition qu'il nous a impofée. Mais il ne nous a pas promis indéfinitivement de nous accorder toutes les chofes temporelles que nous lui demanderons, ni le fuccès de toutes nos entreprifes. Il nous affure, à la vérité dans l'Evangile, que fi nous cherchons premiérement le Royaume de Dieu & fa juftice, tout le refte nous fera donné par furcroit : mais il ne l'a pas promis à ceux qui ne cherchent pas premiérement le Royaume de Dieu, à ceux qui font leur principal de l'acceffoire : il n'a même promis aux juftes, qui defirent premiérement fon Royaume & fa juftice, ces biens temporels, que comme un acceffoire & un furcroît, c'eft-à-dire comme quelque chofe de fubordonné au falut, & en tant que ces fortes de biens font néceffaires pour arriver à

ſon Royaume. Ainſi, Madame, ſi les biens temporels nuiſent aux ſpirituels, ſi ce bon Pere prévoit que les avantages paſſagers de cette vie nous enleveroient le ſouverain bien pour lequel il nous a créés, rachetés & ſanctifiés par ſa vie & par ſa mort, il nous refuſera ce que nous lui demandons.

LETTRE XXXV.

Sur ſa conduite avec le Roi.

JE viens, Madame, de dire la ſainte Meſſe pour tous vos beſoins : j'eſpere que Dieu vous conſolera & vous réjouira, parce qu'au milieu de vos peines, vous avez toujours eu ſoin d'élever votre ame vers lui : ſes yeux ſont ſur vous : il vous aime : il vous envoye de grandes épreuves. Embraſſez de bon cœur la croix qu'il vous préſente : ſerrez-la bien : elle vous ſanctifiera.

Je ne ſuis point en peine des péchés que vous ne connoiſſez pas, ni de ceux que vous connoiſſez : Dieu prend plaiſir à vous les pardonner. Vos prieres ſont très-bonnes : donnez-vous-y une très-grande liberté : la contrainte les affoi-

bliroit. La mort, ni la vieilleſſe, ni les accablements ne vous feront point de mal. J'ai une grande eſpérance en celui qui vous a appellée, & qui vous conduit : *il eſt fidele, & il ne vous délaiſſera pas.* Quand vos forces diminueront par l'âge, amuſez-vous : vous en avez beſoin. Donnez pour remede à la triſteſſe du Roi une ſainte joie : qu'il apprenne, en vous voyant, qu'il eſt doux d'aimer & de ſervir Dieu, & que les plaiſirs du monde accablent quand ils quittent, & ne rempliſſent pas quand on en jouit. Vous êtes ſon aſyle : ſouvenez-vous que votre chambre eſt l'Egliſe domeſtique où Dieu ſe retire pour l'y ſoutenir & le ſanctifier, ſans qu'il s'en apperçoive : les Anges tutélaires du Royaume, & le ſien avec le vôtre, & le Dieu des Anges y eſt pour vous y ſoutenir. Tolérez ſes foibleſſes : il ſera porté à aimer celui qui lui donne un tel ſoutien, & qui vous aura inſpiré une ſi grande charité. N'étouffez pourtant pas, & témoignez doucement le beſoin que vous avez de reſpirer. Vous êtes bien dans l'état où Dieu vous veut : ſoyez en paix : n'ayez point de ſollicitude pour l'avenir : le Dieu que vous ſervez, eſt le Dieu immortel. Que votre nourriture ſoit de faire la volonté

de Dieu : c'eſt-là le ſouverain bien, pour lequel Dieu vous a créée, & vous ſanctifie.

LETTRE XXXVI.

Sur la ferveur.

JE prie Dieu qu'il vous découvre ce myſtere ineffable de ſon amour, que les hommes ne peuvent expliquer, & que la ſeule expérience de la grace & de la charité fait éprouver aux ames ferventes. Demandez donc cette ferveur, afin de la comprendre, & pour vous ſoutenir dans les peines & les ſéchereſſes de vos embarras : *qu'il me baiſe du baiſer de ſa bouche :* la ſainte Vierge vous préſentera un baiſer de la bouche de ſon fils. Ce moment ſera court ici-bas & mêlés des ombres de la foi : mais nous jouirons de cette faveur dans l'éternité, où nous ne deſirerons, ni ne craindrons plus rien.

Vos redditions, Madame, m'aſſurent que Dieu eſt avec vous, & que vos imperfections & vos langueurs ne vous ſépareront pas de lui : vous tâcherez de vous élever au-deſſus de votre mal pour

faire de bonnes œuvres. Ne vous étonnez pas de ſentir l'appeſantiſſement du corps par la maladie, ni même la peſanteur de l'eſprit : la liaiſon du corps & de l'ame eſt ſi étroite dans cette vie, qu'il n'eſt pas poſſible que l'ame conſerve toute ſa vigueur dans les maux du corps ; mais je vois votre volonté toujours ferme dans l'état de la grace & dans la ſoumiſſion à Dieu. *Mon ame*, diſoit une Sainte, *eſt ſolidement affermie & fondée en Dieu.* Tant que vous ſerez humble & charitable, vous ne ſerez jamais ébranlée dans votre état. Je ne veux pas vous ſurcharger d'écriture : je remets à un autre jour une courte préparation à la mort. J'eſpere que Dieu vous conſervera encore pour nos Dioceſes, & pour tous les biens que vous faites à l'Egliſe, à l'Etat, au Roi, & à St. Cyr.

L'appréhenſion où vous êtes, ne convient pas à la grande fête de demain, ni à vos beſoins. Vous craignez où il n'y a pas à craindre : & cette crainte reſſerre un peu votre cœur, & vous ôte la liberté & la joie dans le ſervice de Dieu. Deux choſes vous ſont abſolument néceſſaires : la premiere, un ſoin extrême de conſerver votre cœur dans la grace où Dieu l'a établi, grace qui vous a rendu

son amie & son enfant; en sorte que vous lui pouvez dire avec une pleine confiance: *Mon Pere qui êtes dans le Ciel.* La seconde c'est que vous administriez au Roi les diverses graces dont il vous a fait la dispensatrice, en lui parlant à propos en son nom, & en agissant toujours par son esprit.

La ferveur sensible n'est pas en notre pouvoir: elle vient & se retire, selon les divers desseins de Dieu, qui a coutume d'exercer ainsi ses plus fideles serviteurs: le capital est de conserver votre cœur dans la fidélité que vous devez à Dieu; de sorte qu'il l'aime souverainement au milieu des distractions de la vie. Je ne vois rien dans vos redditions, Madame, qui vous doive inquiéter: je crois que votre peine est une tentation. Il faut que vous puissiez dire, comme la sainte Vierge: *Mon bien-aimé est à moi, & je suis à lui.* Laissez-là vos craintes, & livrez-vous toute entiere à la confiance & à l'amour de celui qui vous aime & garde comme la prunelle de l'œil, qui vous tient sous ses aîles, qui vous nourrit & vous conduit, comme une poule ses poussins; c'est la comparaison aimable de N. S. dans l'Evangile: vous ne comprenez pas encore jusqu'où

va fa dilection parfaite pour vous. Le monde vous diffipe, mais il ne vous enivre pas ; vous languiffez fouvent, mais vous brûlez d'envie d'être fervente; vous parlez, mais pouvez-vous garder le filence ? les chofes publiques & blâmables pafferont-elles impunément fous vos yeux devant de jeunes Princes, affez infatués d'ailleurs des folies du fiecle ? Nul fcrupule mal entendu, la charité n'eft pas précipitée, mais elle n'eft point la dupe des Courtifans.

La caufe des innocents eft fi favorable, qu'on doit même manifefter en fecret aux particuliers innocents, qui y ont intérêt, les défauts fecrets de leurs freres, quand ils leur peuvent porter un préjudice confidérable. Il y a bien de la différence, Madame, entre l'indignation des juftes envers les pécheurs, & l'indignation pharifaïque & la malignité des gens du monde qui fe couvrent d'une fauffe juftice. C'eft ce que St. Grégoire remarque admirablement fur le Chapitre 15 de St. Jean : *La fauffe juftice*, dit-il, *n'a que de l'indignation, & la vraie a de la piété, quoique les juftes ayent accoutumé d'y mêler de l'indignation : mais il y a bien de la différence entre ce qui part d'un principe d'orgueil & de malignité, & ce*

qui vient du zele de la discipline & de l'amour du bien. Les justes n'ont point d'indignation par le plaisir de mépriser les autres, mais par charité : & quoique par un zele de discipline, ils paroissent extérieurement contraires aux pécheurs, ils conservent au dedans toute la douceur de la charité : ils se mettent souvent en esprit au-dessous de ceux qu'ils censurent, & se soutiennent eux-mêmes par l'humilité. Les faux justes n'ont que des pensées de vanité pour eux-mêmes, & de mépris pour leur prochain : sans miséricorde, sans compassion pour les infirmes, ils deviennent plus méchants que ceux qu'ils veulent corriger. Que vous êtes éloignée, Madame, de cette fausse justice ! je n'en vois pas la moindre trace dans votre cœur. Si vous sentez tant de peine contre les défauts de votre prochain, c'est par la droiture, l'amour du bien, & le zele que Dieu a mis en vous : l'impatiènce & les foiblesses peuvent se mêler souvent dans votre zele : mais comment pourriez-vous être au milieu du monde, sans en contracter quelque poussiere ? qui voudroit s'élever au-dessus de ces fautes ? elles deviennent comme inévitables, quoiqu'il faille toujours vous en humilier & les fuir. Gardez-

vous bien de tomber dans la tristesse & dans la pusillanimité, comme si Dieu étoit éloigné de vous : je vous assure qu'il est bien proche de votre cœur, & qu'il y regne souverainement : il s'y est fortifié, & sans cela, il y a long-temps que vous auriez été renversée.

Il y a dans l'Eglise, comme dans les Royaumes de la terre, des places fortes & imprenables, que Dieu a bâties pour la défense & pour l'asyle des autres : il y met tant de provisions, & les soutient si puissamment, que toutes les forces ennemies ne peuvent s'en rendre maîtresses. Réjouissez-vous donc, Madame : mettez votre confiance en celui qui est votre force : soyez l'asyle de vos freres, du Roi, des Princes. Si vous deveniez triste, cet asyle deviendroit pour eux une prison. On doit, à la vérité, être toujours dans une humble crainte, pendant qu'on est assiégé de tant d'ennemis : mais il faut de la force, du courage, de la confiance : & la joie d'une fidelle & courageuse défense doit l'emporter sur les petites pertes qu'on auroit faites.

Dites à Dieu humblement, puisqu'il vous a fait tant de bien par l'obéissance : *Vous me conduisez, Seigneur, par ceux que vous m'avez envoyés ; ils me prescri-*

vent d'espérer & de me réjouir en vous : réjouissez, Seigneur, l'ame de votre servante, parce que je l'ai élevée vers vous : paroles de David dans un état pareil au vôtre.

LETTRE XXXVII.

VOs tristesses, Madame, ne sont pas des péchés : & ce que votre Confesseur vous a dit sur cela doit vous rassurer. Je vois par la candeur avec laquelle vous me dites celles que vous avez même contre moi, que vous avez aussi été troublée de mes manieres ; mais c'est un exercice que Dieu a permis auquel vous ne devez plus penser. J'y ai donné lieu sans le vouloir, & vous avez eu raison d'en être peinée : j'espere que Dieu vous donnera plus abondamment la consolation que vous n'avez pas trouvée : ne parlez plus de cela, & ayez la simplicité de faire avec moi comme à l'ordinaire : puisque Dieu ne vous ôte pas la confiance, c'est une marque qu'il me prépare des occasions de mieux faire, & qu'il veut que vous soyez un enfant.

Vous ne trouvez pas toujours la même consolation & le même goût dans

les Sacrements & dans la priere : vous y trouvez même quelquefois du dégoût : vous ne les quittez pourtant pas, & vous attendez les moments que Dieu a choisis pour nourrir & réjouir votre ame : il faut faire de même pour tous les autres secours qui sont dans l'ordre de Dieu. Comment ne seriez-vous pas triste, Madame, au milieu de tant de peines & de malheurs ? C'est une des tentations humaines dont parle St. Paul : Dieu est fidele, & vous n'êtes pas tentée comme les mondains, vous l'êtes comme les Saints : vous êtes affligée de ne pas trouver quelquefois des secours que vous desireriez : cette peine vient d'un bon principe : il faut se soumettre & attendre : Dieu réserve à un autre temps ce qu'il n'avoit pas accordé au premier besoin.

Job fut délaissé de ses plus proches & de ses meilleurs amis : Dieu lui rendit des consolations au centuple. N. S. a été saisi de frayeur, & d'une extrême tristesse : il disoit à ses Apôtres en ce moment : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Il a voulu sanctifier par-là l'état des plus grandes tristesses, & apprendre à ses élus que la perfection ne consiste pas à n'être jamais accablé, mais à se soumettre à la volonté de Dieu dans les plus grands

délaissements. Courage, Madame! Dieu vous redonnera dans un moment les soutiens qu'il vous a refusés dans un autre. Celle qui porte la gloire de Dieu devant les Rois de la terre, qui n'est à la Cour que pour les grandes œuvres de la charité & de la Religion, aura de grandes afflictions : mais elle aura aussi un grand Consolateur. L'important pour elle, est d'oublier tout ce qui peut la troubler, de s'attacher à la volonté de Dieu, & de mettre en lui sa confiance, & de dire avec le Prophete : *Mon salut est de m'attacher à mon Dieu inséparablement, & de mettre en lui toute mon espérance.*

LETTRE XXXVIII.

Châtiments de Dieu, châtiments d'un pere.

LEs affaires publiques sont entre les mains de Dieu : il ne nous abandonnera pas aux hérétiques ; il faut espérer qu'il nous donnera bientôt la paix. Dieu nous corrige, dit St. Paul, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. Il nous fait des playes, dit Job, en nous frappant : mais ces playes sont salutaires, & guérissent nos ames : il nous blesse ;

bleſſe; mais ſes mains nous guériſſent. St. Jérôme dit, qu'il eſt un médecin charitable, qu'il n'épargne point ſon malade afin de le guérir: il eſt miſéricordieuſement cruel, & ne conſidere point la douleur du patient, mais la guériſon de la playe. En effet, Madame, tous les maux que Dieu nous envoye, ſont des peines ſalutaires, & des remedes; des peines ſatiſfactoires qui achevent d'expier nos péchés, & des remedes qui guériſſent nos mauvaiſes habitudes. Il faut, en tous les différents états de notre vie, ſuivre l'avis de St. Auguſtin : *Etes-vous dans la joie & dans la proſpérité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pere qui vous flatte : êtes-vous dans l'adverſité, reconnoiſſez que c'eſt votre Pere qui vous corrige : il inſtruit l'enfant à qui il prépare l'héritage.* Dieu vous traite comme ſes favoris : ne vous abattez point, quand vous le croyez éloigné. L'humiliation juſtifie l'homme juſte & innocent : les Apôtres ont été dans les priſons, & ſont mort ſur la Croix : mais Dieu les a ſouvent conſolés, & ils regnent aujourd'hui avec lui : eſpérer le même bonheur, c'eſt y acquérir des droits.

LETTRE XXXIX.

Paraphrase d'un passage des Cantiques.

J'Ai confiance en votre confiance, Madame, car je crois que Dieu, qui vous donne tant de graces pour la France, peut bien vous donner des pressentiments qui seroient les premiers gages du bien qu'il nous veut faire : il vous montre peut-être ce qu'il veut accorder à votre foi, & à vos prieres : priez-le donc humblement, & avec confiance, qu'il nous releve après nous avoir humiliés, & qu'il rende la France plus Chrétienne & plus florissante que jamais.

Dites, Madame, dites demain à l'Epoux de votre ame, ce que l'Epouse par excellence lui dit dans le Cantique des Cantiques : *Tirez-moi après vous, nous courrons après l'odeur de vos parfums.*

Lorsque vous vous sentez engourdie, tiede, lasse, ennuyée, ne quittez point pour cela vos exercices spirituels, & n'entrez pas dans la tristesse, & dans la défiance que la nature ou la tentation inspirent : mais cherchez la main de celui qui peut vous secourir, le conjurant avec

l'épouse de vous tirer après lui. O que la Ste. Vierge le disoit souvent de bon cœur par l'ardeur extrême qu'elle avoit d'arriver à la plus grande perfection des vertus ! Ne cessez point de crier : *Tirez-moi*, jusqu'à ce que vous puissiez dire comme David : *J'ai couru dans la voie de vos Commandements, lorsque vous avez élargi mon cœur : tirez-moi après vous.* Quelle merveille qu'elle ait besoin d'être *tirée*, puisqu'elle *court* après un géant, & qu'elle tâche d'atteindre celui qui *saute sur les montagnes, & qui passe avec tant de vîtesse par-dessus les collines !* elle ne peut pas par elle-même courir après le géant qui est descendu ici-bas du haut de sa gloire, & qui s'est hâté d'y retourner pour l'amour de nous : elle ne le peut pas par ses propres forces : c'est pour cela qu'elle desire d'être *tirée : Je suis lasse*, dit-elle, *je tombe en défaillance, ne m'abandonnez pas ; mais tirez-moi après vous, de peur que je n'aille à d'autres amants comme une vagabonde & que je ne coure comme une personne égarée, qui ne sait quelle route tenir.* Combien hélas ! d'amantes infortunées qui seroient encore épouses de ce divin Epoux, & qui sont du nombre de ces folles de l'Evangile, qui, ayant le dehors du Christianisme, n'ont pas l'huile de la charité,

& ſont pleines des objets du monde & de l'amour du ſiecle au-dedans du cœur, auxquelles l'époux dira, lorſqu'elles viendront frapper à la porte de la ſalle éternelle pour avoir part au céleſte banquet des Vierges ſages : *Je ne vous connois pas !* Dites ſans ceſſe à Dieu : *Tirez-moi après vous*, parce qu'il vaut mieux que vous me *tiriez*, que vous me faſſiez violence, quelle qu'elle ſoit, ou en m'effrayant par des menaces, ou en m'exerçant par des châtiments, ou en m'humiliant par des peines, des maladies, des contradictions, que ſi vous me laiſſiez paiſiblement jouir des douceurs de cette vie.

Il eſt juſte, Madame, que nous vivions dans une continuelle ſoumiſſion, qu'après avoir repréſenté à Dieu nos beſoins & nos intérêts, ce ſentiment d'Héli demeure profondément gravé dans notre cœur : *Il eſt le Seigneur : qu'il faſſe ce qui eſt bon & agréable à ſes yeux.* Voilà le point, Madame, qui doit fixer notre cœur dans tous ſes mouvements, & où il faut revenir dans nos plus grandes allarmes : *Qu'eſt-ce que je cherche dans le Ciel & ſur la terre, ô mon Dieu ! ſinon vous ? O mon Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur & mon partage pour toujours :* & encore ; *j'ai eſtimé toutes choſes comme de la boue, afin de*

gagner J. C., & que je ſois trouvée en lui n'avoir pas une fauſſe juſtice qui vient de moi, mais la véritable qui vient de lui. Voilà le degré ſuprême de la préférence que nous devons donner à Dieu, quelques biens que le monde nous offre, quelque grands que ſoient les maux dont il nous menace.

LETTRE XL.

Sur la patience.

J'Ai lu, Madame, vos redditions : elles me ſuffiſent pour me faire comprendre votre état. Je vous entends à demi-mot : &, grace à Dieu, vous n'avez jamais été difficile à comprendre, parce que Dieu vous a imprimé un caractere de candeur & de vérité, qui ne peut compatir avec la moindre diſſimulation. Je vois, Madame, par le portrait que vous me faites de vous-même, que la patience vous eſt ſinguliérement néceſſaire : comme je crois n'avoir jamais traité avec vous ce ſujet dans toute ſon étendue, je vais l'approfondir, afin de vous affermir dans cette vertu.... *Suit un long diſcours ſur la pa-*

tience, qui fait voir la ſcience de l'Auteur, & qui finit ainſi.

La patience eſt donc le grand inſtrument de la ſanctification des autres : vous ſerez, Madame, des biens infinis par cette voie : il faut que vous ayez toutes ſortes de patience, une patience à l'épreuve, une patience toujours accompagnée de joie & de douceur. Par-là, vous ſanctifierez non-ſeulement St. Cyr, mais la Cour : vous ſerez *le ſel & la lumiere du monde :* votre douceur & votre patience, accompagnées de vos bonnes œuvres, inſpireront du goût pour la vertu : elle éclairera plus que nos prédications : vous répandrez la bonne odeur de J. C. avec tant de douceur & d'édifiation, que vous en ſerez vous-même étonnée. J'ai été plus loin que je ne penſois, en vous parlant de la vertu, qui doit vous être la plus chere. La demander très-inſtamment à Dieu, penſer ſouvent aux exemples de J. C. & des Saints, la pratiquer ſans relâche, rappeller le ſouvenir des perſécutions, voilà le vrai moyen de l'acquérir. Souvenez-vous que la foi eſt un apprentiſſage du martyre. Quelle patience ne faudroit-il pas pour confeſſer J. C. dans la faim, dans la ſoif, dans l'exil, dans les ſouf-

frances ? Celle, qui devroit ſoutenir de tels combats, aura-t-elle la foibleſſe de céder aux moindres épreuves ? Faites donc, Madame, ſelon cet excellent livre de l'Imitation, une réſolution ferme & inébranlable de tout ſouffrir pour l'amour de Dieu, quand il vous enverra quelque peine dans votre état, & offrez-vous de nouveau à lui en ce ſaint temps. N'oubliez pas cette ſentence du Sage : *L'homme patient vaut mieux que le courageux : & celui qui eſt maître de ſon eſprit, vaut mieux que celui qui force les villes.*

LETTRE XLI.

Sur le Roi.

JE ſuis bien content de vos redditions, Madame : je crois que vous ne ſerez point ſurpriſe : vous avez ſoin de vos comptes. Vous ne pouvez pas être toujours dans la ferveur, ni dans un haut degré d'union avec Dieu, ni dans des prieres longues & réglées ; mais par l'affoibliſſement où vous êtes quelquefois de corps & d'eſprit, vous avez beſoin de vous relâcher. Après avoir demandé à Dieu ſon ſecours, & lui avoir offert vos ſouf-

frances, il faut céder à votre befoin, en vous amufant de petites chofes, en diffipant votre ennui, & en attendant, avec confiance & avec humilité, le retour de la confolation du Ciel, & de la joie fenfible de la préfence de Dieu. Il ne vous laiffera pas toujours dans la féchereffe, & votre trifteffe fe changera bientôt en joie : il reviendra bientôt à vous. Il reviendra bientôt vous vifiter ; votre cœur fera dans une fainte allégreffe, & perfonne ne vous l'ôtera : car lui feul la ravit, quand il lui plaît pour nous éprouver. Dieu voit vos combats & vos contraintes, & il les récompenfera. Le fecret de la vie Chrétienne eft auffi de le voir en tout, de lui rapporter tout, de faire un bon ufage de tout ce qu'il ordonne. Or, tout ce qui n'eft pas péché, eft ordonné par lui. Il eft vrai qu'il fe propofe différentes fins prochaines dans les chofes qui nous arrivent : il veut, par exemple, que nous foyons quelquefois malades pendant un certain temps, afin que nous apprenions à fouffrir, que nous obéiffions aux médecins pour guérir, que nous ayons recours à lui pour nous y fanctifier, & pour donner aux remedes le fuccès qu'il juge le plus convenable ; & tout cela, par rapport à notre falut

& à sa gloire, qui est la fin derniere à laquelle tous nos desirs & tous nos soins doivent être subordonnés. Le chemin de la perfection est donc de nous conformer à la volonté de Dieu, en souffrant ce qu'il veut, & autant qu'il veut, en lui demandant sa grace, en travaillant à nous guérir sous son bon plaisir, en lui offrant les remedes pour qu'il daigne les bénir. C'est pour cela que David, après avoir adoré Dieu qui l'humilioit, en disant : *C'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié*, demande aussi d'être délivré de son humiliation : *Redonnez-moi la vie, selon votre promesse.* Il est évident qu'il avoit Dieu présent dans la souffrance, parce qu'il étoit soumis à souffrir plus long-temps s'il l'ordonnoit, & qu'il ne demandoit sa délivrance que sous son bon plaisir. Je me suis un peu arrêté à cet article important, afin de vous y affectionner.

Je ne puis attribuer à une autre source cette paix que vous avez si bien conservée dans vos peines & dans vos langueurs. Continuez donc à dire ces paroles de l'Ecriture au fond de vôtre cœur : *Il est le maître, qu'il fasse ce qui sera bon devant ses yeux ! il tue, & il vivifie ! il conduit aux portes de la mort, & il en*

rappelle : il appauvrit & il enrichit : il humilie, & il éleve : il prend le pauvre dans la pouſſiere, pour le faire aſſeoir avec les Princes dans un Trône de gloire : car c'eſt le Seigneur qui a fait les fondements de la terre, & qui a poſé l'Univers ſur les baſes qu'il lui a faites. Mon ame ne ſera-t-elle pas aſſujettie à Dieu, puiſque mon ſalut eſt entre ſes mains ?

Il ne faut pourtant pas, Madame, que cette ſoumiſſion aveugle vous jette dans l'indifférence : quand vous connoiſſez bien clairement ce que Dieu veut, il ne faut pas vouloir autre choſe. Quand, au contraire, vous ne le connoiſſez pas, il faut recourir à lui par la priere. Dieu veut que le malade, qui ne ſait pas le temps que Dieu a preſcrit à ſa maladie, ait recours aux remedes pour le guérir ; que les affligés cherchent les conſolations permiſes ; les perſonnes tentées, leur délivrance ; le voyageur les conſeils de ſon guide ; & quand tout nous manqueroit ſans notre faute, il faut attendre de Dieu ce que les créatures ne nous donnent pas ; car comme il veut nous accorder ſon ſecours par les voies ordinaires qu'il a établies pour nous ſoulager, il ne nous manque pas auſſi dans les choſes néceſſaires, lorſque nous avons épuiſé les

moyens ordinaires de ſa Providence.

Je conviens que Dieu vous appelle à vous uſer pour les autres. Cependant diſcernez ce qui eſt néceſſaire d'avec l'utile & le ſuperflu. Vous ne pouvez pas donner votre approbation à tout ce que vous voyez : je crois même qu'il y a plus de choſes à déſapprouver qu'à eſtimer dans le lieu où vous êtes. Il faut aimer les perſonnes, & haïr leurs défauts : & pour parler le langage de St. Auguſtin, *il faut tuer les erreurs, & ſauver l'errant.* Vous êtes dans une place ſupérieure : il ne vous feroit pas bon d'avoir les yeux fermés ſur les défauts du prochain. La méfiance, les ſoupçons, les jugements même ſont des actes de charité, quand la charité les inſpire pour procurer le bien, ou pour empêcher le mal. Soyez gaye avec le Roi, ſurmontez votre triſteſſe ; vous n'en avez aucun ſujet par rapport à vous : & pour ce qui regarde les affaires générales, vous n'y remédierez pas par la triſteſſe : au contraire, vous augmenterez le mal, parce que vous deviendrez moins utile au Roi. Diſſimulez donc vos peines : ce qui eſt charité eſt, à le bien prendre, vérité : faites-lui aimer la vertu en la lui rendant aimable : je voudrois qu'il pût comprendre, en

vous voyant, qu'il n'y a de joie & de bonheur qu'en Dieu : il n'y viendra que par la complaiſance que vous aurez à lui plaire dans les choſes innocentes & permiſes. Conſolez-vous de ſes imperfections, par les grandes perfections que Dieu lui a données. Il a une grande foi, beaucoup de fermeté pour le bien qu'il connoît, une grande droiture, une extrême fidélité à ſuivre les lumieres de ſa conſcience, un cœur généreux, une grande douceur, & bien de la ſageſſe. Ces tréſors viennent du Ciel, & doivent vous réjouir comme des préſages de ſon ſalut éternel. Dans la place qu'il occupe, on ne fait pas le bien que l'on voudroit, & on tolere les maux qu'on ne voudroit pas. Dieu laiſſe un contre-poids à la grandeur : les Rois le ſentent bien : auſſi, malgré tout leur orgueil, ils ont dans le fond de l'humilité. Tout homme eſt imparfait en cette vie : la Religion par votre ſecours achevera en celui que vous aimez, ce qu'elle aura commencé avec vous. Mais ne croyez pas que cet ouvrage, un des plus difficiles dans les Grands du monde, faſſe le progrès ſenſible qu'on voit chez les Carmélites & à St. Cyr.

Je voudrois, Madame, parler à vo-

tre Confesseur : il ne sait peut-être pas encore la sûreté qu'il y a avec vous, & la liberté que votre obéissance donne à notre saint Ministere : il ne connoît pas encore assez votre simplicité & votre grandeur en J. C. : d'ailleurs, il sait que le Sacrement est d'une grande consolation pour vous, & que Dieu se plaît à se communiquer à vous. Il faut donc lever les obstacles qui pourroient s'opposer à la maturité du fruit que vous devez cueillir. Je le ferai à mon premier voyage, si vous le jugez à propos. Soyez humble, courageuse, douce, compatissante : supportez les foiblesses qu'il faut supporter : corrigez les vices que vous devez corriger dans les autres : ayez un grand zele pour l'Eglise : ne vous découragez pas par les obstacles : aimez Dieu plus que jamais, & par-dessus tout : demeurez dans la paix, malgré les troubles de votre état : faites toujours du bien à tout le monde. Dieu vous a mise à la Cour comme un spectacle d'édification, de douceur & de charité; vous ferez plus par ces vertus que les Rois ne font par leur puissance & par leurs armées. Ce n'est qu'en aimant qu'on répand la charité dans le cœur des autres : ce n'est qu'en s'humiliant qu'on fait les grandes choses. Je suis, Madame,

mille fois plus à vous en N. S. que je ne le puis dire ; vous me feriez une grande injuftice d'en douter.

LETTRE XLII.

État de l'ame de la dirigée.

J'Ai lu, Madame, vos deux redditions, votre cœur eft fait pour Dieu : il ne fera jamais en repos qu'en l'aimant. Vous apprendrez à l'aimer en l'aimant : vous avancerez tous les jours en l'aimant : vous le fervirez mieux que jamais en l'aimant : vous fanctifierez le prochain : vous vous éleverez au-deffus de vos peines : vous ferez les grandes œuvres de votre état plus efficacement : vous aurez trouvé le vrai fecret de la priere, & tout le tréfor de la vie en aimant Dieu de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même pour l'amour de lui. C'eft la vraie excellence de la perfection : ne craignez pas, Madame, de faire des actes vains & inutiles, en difant comme le Prophete : *Je vous aime, Seigneur, je vous aimerai, ma force, mon foutien, mon afyle, & mon libérateur.* Les ames mondaines le diront vainement, parce qu'elles n'aiment

pas. Mais vous, Madame, que l'amour divin remplit & fortifie depuis long-temps : vous aimerez Dieu en le disant : il suffit que votre cœur le dise, ou le desire : car Dieu entend la préparation de votre cœur ; vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer, quand on a le cœur comme le vôtre. Ce feu du Ciel, que N. S. y a répandu, s'enflammera à la seule présence de Dieu. Delà le mépris pour le monde, cette joie en méditant sur la mort, cette ardeur pour les bonnes œuvres, ce zele vif pour la vérité, cette faim de l'Eucharistie, cette sensibilité sur les divers événements des affaires de Dieu, cette affection pour le salut des ames, ce regret des moments qui semblent perdus, cette peine dans les distractions, la différence qui se fait sentir si souvent & si vivement entre les journées de St. Cyr, & celles de Marly. C'est enfin de cet amour habituel que je sais que Dieu a enraciné dans votre cœur, que viennent vos craintes des moindres offenses, & les plaintes de votre peu d'avancement. Vous avancez plus que vous ne le discernez : car l'amour de Dieu, quand il est véritable, n'est jamais sans agir : je vois croître, moi qui vous observe, la force de l'esprit de Dieu, & toutes les vertus qui en sont les compa-

gnes je vous le dis pour exciter votre reconnoissance.

Je ne vous dirai rien, Madame, des exercices continuels où je vois que Dieu vous met depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Je comprends que c'est-là le contre-poids que sa sagesse & sa bonté a jugé nécessaire à votre sanctification. Je dis seulement un mot des peines que vous sentez par rapport au bien que vous ne faites pas, & qu'il semble que votre état vous empêche de faire. » Une personne » active dont l'état est d'agir continuelle- » ment, dit un des très-savants hommes, » & très-grand serviteur de Dieu, ne doit » pas prétendre à la tranquilité, à la » paix, & au recueillement d'une per- » sonne solitaire, ni faire des efforts inu- » tiles pour y arriver, de peur de tom- » ber dans la lassitude, l'abattement & » la tristesse, qui la rendroient à charge » à ceux avec lesquels son état la lie : il » suffit de recourir souvent à Dieu par » de courtes élévations. " Si vous aviez, Madame, toutes les perfections, vous tomberiez peut-être dans un orgueil qui vous perdroit. Vous ne sentiriez pas si bien ce que Dieu opere en vous par sa bonté, quand il vous donne ce que votre état semble vous refuser. Votre con-

ſolation doit être, que vous pouvez aimer Dieu auſſi parfaitement que les plus ſaints Solitaires, que vous pouvez même avec la grace faire une abondance de bonnes œuvres d'un grand mérite, qu'ils ne peuvent faire. Vous êtes appellée à aimer & à ſervir le prochain : c'eſt le partage des Anges qui ſont envoyés pour ſervir au ſalut de ceux qui ſe ſauvent. Quand vous ſentez en vous-même de la peine contre le prochain, c'eſt ſouvent l'amour de ſon ſalut, le zele pour l'Egliſe qui vous cauſe de la peine. Vous pouvez pour ſon bien, & pour changer ces défauts, lui témoigner votre peine. La *place d'autorité* où vous êtes, demande qu'avec un cœur rempli au-dedans de charité, vous ne paroiſſiez pas ſi indulgente & ſi facile au-dehors à l'égard de ceux qui en abuſeroient. N. S., qui étoit la charité même, a fait des reproches & des menaces. La charité eſt prudente, elle ne ſe livre pas ſottement à ceux qui abuſeroient de ſa bonté au préjudice de l'Egliſe, de l'Etat, & de ſes freres; elle n'eſt pas intéreſſée, à la vérité; mais elle menage les intérêts de ſon prochain & les ſiens même, quand ils ſont mêlés avec ceux du prochain. Enfin, Madame, je conclus avec St. Auguſtin : *Aimez & faites ce que*

vous voudrez : aimez le prochain, haïssez ses vices.

LETTRE XLIII.

Sur la politique mondaine.

LE Seigneur ne se départira jamais de son alliance, quoiqu'en disent les Jansénistes, condamnés par le Concile de Trente avant que d'avoir paru. Dieu ne répand abondamment ses graces sur certaines grandes ames, que pour engager par elles une infinité d'autres. Dieu ne s'est pas contenté de vous donner une vertu commune en vous faisant bonne parmi les bons : il vous en a donné une héroïque en vous faisant exemplaire parmi les méchants. Il vous fait luire au milieu d'une nation perverse, comme un flambeau dans la nuit. C'est à vous à qui il dit : *Que votre lumiere éclaire tellement devant les hommes, qu'ils voyent vos bonnes œuvres, & qu'ils soient portés à glorifier Dieu.* Vous avez besoin de patience, de douceur, de courage, d'humilité, de compassion, de zele, de la prudence qui vient du Ciel, d'une grande ardeur dans la Foi, d'un amour de Dieu

infatigable, & de persévérance dans la priere.

Votre patience vous rendra maîtresse de votre ame, votre douceur gagnera celles que Dieu veut vous donner. Je ne vous souhaite pas le courage qui prend les Villes, mais celui qui force le Ciel, & qui soutient ici-bas la Religion. Je ne vois personne qui ait du courage : vous en avez pour les combats de piété & pour les victoires de la Religion. L'humilité sera votre force. Il vous faut des entrailles de compassion pour les foibles : votre zele doit être sans indignation, considérant toujours votre propre foiblesse, de peur d'être tentée comme les autres, & de tomber. Le pécheur, comme pécheur, doit être comme rien devant vos yeux : mais comme Chrétien, il est peut-être plus que vous dans l'élection de Dieu. Demandez sans cesse la sagesse qui vient d'en-haut : Dieu vous communiquera des lumieres inconnues à la politique : & soyez certaine que la chair & le sang ne sauroient vous révéler ce que Dieu vous découvrira, si vous êtes petite devant lui avec confiance. Je crains pour vos politiques de la Cour cette parole du St. Esprit : *Je perdrai la sagesse des Sages, & je réprou-*

verai la prudence des prudents : apprenez à notre bon Roi à ne pas faire cas de cette fauſſe ſageſſe, à ne ſuivre jamais dans ſes conſeils la prudence réprouvrée qui s'éleve contre l'Evangile. St. Jacques dit que cette ſageſſe eſt terreſtre & animale, diabolique, pleine d'intérêt, de paſſions, de déguiſement, de fauſſes maximes. Elle n'eſt propre qu'à troubler le Sacerdoce & l'Empire, à diviſer ces deux Puiſſances que J. C. a liées dans les Royaumes Chrétiens par un nœud indiſſoluble : elle forme les guerres, ravage l'Egliſe, profane le Sanctuaire, favoriſe les méchants, perſécute les gens de bien : & ſous prétexte de l'intérêt du Prince & de l'Etat, elle entreprend tout, juſqu'à ſoumettre l'Egliſe à ſes Loix, juſqu'à vouloir régler les fonctions les plus ſacrées de notre ſaint Miniſtere, ſans craindre la houlette des Paſteurs, ni celle du premier des Paſteurs ; juſqu'à s'élever au-deſſus de la vraie ſageſſe, qui, ſeule, ſelon l'Ecriture, fait régner les Rois : ce qui attire ſur les Etats la colere de Dieu, qui eſt le plus grand de tous les malheurs.

C'eſt à vous, Madame, à donner au Prince de la défiance des conſeils de cette fauſſe ſageſſe. Vous devez demander

à Dieu de vous faire discerner ces conseils, & les forces pour les détourner, ou les combattre. Je sais que vous ne pouvez pas tout faire, & que vous ne devez pas même faire toujours ce que vous pouvez : c'est dans les grands intérêts de l'Eglise & de l'Etat, lorsque vous voyez clairement le bien, qu'il faut employer votre crédit, & l'user même au service de Dieu, si la nécessité le demandoit. C'est alors qu'il faut pratiquer cette parole de l'Apôtre ; *Oubliant tout le reste : courons où Dieu nous appelle.* C'est principalement pour la Foi, le fondement de tous les biens, que vous devez faire paroître votre zele, votre courage, votre sagesse. Enfin, Madame, aimez tendrement, sagement, fortement J. C. & son Eglise, & faites tout ce que vous voudrez.

LETTRE XLIV.

Sur les Prophéties.

JE ne suis pas fâché de voir vos jours partagés entre les Rois & les ennuis. Il faut souvent ne leur rien dire pour leur parler plus utilement : il faut leur

accorder des compliments humains, pour les disposer à recevoir les graces célestes, & à écouter les avis de la divine sagesse, quand le bon moment est venu : il faut y être fidele, quelle peine qu'on y trouve. Dieu vous a sanctifiée & vous a mise à la Cour pour y faire les œuvres de Dieu. Tout le reste doit tendre là, dans le secret de votre intention : mourez en faisant de bonnes œuvres, les œuvres pour lesquelles Dieu vous a destinée, & que vous seule pouvez faire : c'est la meilleure préparation à la mort. Votre salut est entre les mains de Dieu : il est mieux-là qu'entre les vôtres. Il vous a confié le salut des Grands : soyez fidelle aux occasions qui se présentent à vous : vous vous sauverez en tâchant de sauver les autres : ne regardez pas quel en est le succès : Dieu seul le connoît : lui seul donne l'accroissement : c'est à vous à planter & à arroser : il exige de vous le soin de certaines ames : il n'en exige pas la guérison. Il vous faut une sainte liberté d'esprit & une grande confiance en Dieu, jointe à une humilité profonde, pour vous acquitter de ces devoirs. N'oubliez jamais cette parole de de J. C. : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire.* Vous êtes une *branche de sarment* :

vous tirez tout de J. C. Si la vraie vigne, d'où vous ſortez, ceſſoit un moment de vous communiquer la ſeve qui vous fait vivre, vous ſeriez morte : vos feuilles, vos fleurs, vos fruits & votre fond, tout lui appartient. Déclarez-lui ſouvent dans vos prieres, par eſprit de juſtice & de reconnoiſſance, que vous renoncez à toutes les folles penſées qui vous viennent malgré vous de votre propre mérite, que vous lui renvoyez toutes les louanges qu'on vous donne, & que vous ne voulez uſer de l'eſtime des hommes que comme d'un moyen de le glorifier davantage. Dites lui ſouvent ces paroles du Roi Prophete : *Ne me délaiſſez pas, Seigneur, quand mes forces diminueront.* Dieu vous aime tendrement, Madame; il vous prépare de grands biens : il veut que vous en faſſiez encore beaucoup ici-bas : ſoyez gaie, patiente, douce, charitable, condeſcendante, moins vive que jamais. Décriez ces pernicieux conſeils de la politique des gens qui vous environnent & qui empoiſonnent nos Princes. Jamais les crimes que la Religion proſcrit, ne feront le bonheur d'un Etat : la Religion eſt le premier reſſort des ſages Gouvernements : tout lui doit céder : & la Foi, Madame, eſt le premier principe de la

Religion. Soyez prudente dans le bien : il y a un temps, une maniere, une mesure pour le bien faire : ne perdez pas courage, quelque renversement que vous voyiez, & quoique vos forces diminuent : quoiqu'en nous l'homme extérieur se détruise, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car ce moment si rapide des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous une gloire dont la solidité doit l'emporter sur tout.

Je sais, Madame, la confiance que vous avez en mon ministere : il ne vous manquera jamais, tant qu'il vous sera utile : je suis plus à vous en N. S. que je ne puis vous l'exprimer : celui qui vous inspire une confiance que je ne mérite pas par moi-même, me met au cœur un zele égal pour vous, & une espérance pareille en votre docilité : je vous gronderois, si je le croyois à propos : je vous presserois, si vous vous relâchiez : mais je crois devoir vous dire que Dieu, qui a partagé l'âge & les forces de notre vie, ne demande pas des vieillards ce qu'il exige des jeunes gens. Vous êtes à Dieu, & j'ai cette ferme confiance que vous ne lui échapperez jamais : ce sera par sa grace que vous demeurerez debout : mais ne vous lassez point de lui demander tous

les

les jours le grand don de la persévérance.
Je suis charmé, Madame, de la piété du Roi & de celle de nos Princes dans la perte douloureuse que nous avons faite : ce sont des preuves que votre travail n'est pas sans fruit : c'est dans les coups imprévus de la Providence que l'on connoît mieux le fond du cœur. Hélas! que nos prévoyances sont incertaines ! nous ne savons ce qu'il faut demander touchant les événements de cette vie ; & le parti le plus sage & le plus sûr pour nous est de charger Dieu de nos intérêts, en nous déchargeant, avec une vraie foi, de toutes nos inquiétudes, dans son sein paternel : par-là il est comme engagé à prendre soin de nous. Ne cessez de lui demander la paix générale, le salut du Roi, & de nos Princes. Un seul homme juste a obtenu de Dieu les besoins de tout un peuple : les saints Rois ont obtenu de pareilles graces : Elie n'étoit qu'un homme : à sa priere, le Ciel s'est fermé, & s'est r'ouvert pour tout Israël. Il faut insinuer ces vérités au Roi, sa foi le met à portée de les entendre, & sa piété, de les goûter. Il ne peut rien faire sans J. C. : sa sagesse est vaine, ses efforts sont inutiles, ses armes ne donneroient que des coups d'enfant : tout est perdu si Dieu ne

le ſoutient. Il veut que les Rois faſſent comme David, comme Salomon, & tous les autres qui lui ont été agréables, qu'ils ayent recours à lui avec une perſévérance fidelle. Voilà, Madame, le ſalut des Empires : car Dieu choiſit ceux par qui il veut les ſauver ; mais il faut qu'ils ſoient fideles, & qu'ils ſoutiennent la conduite de l'inviſible, comme s'ils le voyoient. Vous êtes vous-même du nombre de ceux par qui le ſalut doit venir en Iſraël : ſoyez donc, Madame, toujours pour la foi ſous la toute-puiſſante main de Dieu, qui ſeul perd & ſauve, condamne aux portes de la mort, & en rappelle, non-ſeulement les prophéties, mais encore les peuples entiers.

Je vous enverrai tous les Livres de l'Ecriture ſainte : vous pourrez tout lire : il n'y a nul danger pour vous ; je connois votre ſimplicité dans la Foi, & votre reſpect pour la parole de Dieu, dont vous révérez les profondeurs : je ſais que vous n'en voulez ſonder les obſcurités que par l'interprétation de l'Egliſe. Vous trouverez dans les manuſcrits de M. de Meaux des réflexions importantes ſur les Prophetes & ſur l'enchaînement miraculeux qu'ils ont avec J. C. & avec la Loi nouvelle, pour la confirmation de laquelle Dieu les

a suscités : *Il falloit que tout ce qui est écrit de moi dans Moïse & dans les Pseaumes, & dans tous les Prophetes, fut entiérement accompli*, dit N. S. lui-même dans l'Evangile. Les libertins sont bien à plaindre, d'ignorer les démonstrations que Dieu lui-même nous a données de notre nouvelle Religion ! Elle contient de grands mysteres : ils deviennent évidemment croyables par tout ce que Dieu a fait pour les rendre certains. Ce qui fait dire à St. Paul ces paroles profondes qui renferment toute l'économie des preuves de notre Religion : *Il est manifeste que le mystere de la piété est grand.* Notre Dieu a été manifesté dans une chair semblable à la nôtre : il a été justifié par le St. Esprit, qui a rempli les peuples : il s'est fait voir aux Anges, & ils ont rendu témoignage : il a été prêché aux nations idolâtres & incrédules : & ce qui est le plus grand des miracles, il a été cru dans le monde. Il faut ajouter que les témoins de sa Résurrection & de son Ascension, n'ont cessé de rendre témoignage, au milieu même des plus cruels supplices, sans qu'aucun d'eux se soit démenti, malgré les tourments de la plus ingénieuse cruauté. Ce qui dicte à St. Augustin cette réflexion, pleine de vérité & de sagesse ; ou le mon-

de idolâtre a vu des prodiges de la part des Apôtres, qui l'ont obligé à embrasser la Foi, prêchée par les Apôtres : Dieu donc a établi la Religion pour laquelle il a tant fait de miracles ; ou bien le monde a cru sans miracles, & c'est-là des miracles le plus grand, que Dieu, par le pouvoir suprême qu'il a sur nos esprits & sur nos cœurs, ait obligé le monde incrédule à embrasser une Religion qui lui paroissoit si difficile à croire & à pratiquer. Dieu, par une profonde sagesse, a répandu & conservé les Juifs par toute la terre, en prédisant que cette nation demeureroit dispersée jusqu'à la consommation des siecles, afin de rendre témoignage aux prophéties anciennes, qu'elles sont véritables, & que les Chrétiens ne les ont pas supposées. Evénement singulier : les autres peuples plus puissants, & qui dominoient même sur tous les autres, se sont confondus avec les peuples qui les ont subjugués ; en sorte qu'on n'en voit pas aujourd'hui la moindre trace : des Medes, des Perses, des Grecs, des Romains, qui se sont succédés, des Goths, des Visigots, qui ont dominé autrefois dans nos contrées, qu'en reste-t-il ? ils ont été absorbés, dès que leur Monarchie a été renversée : les Juifs, sans Tem-

ple, ſans autorité, chaſſés de leur Judée, haïs de tous les peuples, en dépit de toutes les révolutions humaines, ſe conſervent par pelotons, en toutes les diverſes contrées où le ſouffle de Dieu les a diſperſés, & rendent malgré eux témoignage aux prophéties. Les Nations idolâtres diſent, ſelon la penſée de St. Auguſtin, ſi ces prophéties ſont véritables, elles doivent s'entendre de J. C. : les Juifs diſent : Elles ſont vraies, mais elles ne s'entendent pas de J. C. Les Chrétiens en concluent qu'elles ſont vraies, & doivent s'entendre de celui qui les a accomplies juſqu'aux plus petites circonſtances. Ne pleurez point, Madame, votre état n'eſt ni une tentation, ni une biſarrerie, mais un choix & une deſtination de Dieu. Moïſe quitte pour la Foi, le palais de la fille de Pharaon, préférant l'opprobre du peuple de Dieu aux délices du péché. Dieu veut que vous ſoyez dans les palais des Princes, & que vous y ſouffriez l'opprobre de J. C., aimant mieux par la Foi ſouffrir pour les peuples l'affliction de travailler pour eux ſans fruit, que d'être complice des iniquités & des plaiſirs de la Cour.

LETTRE XLV.

Exhortations & Prieres.

NE souffrir jamais de peine au-dedans, ni de contradictions au-dehors, n'est pas de la vie présente, mais le privilege de la vie future.

Je vous conjure instamment, ô mon Dieu! de me préserver de l'accablement des embarras du siecle, des nécessités trop pressantes de mon corps, des attraits dangereux de la volupté, & de tous les obstacles à mon salut, afin que je ne tombe pas abattue sous un poids si pesant & si difficile : délivrez-moi, Seigneur, de ces miseres qui m'empêchent de voler librement vers vous. O unique consolation de mon cœur! tournez en amertumes tous les plaisirs, & modérez par l'onction de votre grace toutes les peines qui pourroient m'arrêter : que la chair & le sang ne me tourmentent point! que le monde & sa gloire si courte, ne me séduisent pas! que le Diable & tous ses artifices ne me trompent point! donnez-moi la force pour résister, la patience pour souffrir, la constance pour persévérer!

boire, manger, dormir, &c. c'eſt un peſant fardeau pour une ame fervente: donnez-moi d'être ſobre, & modérée dans les choſes innocentes, de m'abſtenir des criminelles, de garder les bienſéances de mon état, ſans excéder ni d'un côté ni d'un autre, & de ne m'écarter jamais de vos préceptes ni de vos conſeils, & d'avoir la meſure de la juſtice.

Voilà cette meſure pleine & entaſſée, que Dieu veut mettre dans votre ſein. Il faut, outre cette pleine juſtice du dedans, une abondante & très-édifiante juſtice au-dehors. Dieu vous a miſe à la Cour pour y briller par votre piété & par vos bonnes œuvres: il ne ſuffit pas de payer la *dixme de la menthe & du cumin*: il faut obſerver exactement la loi, la juſtice, la miſéricorde. L'on ne voit preſque à la Cour des demi-Chrétiens, qui ont pour regle l'Evangile mitigé, ou plutôt corrompu par la coutume; Chrétiens qui veulent deux maîtres, vivre ſous la loi de l'eſprit & ſous celle de la chair, dans la vertu, mais avec molleſſe; gagner les biens du Ciel, en poſſédant ceux de la terre, plaire à Dieu, ſans déplaire aux hommes; en un mot, bâtir une nouvelle cité entre Jéruſalem & Babylone, où la charité regne de concert avec la cupidité.

Dieu vous éleve pour les édifier ou pour les confondre, pour leur montrer que le juste vit de la foi au milieu du siecle, qu'il pratique l'Evangile dans le centre du relâchement, & que sans quitter la voie droite, il sait remplir les plus grandes places quand Dieu le veut. Qui observe aujourd'hui votre sainte loi, ô mon Dieu! vos élus qui la méditent jour & nuit, qui en font leurs délices, leur conseil, leur regle, qui l'estiment plus que tous les trésors du monde, & qui, pleins de vos maximes, regardent comme une folie la sagesse mondaine. Rien ne prescrira contre la loi de Dieu, ni les opinions des hommes, ni les privileges de la coutume, ni la contagion des mauvais exemples, ni les fausses bienséances, ni les impossibilités prétendues du siecle. Ne faites pas comme les Scribes & les Pharisiens, Madame; soyez fidelle aux plus grandes choses, donnez votre principale attention à vos principales obligations, & n'omettez pas les plus petites. Servez l'Eglise & l'Etat : servez & sanctifiez le Roi : soutenez St. Cyr : ne négligez pas les bonnes œuvres particulieres que Dieu attend de vous. Quand vous faites de petites choses, dites à Dieu que vous voudriez en faire davantage : & quand vous

ferez les plus grandes, avouez-lui que vous êtes une ſervante inutile. Qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon de ce que Dieu a fait pour vous, & de ce qu'il paroît réſolu de faire encore ? il vous comble de biens, il vous en prépare d'immenſes, & vous ne lui donnez que la dixme de la menthe & du cumin. Les grandes occaſions vous manquent ſouvent : quand elles ſe préſenteront, ne les laiſſez pas échapper : préparez-les, ménagez-les, priez pour cela, rendez-vous ſainte pour faire l'œuvre de Dieu ; attirez ſur vous ſans ceſſe la divine ſageſſe qui deſcend du Pere des lumieres : & quand le moment ſera venu de ſervir au bien public, pratiquez la miſéricorde & la foi. Enfin, Madame, que tout ce qui eſt juſte, tout ce qui eſt pur, tout ce qui eſt aimable devant Dieu, tout ce qui eſt bon & parfait dans votre état, devienne l'occupation de votre eſprit.

Vous m'avez demandé ſi vous devez faire les communions qu'on vous a permiſes : vous craignez qu'il n'y paroiſſe de l'affectation : faites-les ; vous avez beſoin de nourriture, & vous n'êtes pas hypocrite : il ne faut pas que nous ceſſions d'être bons, parce que le monde eſt mauvais : il ſera fâché de votre régula-

rité, mais ce n'eſt pas à lui que vous voulez plaire : le Roi n'en eſt pas bleſſé, cela vous ſuffit.

Je ne ſais pas, dites-vous, *à quel point j'offenſe Dieu dans mes impatiences intérieures, lorſque les autres me déplaiſent.* Accuſez-vous-en dans vos doutes : votre Confeſſeur vous éclaircira ſelon les circonſtances particulieres. Lorſque ces dégoûts & ces impatiences ſont un dépit contre le peu de piété, de droiture, de bonne foi de ceux avec qui vous avez à traiter, & dont il eſt bon que vous connoiſſiez le caractere, à cauſe de votre place, pour pouvoir, dans les occaſions, procurer le bien public, il eſt difficile que le mal ſoit grand, & il arrivera ſouvent qu'il n'y en aura aucun, quand il eſt ſûr que vous ne voudriez faire de mal à perſonne, que vous voudriez ſervir chacun ſelon ce qu'il convient au bien public, & ſur-tout quand cette impatience & ces dégoûts ne vous font rien dire ni faire au-dehors qui ſoit contre la charité ou la juſtice. Vous devez cependant toujours tâcher de vous exciter à la compaſſion pour eux, & de vous humilier vous-même par la penſée, que peut-être ceux qui vous paroiſſent ſi mauvais, vous précéderont au Royaume de Dieu. Je vous

mets au rang de ceux qui gouvernent, puisque par votre place vous avez tant de part aux plus grandes affaires. St. Augustin dit que les soupçons de ceux qui gouvernent, sont des soupçons de charité, & que ceux des autres sont des soupçons calomnieux. Comment pourroit-on gouverner, s'il n'étoit pas permis d'examiner la conduite des gens avec qui on a affaire, & si toutes les pensées qui viennent avec fondement à leur désavantage, étoient à rejetter comme contraires à la charité? Il faut prendre garde de ne pas soupçonner légérement : il faut encore moins juger absolument sans une déposition certaine de deux ou trois témoins irréprochables, ou une autorité de fait, ou l'aveu du coupable.

Vous me dites être toujours distraite dans vos prieres, & unie à Dieu dans vos occupations. Tâchez de vous mettre dans la présence de Dieu, en commençant vos prieres; éloignez-en tout ce qui vous distrait, si vous le pouvez, en vous défaisant de plus en plus des affections trop grandes aux choses innocentes qui vous occupent. Servez-vous des sujets d'Oraison qui vous sont les plus propres, & qui vous touchent davantage : retournez souvent & fidélement à Dieu, quand

vous vous appercevez de vos diſtractions : & quelque peine que vous ayez, ne quittez pas l'Oraiſon : ſouvenez-vous de cette parole de St. Auguſtin : *Celui-là ſait bien vivre, qui ſait bien prier.* Je ne puis finir ſans vous réitérer que je ſuis en Notre-Seigneur tout à vous ſans réſerve, que je meurs d'envie de vous rendre quelque ſervice utile, que votre ame m'eſt plus chere que je ne puis l'exprimer, que je crois plus que jamais tous les gens de bien intéreſſés à prier pour vous, & à être de plus en plus à vous, parce que vous êtes à J. C., & par J. C. toute à Dieu.

LETTRE XLVI.

Sur l'état particulier de la dirigée.

IL eſt vrai, Madame, que votre état eſt une énigme : mais c'eſt Dieu qui l'a fait : il eſt ſi ſingulier, que vous ne l'auriez pas choiſi, pas même imaginé : il ne faut pas s'étonner s'il vous a caché des ſecrets que vous ne connoiſſez qu'à meſure qu'il ſe découvre à vous : il en cache bien auſſi au public, qui le ſurprendroient fort, ſi vous les lui diſiez comme à moi, c'eſt le myſtere de Dieu :

il eſt votre puiſſant Protecteur : il ne vous délaiſſera pas dans votre vieilleſſe : ces paroles de David me paroiſſent vous convenir. *J'ai paru comme un prodige à pluſieurs, mais vous êtes mon puiſſant Protecteur ; que ma bouche ſoit remplie de vos louanges, afin que je chante toujours votre gloire & votre grandeur ; ne me rejettez pas dans le temps de ma vieilleſſe ; & maintenant que ma force eſt affoiblie, ne ne m'abandonnez pas.* Il a fallu que vous fuſſiez élevée, aimée, conſidérée, & dans l'état le plus grand, ſans en avoir les apparences, afin de ſanctifier ceux pour qui vous y êtes. Mais Dieu vous tient dénuée en effet, & abandonnée, afin de vous y ſanctifier vous-même. Je crois comme vous, Madame, que tout ce que vous me marquez eſt une diſpoſition de la Providence : c'eſt une grande grace de pénétrer ce myſtere de Dieu : l'élévation de votre état vous donneroit la mort : les privations où Dieu vous met, vous donneront l'abondance de ſa vie. Dieu conduit tous ceux qu'il aime à cet état de mort ſpirituelle, par des routes différentes : la vôtre eſt difficile à comprendre : c'eſt Dieu qui l'a faite : elle eſt ſi rare que vous êtes peut-être aujourd'hui l'unique. Qu'une Carmélite

trouve dans ſon état cette mort ſanctifiante qui produit beaucoup de fruits : cela ſe comprend ſans peine. Mais qu'on trouve cette contrainte, cette privation, & cette mort évangelique au comble du crédit, de l'élévation, de l'abondance, & de l'empreſſement de la Cour, c'eſt le ſecret de Dieu. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous comprendrez bientôt que par vous-même, vous n'auriez jamais pu vous élever à ce point de perfection : il falloit un ſecours particulier, & une Providence continuelle : c'eſt Dieu qui a commencé, en vous donnant cette bonne volonté : mais elle ſe laſſeroit & n'atteindroit pas à tous les biens où Dieu vous conduit par la continuité de ſa protection. Courage donc, Madame! vous êtes appellée à une grande ſainteté & à une grande gloire : efforcez-vous d'aſſurer votre vocation & votre élection par une abondance de bonnes œuvres. Vous êtes appellée à un autre Royaume que celui où vous régnez : ne perdez pas de vue le lieu où vous allez, & le Roi qui vous attend : marchez dans le chemin qui vous y conduit. Vos impatiences ne vous nuiront pas : elles vous échappent ſouvent : quand elles ſeroient volontaires, ce qui eſt aiſé, elles ſont légé-

res : & il eſt de l'homme de ne pouvoir faire quelquefois la correction aux ſubalternes ſans en ſentir quelque mouvement. Il faut bien que vous parliez à vos femmes, & que vous grondiez même celles qui vous ſervent mal : quand il y a quelque choſe de trop fort, un retour humble vers Dieu, une parole plus douce guérit aiſément cette foibleſſe : vous ne ceſſez pas d'aimer ceux que vous grondez ; cette charité eſt un grand préſervatif.

Prenez vos commodités dans la priere : Dieu le veut bien, puiſqu'il vous rend infirme : il faut vous préſenter en eſprit au Trône de Dieu, & de ſa miſéricorde avec confiance & avec amour : c'eſt-là la poſture religieuſe d'une ame fidelle. Les bonnes œuvres de votre état ſont différentes de celles des autres : vous les pouvez faire étant infirme : une parole de ſageſſe ſuffit quelquefois pour l'Egliſe, pour l'Etat, pour la correction des mauvaiſes mœurs & des ſcandales Il faut le faire ſagement : mais la ſageſſe de l'Evangile eſt ſouvent fort oppoſée à celle du monde : elle prend les moyens doux, humbles : elle évite les contre-temps : elle donne peu pour avoir beaucoup : elle eſt patiente, mais elle eſt courageuſe, & tend par-là efficacement au but. Je ſuis

honteux, en vérité, Madame, de vous écrire ceci : car je me ſens affoibli par les contradictions. Je comprends que l'amour de la vérité doit faire prendre les moyens de l'inſinuer : quiconque aime le bien doit aimer à étudier les moyens d'y réuſſir, la paix, la concorde, la patience, la douceur : mais auſſi il faut quelquefois du courage pour ſacrifier la douceur de cette paix & de cette concorde au bien même. La maxime des Saints eſt certaine, qu'il vaut mieux qu'il arrive des ſcandales que de laiſſer la vérité en péril. Que nous ſerons heureux, quand nous ſerons dans l'état parfait ! nous ne voyons à préſent qu'à travers un nuage ; mais nous verrons alors à découvert : nous connoiſſons aujourd'hui imparfaitement ; mais alors nous connoîtrons, comme nous ſommes connus. Il faut pourtant marcher à cette lumiere obſcure qui nous eſt donnée, & nous contenter de ſuivre les regles. Quand je penſe à ce que vous êtes, Madame, je ne puis m'empêcher de vous appliquer les paroles de l'Apocalypſe : *Nous ſommes devenus un ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes.* Songez que Dieu a les yeux ſur vous, & que votre capital eſt de lui plaire. Vous devez réjouir les Anges, &

édifier les hommes malins & corrompus qui vous environnent, & consoler les gens de bien qui sont autour de vous : vous les fortifierez par votre ferveur, & par votre courage. Vous devez plaire à Dieu, au-dedans par la pureté de votre intention, & par l'ardeur de votre sincere piété : & vous devez luire au-dehors par vos bonnes œuvres, comme un astre au milieu d'une nation corrompue. Dieu ne vous a mise où vous êtes, que pour y faire glorifier son Nom : vous y devez être *la lumiere du monde, & le sel de la terre ;* c'est-à-dire, que votre vertu doit y être non-seulement sincere, intérieure, profondément enracinée en votre ame, mais encore éclatante, incorruptible. Si c'est à moi à vous demander compte de votre administration au nom du grand Pere de famille, je vous déclare que je ne vous demanderai rien moins qu'une abondante justice, une vertu édifiante, une foi courageuse, robuste, qui soutienne les foibles, & qui produise dans les autres une telle espérance des biens du Ciel, qu'on soit porté par votre exemple à mépriser ceux de la terre. C'est à vous à montrer à ces Courtisans, pleins de convoitises, le bonheur inestimable d'une charité patiente, douce, bienfaisan-

te, ſans envie, ſans agitation, ſans intérêt, ſans aigreur, ſans faux empreſſement, ſans mauvais ſoupçons, ſans joie maligne. O! que vous avez beſoin d'être fidele à vos anciennes pratiques, prieres, lectures, examens, préſence de Dieu, ſacrifice de la Meſſe, autant que les occupations dont Dieu vous a chargée, vous le permettent! Que vous devez être fidelle aux bonnes œuvres de votre état! que ſera-ce, ſi Dieu vous juge ſur cette regle: *Qu'avez-vous pu faire à ma vigne, & qu'avez-vous fait?*

Quelle reconnoiſſance ne devez-vous pas à Dieu de vous avoir fait digne d'un tel miniſtere! quelle marque de confiance & de prédilection! Dieu met entre vos mains les intérêts de l'Egliſe, de l'Etat, le ſalut d'un grand Roi qui tient à tout, celui des Princes qui doivent régner après lui, & une infinité d'autres œuvres importantes: le Roi ne vous traite pas ſeulement comme ſa premiere ſujette, mais comme ſon amie, ſa confidente, & ſon épouſe, puiſqu'il vous confie les choſes les plus précieuſes de ſon Royaume........ *Fille de Sion! réjouiſſez-vous, ſoyez ravie au Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné le Docteur de la juſtice.*

Béniſſez le Seigneur qui a fait pour

vous tant de choses admirables. Si vous doutiez des victoires que l'obéissance vous a fait remporter, vous seriez ingrate au don de Dieu. Tenez-vous, Madame, sous le joug de l'obéissance : vous la devez au Roi : vous la devez aux Ministres de J. C. auxquels la Providence vous a soumise : au premier, comme à votre Seigneur & Maître; aux autres, comme à vos guides, & aux Envoyés de Dieu qui tiennent sa place pour vous conduire aux chemin du Ciel. Quand ils vous parlent au nom de J. C., si vous les écoutez, vous écoutez J. C. : si vous leur obéissez, vous obéissez à J. C. Quand je vous exhorte à cette vertu, je sais que je parle selon votre cœur, & je n'ignore pas que c'est-là toujours votre attrait. Dieu, voulant vous faire mere d'une grande communauté, vous a fait goûter & sentir les trésors immenses de l'obéissance, afin que vous fussiez en état de la recommander plus fortement à vos filles, & que vous en fissiez comme le fondement de votre institut. Soyez donc toujours une fille obéissante, vous que la Providence a fait comme la mere & la maîtresse des autres. Tant que vous serez sincere à dire toutes vos peines, elles se tourneront à la fin à votre profit : c'est ce qui fait que

je ne ſuis point embarraſſé ſur vous, lors même que je vous vois triſte & embarraſſée : car je ſuis toujours ſûr que le fond ne change pas : vous avez été un moment triſte & découragée, mais je ne crains point que vous échappiez à l'obéiſſance : il me ſemble que Notre-Seigneur vous a liée, & que vous ne pouvez plus aller ailleurs. Je ſens en vous une ſi grande docilité, que vos petites peines & triſteſſes ne la ſauroient affoiblir : je ne crains pas que vous me déſobéiſſez, tant que je ne vous demanderai rien que pour votre ſalut : je ne veux pourtant pas abuſer de mon pouvoir ; je ſerai plus réſervé : je vous demande auſſi, Madame, de ne me plus épargner dans vos beſoins. *Paul Cephas eſt à vous, vous êtes à J. C., & par J. C. à Dieu.* Je voudrois que vous connuſſiez à quel point je deſirerois me ſacrifier pour votre ſalut, & combien tous vos intérêts, petits & grands, me ſont chers devant N. S. Allez donc avec un nouveau courage & de nouvelles forces travailler à la vigne du Seigneur qui vous eſt confiée : donnez-vous toutes aux peines, aux fatigues, aux embarras de votre état... Non-ſeulement votre ame eſt votre vigne ; mais le Roi eſt votre vigne : la paix de l'E-

tat eſt votre vigne : l'intérêt de l'Egliſe eſt votre vigne : la France eſt une vigne : St. Cyr eſt une vigne : allez donc avec courage *porter le poids du jour & de la chaleur* : le Maître de la vigne vous promet une récompenſe. Je vous enverrai un de ces jours, Madame, l'inſtruction que vous demandez ſur la Confeſſion. Plus vous purifierez votre ame, plus vous concevrez de douleur des fautes journalieres que votre fragilité & la contagion du monde vous feront commettre comme malgré vous : vous gémirez de vous voir encore ſi ſenſible & ſi attachée à la terre, ſi peu maîtreſſe de votre vivacité & de vos paſſions, ſi aiſée à vous laiſſer entraîner par les objets ſenſibles, ſi ſouvent amuſée par des imaginations, ſi diſſipée dans vos prieres, ſi dure dans la réception des Sacrements, trop orgueilleuſe dans la proſpérité, trop abattue dans l'adverſité, bien féconde en pieuſes réſolutions, pas aſſez courageuſe quand il en faut venir aux effets.

Après avoir humblement confeſſé de ſemblables fautes, quoiqu'avec une douleur qui ne vous paroît pas encore aſſez parfaite, comme je ſuppoſe qu'il n'y aura jamais en tout cela, rien d'important ou de pleinement volontaire, ajoutez quel-

que chose de la vie passée dont vous ayez une véritable contrition ; ce qui sera la matiere du Sacrement : vous verrez que votre contrition croissant s'étendra à la fin sur les moindres choses, & que vous vous trouverez bientôt dans l'état de Ste. Paule, qui, au rapport de St. Jérôme, versoit tant de larmes sur les moindres fautes qu'elle avoit faites, qu'on l'eût crue coupable des plus grands crimes : quand il l'avertissoit de ne pas se livrer ainsi à la douleur & aux larmes, elle lui répondoit : » Il faut réparer les » ris immodérés de ma vie passée par des » larmes abondantes ; il faut expier les » joies excessives du temps passé par des » afflictions sensibles ; il faut détruire ce » visage que j'ai pris tant de plaisir » à parer contre le commandement de » Dieu. " Usez sobrement, Madame, de ce que je vous écris ici : que cela serve à exciter la tendresse de votre contrition & de votre amour ; mais nullement à aller au-delà des choses dont nous sommes convenus. Quand il me paroîtra que Dieu demandera de vous de plus grandes austérités, je vous le dirai tout simplement comme à un enfant de grace dont Dieu me charge. Il n'est pas temps de détruire votre santé : conservez-la pour

la gloire de Dieu & pour le ſalut de de celui à qui il vous a donnée.

LETTRE XLVII.

Sur l'état & les ſentiments de la dirigée.

IL faut bien, Madame, que votre état ſoit de Dieu ; car il y a tous les jours un étrange combat à ſoutenir, & il vous y protege & fortifie viſiblement. Vous êtes au milieu d'hommes & de femmes qui ne ſongent qu'à la vie préſente : & votre cœur n'eſt porté que vers les choſes du Ciel, juſqu'à demander ſouvent de mourir. Les pécheurs vous environnent, & les meilleurs hommes qui vous appochent, ſont pleins d'imperfections. Vous voudriez ſouvent de tout votre cœur être attachée à Dieu intimement, & devenir un même eſprit avec lui : & vous êtes tiraillée de toutes parts ; & le bien même que Dieu vous donne en partage, vous refuſe cette douce conſolation, & vous expoſe à mille diſtractions. Vous voudriez que J. C. vécût en vous : & les objets de la Cour excitent ſouvent en vous votre propre vivacité, & ralentiſſent cette vie de Dieu. Vous

voudriez servir l'Eglise & l'Etat : & vous trouvez des obstacles qui paroissent invincibles. Vous aimez quelqu'un que vous devez aimer, & il devient souvent votre plus rude croix, & vos sentiments sont toujours différents.... Vous êtes dans un âge & d'une santé où le repos vous conviendroit, & vous avez toujours à agir : vous êtes infirme & souvent malade, & vous avez à faire ce que vous faisiez il y a vingt ans. Vous êtes à la place des Reines, & vous n'avez pas la liberté d'une petite bourgeoise.

Je vous avouerai, Madame, que vous m'êtes une preuve bien sensible de la singuliere providence de Dieu sur les hommes & sur les justes dans les Etats les plus difficiles de la vie Chrétienne. Tâchez de posséder votre ame par la patience : partagez ce que vous pouvez remettre : ce qu'on fait pour Dieu doit être fait sans trouble : Dieu est le Dieu de paix, & il ne demande pas que nous fassions tout à la fois : au contraire, il nous dit par son Apôtre : *Que tout se fasse parmi vous avec ordre.*

Le bien de l'Eglise, de l'Etat, le salut du Roi, celui de la Princesse que la Providence vous a livrés, celui des autres Princes que vous seule pouvez ramener

mener à la piété, voilà votre tâche, voilà les œuvres que Dieu vous a préparées, & dans lesquelles il veut que vous marchiez : on ne vous demande pas le succès, mais le soin. Les contre-temps, les mécomptes passés ne doivent pas vous rebuter : si vous pouvez, prenez mieux votre temps : si vous vous êtes trompée en quelques points, profitez de votre expérience. Les obscurités de la vie ne doivent pas décourager, & réduire à l'inaction les ames que Dieu appelle à de grandes œuvres : il faut demander la lumiere, & la suivre quand elle paroît. Je suis ravi que Dieu vous fasse connoître les mouvements secrets de votre cœur : il vous éclaire sur vos fautes, il se montre à vous, & vous enflamme souvent de reconnoissance, de confiance, & d'amour. Malgré les obscurités dont vous vous plaignez souvent, je vois que l'esprit de Dieu, plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants, *pénetre en vous, jusqu'à la division de la chair & de l'esprit*, & vous fait connoître les mouvements de l'une & de l'autre. J'ai lu, avec plaisir, cet endroit de vos redditions d'Octobre. *Je crois pouvoir vous dire, que je n'ai jamais été plus occupée de Dieu, que je le suis ; je songe toujours à ne le point offen-*

ser, & je n'en ſuis pas plus contrainte. Vous m'écrivez ailleurs que j'excite ſouvent votre amour-propre par des louanges : que d'un côté, elles vous font voir toute votre foibleſſe que je veux ſoutenir, & de l'autre, votre vanité par le goût que vous y prenez, & que vous renvoyez le tout à Dieu. Demeurez en paix, pourvu que je ſache tout : c'eſt en effet, Madame, tout ce que vous avez à faire : ce qui vient de Dieu & qui eſt pour Dieu doit retourner à lui : quand je vous loue, j'excite votre reconnoiſſance & votre ferveur, en vous remettant devant les yeux, ce que vous avec reçu de Dieu, & ce que vous lui devez : le St. Eſprit n'avoit-il pas appris à St. Paul ce qu'il étoit par la grace, & que cette grace n'avoit pas été vuide en lui, mais qu'elle y demeureroit toujours ? Il eſt vrai, Madame, que je ſuis très-content de vous : je vous vois ferme dans la voie du ſalut : vous l'écrivez vous-même, pour me faire connoître tout ce qui ſe paſſe en vous. *J'aime Dieu de tout mon cœur*, me dites-vous quelquefois, *je n'aime que lui* : & dans un autre endroit : *Je me trouve plus de bonne volonté que jamais, & toujours dans la ferveur ; je perſiſte dans cette bonne volonté, quoique ſans goût ſenſible : mais le tirail-*

lement de ma place, ma mauvaise santé, & la multitude des distractions, me font bien manquer des prieres & des communions..... Je vois votre cœur, toujours en la présence de Dieu, & un grand soin de purifier votre intention dans ce que vous faites. Soyez libre, soyez en paix, demeurez ferme & inébranlable dans la profession de votre espérance : car *celui qui a promis est fidele.* J'ai bien envie de le voir, de le bénir, de le louer éternellement avec vous.

LETTRE XLVIII.

Sur St. Cyr & sur la Cour.

UNe mere écoute ses enfants : il est naturel qu'ils aillent à elle : votre Supérieure n'en sera pas jalouse : vous les lui renverrez, pour les choses ordinaires : je sais combien vous voulez qu'elles lui soient soumises. Quand l'intérêt ou des vues humaines les conduiront à vous, vous les recevrez en les instruisant simplement avec la sagesse & la piété que Dieu vous a donnée. N'êtes-vous pas chargée d'une véritable mission ? ne voulez-vous pas en remplir les devoirs ? n'est-

il pas à desirer que vos filles renferment la conduite de leur ame dans le confessionnal, & tout le reste dans le sein des Supérieurs du dedans ? ne savez-vous pas que l'Eglise vous a chargée de cette maison, aussi-bien que le Roi son fondateur, & que vous avez un pouvoir spirituel de fortifier les foibles, de consoler les pusillanimes, de corriger les inquietes, & d'exercer avec bonté & avec patience un ministere de salut envers toutes? Allez avec confiance : Dieu sera avec vous : vous n'irez point seul en Paradis : & vous direz à Dieu : *Me voici, Seigneur, avec les enfants que vous m'avez donnés.* La seule réserve que j'établis, Madame, s'il vous plaît pour toujours, dans l'exercice de vos fonctions à St. Cyr, c'est que vous ne fassiez point aujourd'hui, aux dépens de votre santé, ce que vous pouvez faire également bien un autre jour de la semaine, ou du mois que vous sachiez renvoyer vos filles avec un mot, & qu'enfin vous vous ménagiez pour ceux à qui vous vous devez. Les impressions que vous jettez dans l'esprit du Roi en faveur de l'Eglise, vous donneront part à tout le bien qui se fera. Je compterois pour peu les affections que la grace excite en vous, si je ne voyois des œuvres.

Dieu en demande de vous de grandes, de grands ſervices à l'Egliſe, & de grands ſoins des pauvres. Haſardez quelquefois des avis dans les affaires importantes : & abſtenez-vous-en dans les petites par l'incertitude du ſuccès : repréſentez avez force les inconvénients des mauvais conſeils. N'autoriſez jamais ces ſenſualités, ce luxe, cette molleſſe qui regnent où vous êtes : c'eſt à vous, Madame, à réformer le monde : ne vous conformez donc jamais à lui par une lâche condeſcendance : mais fuyez les ſingularités. Vos commodités ſont la ſuite de votre place, & non l'effet de vos recherches : comment pourriez-vous quitter les unes ſans l'autre ? ne vous en troublez pas : votre cœur n'eſt point dans ces choſes : uſez-en ſelon les beſoins de votre ſanté. Continuez à dire à Dieu : *Vous ſavez, Seigneur, que mon cœur n'eſt point dans la vanité, ni dans les ſuperfluités de l'état où vous m'avez miſe.* Mortifiez quelquefois un peu votre vue, une autre fois votre goût : mettez un moment votre corps en quelque contrainte, ſelon que la grace vous l'inſpirera, ſans ſcrupule, ſans embarras, & ſans ſuite. Ne craignez point, Madame, de répéter nos anciennes plaintes : je ne craindrai point de vous redire ce que vous avez

déja entendu, non pour vous apprendre quelque chose de nouveau, mais pour vous exciter de plus en plus : l'Eglise nous redit toutes les années ce que nous avons appris les années précédentes, pour nous remettre dans les sentiments qui s'effacent par le malheur de notre fragilité.

Ne vous mirez jamais dans vos perfections, pour vous complaire en vous-même, & pour vous préférer aux autres : quel progrès que Dieu accorde à votre piété, ayez toujours une charité patiente & compatissante pour les autres : soyez bien éloignée de ces Saints & de ces Saintes qui se préferent en secret à toute la terre, qui se piquent de savoir les secrets de la vie spirituelle, & qui croyent qu'on ne peut s'écarter de leur conduite sans s'égarer : quand ces personnes auroient conversé avec les Anges, & seroient arrivées au plus haut degré de la contemplation, je ne vous souhaiterois point leur prétendue sainteté : *Je ne veux point de consolation*, dit Thomas à Kempis, *qui ôte la componction.*

LETTRE XLIX.

Sur la douleur.

ON me dit hier au ſoir, Madame, que vous ſouffriez beaucoup d'un mal de dents : Dieu ſoit béni ! il afflige ce qu'il aime : la douleur eſt le partage de ſes enfants chéris, & je me réjouis de ce que vous êtes du nombre : ils ont la paix dans la douleur, & ſont heureux de ſouffrir, pendant que le monde eſt véritablement malheureux dans la joie. Le temps de la douleur eſt bon pour édifier le Roi, qui n'eſt pas accoutumé à ſouffrir, & qui ſera plus touché de vous voir patiente, que de tous les ſentiments de perfection, en pleine ſanté, qui lui paroîtroient peut-être des raffinements : montrez-lui donc ce que c'eſt que de ſe nourrir de la volonté de Dieu & de l'aimer paiſiblement au milieu des peines : la douleur eſt la meilleure des auſtérités. Si je ne voyois en vous que la crainte des châtiments, ou un amour apparent, tel que celui des gens du ſiecle, qui ne gardent point les Commandements de Dieu, je vous intimiderois, au-lieu de vous con-

ſoler : mais je ne puis douter que vous n'aimiez Dieu par préférence à tout, puiſque vous gardez ſa parole, & que non-ſeulement vous voulez être fidelle à ſes Commandements, mais encore à ſes conſeils. Je vois en vous du courage, de la fermeté, une vraie crainte d'offenſer Dieu. Je vous ſus un ſi bon gré derniérement, de ce que vous conſeillant de réparer le matin le défaut du ſommeil, à cauſe de vos migraines, vous m'objectâtes d'abord vos pénitences de néceſſité! Dieu pourroit-il abandonner une ame qui ne le veut point quitter, quoiqu'il lui en coûte, & qui donneroit ſa vie plutôt que de l'offenſer jamais? je vous l'ai déja dit, & je vous le répete avec plaiſir, (car je vois bien que vous ne vous laſſez point d'en recevoir les aſſurances) il m'a paru une grande prédilection de Dieu ſur vous : j'ai vu le bras du Tout-Puiſſant étendu ſur vous, & je ne doute point que Dieu n'ait ſur vous quelque grand deſſein.

LETTRE L.

Sur le nom de Jesus.

L'Amitié que vous avez pour le Roi, doit se purifier par la douleur : c'est peu de n'avoir aucune attache : il faut renoncer à toute consolation, & supporter les choses les plus humiliantes avec le même courage que les plus heureuses. Vous ne sauriez devenir trop petite sous votre croix : & vous n'aurez jamais tant de liberté, d'autorité, & d'efficace dans vos paroles, que lorsque vous serez bien humiliée, & petite par le renoncement à toute votre sensibilité : il faut devenir pauvre & foible selon le monde, pour mourir à sa propre force & pour être revêtu de celle de Dieu, qui est jaloux de ne prendre que le néant pour instrument de ses ouvrages, & qui choisit les choses les plus foibles, comme dit St. Paul, pour confondre les plus fortes. Si la pratique qu'on vous a donnée de vous contraindre dans la conversation, tend à éviter le mal où l'on a connu que vous tombiez pas trop de liberté, elle vous devient nécessaire : si c'est comme un

moyen de plus grande perfection qu'on vous a cru propre, nous verrons ensemble, Madame, comme vous vous en trouverez pour vous, & pour les autres : car votre état & votre perfection n'est pas l'état & la perfection d'un solitaire : & il faut bien se donner de garde, dit St. Bernard, ou de donner aux autres ce que nous avons reçu pour nous, ou de retenir pour nous ce que nous avons reçu pour les autres. Pourquoi dites-vous, que vous n'avancez point du tout? Ne reconnoissez-vous pas que toute chair est comme l'herbe, qu'elle tombe & se seche le soir? ne voulez-vous pas de tout votre cœur, que Dieu seul soit glorifié en vous, par vous, & aux dépens de vous? O que cette vertu est rare dans le siecle où nous sommes! l'on ne voit qu'amour-propre & cupidité. Aimez, je vous le dirois toujours, si je pouvois; car tout est compris en ce grand mot, aimez, aimez souverainement Jesus notre aimable Sauveur, qui ne s'est fait homme & Sauveur que pour se faire aimer de nous, & nous faire aimer Dieu par lui. Tout est sec & insipide sans lui, selon St. Bernard : *Un livre n'a point de goût pour moi*, dit ce Pere, *si je ne trouve le nom de Jesus; une conférence ne me*

satisfait point, si l'on n'y parle de Jesus. Jesus est une mélodie aux oreilles, du miel en la bouche, un chant d'allégresse au cœur. Devant ce Nom salutaire, qui a jamais persisté dans son endurcissement, ou dans sa paresse, ou dans sa langueur ? Qui, étant saisi de frayeur dans un péril éminent, n'a pas reçu de la force & du courage ? Qui, étant flottant & irrésolu, n'a pas été déterminé par la clarté & la lumiere que l'invocation de ce Nom porte dans l'ame ? Qui, dans l'adversité, dans la défiance, n'a pas repris une nouvelle vigueur au seul son de ce Nom secourable ? Il n'est rien de plus propre à écraser l'impétuosité de l'orgueil, de la colere, & à bannir tous les mauvais desirs : car quand je nomme Jesus, je me représente un homme doux & humble de cœur, bon, sobre, patient, chaste, doux, plein de miséricorde, enfin, orné de toutes les vertus : je conçois toutes choses en celui qui me tient lieu de toutes choses.

Il me semble que vous l'aimez : car vous êtes ravie de le recevoir : vous serez véritablement hors de vous-même, quand vous le verrez face à face, & que vous en jouirez purement. A quoi pen-

ſons-nous, ſi nous ne penſons à ce ſouverain bonheur ?

LETTRE LI.

Sur la ſouffrance.

MAlgré les afflictions qui vous accablent, j'ai cru juſqu'ici me devoir renfermer dans des deſirs & des prieres. Je ne puis plus m'empêcher de vous dire, Madame, que ſi d'un côté je vous ai plaint dans votre double ſouffrance, j'ai penſé de l'autre que Dieu, vous réduiſant à lui tout ſeul pour vous conſoler, il vous feroit trouver en lui tout le ſoutien & toute la force que vous ne pouviez tirer de la part des hommes. On eſt, en vérité, bien heureux, quand Dieu nous eſt toutes choſes : c'étoit le bonheur de St. François, que vous aimez tant, quand il diſoit : *Mon Dieu eſt mon tout.* C'eſt déja un grand bonheur, ſelon l'Evangile, qui eſt une regle infaillible, de paſſer par les afflictions, qui ſont le partage des juſtes : c'en eſt un plus grand de croire bien ſincérement qu'on eſt vraiment heureux quand on pleure avec J. C., & qu'on porte avec lui ſa Croix ;

mais le plus grand de tous, eſt de ſouffrir ſans autre conſolation que celle du Ciel, & dans la préparation d'eſprit, & d'en demeurer encore privé, s'il plaît à Dieu de nous l'ôter.

Il eſt d'une haute vertu & d'un grand mérite de ne rien laiſſer échapper de ſes triſteſſes, par des manieres chagrines, qui puiſſent affliger le prochain : ainſi on peut être à la fois plein d'amertume pour ſoi-même, & remplie de douceur pour les autres : & l'on trouve le moyen d'être tout enſemble crucifié au-dedans de ſoi, ſans être, pour ainſi dire, crucifiant à l'égard de perſonne.

Que perſonne ne ſoit attriſté de vos paroles & de vos airs : ſi vous n'en êtes pas encore-là, vous deſirez du moins d'y parvenir, & vous y parviendrez, puiſque vous reconnoiſſez humblement que vous en êtes bien éloignée, & que vous gémiſſez en ſecret de n'y être pas parvenue. Pour y arriver, je ne ſerois pas d'avis que vous priſſiez la réſolution de vous faire toute la violence dont vous êtes capable : mais je voudrois que, de temps en temps, vous repréſentaſſiez doucement à Dieu dans le fond de votre cœur votre foibleſſe naturelle. Ne faites point difficulté, Madame, dans les moments

que vous avez à vous, de vous enfermer seule, non-seulement pour y respirer un peu de la contrainte que vous avez ailleurs, mais même pour y répandre avec plus de liberté quelques larmes aux pieds de N. S. dans votre petit Oratoire. Il y a souvent de l'orgueil & de l'esprit philosophe à vouloir être trop ferme : il est quelquefois plus humble de se permettre d'être foible : & c'étoit-là la pratique de David, de répandre son cœur devant Dieu dans la priere, de lui exposer sa souffrance, & de pleurer comme un enfant devant son pere. Après ce petit affoiblissement volontaire, dont J. C. même nous a donné l'exemple, dans le jardin & sur la croix, représentez au Pere éternel l'extrémité de vos maux, & relevez-vous avec un nouveau courage, pour aller au-devant de ceux qui vous attendent par-tout, & qui vous sont nécessaires pour empêcher que le monde ne vous gâte.

LETTRE LII.

Sur les découragements de la dirigée.

JE ſuis accablée de ſoins, de peines, & d'affaires temporelles : je ſuis inveſtie de tout ce qui me déplait, & de tout ce à quoi je ne ſuis pas propre. Quand ma converſation ſera-t-elle dans le Ciel? je ne communie que par obéiſſance : je n'acquiers aucune vertu : je ne me fais aucune violence pour l'amour de Dieu, & je ne connois point l'union avec lui. La priere m'ennuye : je ne ſais ni la continuer ni la reprendre. Sous prétexte d'obéiſſance, je ſuis toujours occupée de ma ſanté : j'ai une continuelle application à éviter ce qui pourroit me laſſer & m'incommoder : mon eſprit ne peut ſe ſoumettre à la contrainte des exercices de piété : je médite mal : en un mot, je ne puis comprendre ſur quoi eſt fondé l'eſpérance que j'ai de mon ſalut. Cependant je prie continuellement, ſi gémir devant Dieu eſt une priere : du reſte, je ſuis comme hébétée par l'accablement de mes peines & de ma triſteſſe.

Voilà, Madame, ce que vous m'écrivez : je voulois y répondre à loiſir : mais

j'ai eu tant d'affaires depuis ce temps-là, que je ne sais si j'aurois le courage de travailler à votre guérison, supposé que vous fussiez aussi malade que vous l'exposez. Mon état me fait mieux comprendre le vôtre : je n'ai que des affaires spirituelles : & par leur multitude & le commerce où elles m'engagent, elles me rendent temporel & dissipé : mais je sais les graces que Dieu vous fait, & je ne crains point de vous encourager à une plus ferme confiance que jamais. L'espérance de votre salut est bien fondée : elle est fondée sur une miséricorde singuliere de N. S. J. C. sur vous, à laquelle je vous vois correspondre, depuis bien des années, avec un nouvel accroissement de bonne volonté & de ferveur : il n'y auroit à craindre pour vous que le découragement & l'infidélité : & je vois que c'est-là tout ce que vous craignez souverainement vous-même! les premieres approches du relâchement vous allarment. Si vous cessiez d'être dans ces dispositions, je cesserois d'espérer si fort pour vous, & votre confiance me paroîtroit hasardée. Craignez votre foiblesse, mais espérez davantage au secours d'en-haut. St. Grégoire remarque que la conduite ordinaire de Dieu sur les justes, est de leur laisser quelques

imperfections, afin qu'au milieu de l'éclat des vertus, qui les rend l'édification de tout le monde, l'ennui que leur causent ces imperfections, les tienne dans l'abaissement, & que les difficultés qu'ils éprouvent à résister au mal, en de petites occasions, leur apprennent à ne se point enorgueillir de la victoire qu'ils remportent dans les grandes. Si votre cœur ne conversoit pas dans le Ciel, vous prendriez plus de plaisir aux conversations de la terre. Il est très-bon de communier par obéissance, même sans attrait sensible. Quand on est dans les dispositions où vous êtes, il ne dépend pas de vous de le faire toujours avec goût : je sais que vous faites de grandes violences pour Dieu : mais il n'est pas à propos que vous soyez dans une continuelle contrainte.

Vous devez, sans aucun scrupule, vous occuper de votre santé : elle n'est pas à vous, & vous en rendrez compte à Israël ; à qui elle appartient.

C'est à J. C. que vous devez le pur amour qui vous domine, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, cette science de la foi qui vous éleve au-dessus des sages du siecle, cette crainte filiale, qui vous donne tant d'horreur du péché, cette

espérance dont vous cherchez le fondement : c'est le partage des ames qui desirent J. C. avec ardeur, & qui se consacrent entiérement à lui : *Passez à moi, vous tous qui me desirez ardemment.* O bonheur inestimable ! vous l'avez cherché avec ardeur, vous l'avez trouvé : vous vous êtes portée vers ce Dieu des vertus & de toute consolation : vous n'êtes plus à vous, vous êtes à J. C. sans réserve & sans retour, par la préparation de votre cœur : vous avez déja quitté le monde, quoique vous soyez encore au milieu du monde ; vous avez passé dans le monde nouveau de la grace & de la sainteté, où l'on trouve J. C., où l'on reçoit les biens de J. C., où l'on goûte J. C. & ses délices. Il est vrai que vous desirez encore, que vous cherchez encore, que vous êtes encore plus affamée, plus altérée qu'auparavant : je vois par toutes vos redditions, où vous m'exposez l'état de votre intérieur ; je vois, dis-je, que vous gémissez toujours de n'être pas assez unie à Dieu, & que vous aspirez à une plus grande perfection : ce sont-là les marques du salut ; voilà le caractere de ceux que Dieu aime : *Ceux qui me mangent auront encore faim, & ceux qui me boivent auront encore soif.*

Les perſonnes, qui ont quelque expérience de la conduite de Dieu à l'égard des bonnes ames, ne trouveront rien de nouveau ni d'extraordinaire dans vos viciſſitudes de tiédeur & de ferveur ; car on a vu de tout temps cette alternative de paix & de trouble dans les plus grands Saints : de-là vient qu'un d'eux diſoit dans ſon abondance : *Je ne ſerai jamais ébranlé* ; & il ajoute auſſi-tôt : *Vous avez détourné votre viſage de moi, & je ſuis tombé dans le trouble. Le ſoir*, dit le même David : *nous ſerons dans les larmes, & le matin dans la joie.*

Après vous avoir fait obſerver ce que J. C. eſt pour vous, voyons ce que vous devez être pour lui. L'Epître du Dimanche de cette Octave vous l'apprend en peu de mots ; 1°. *Celui qui m'écoute ne ſera pas confondu.* 2°. *Ceux qui agiſſent en moi ne pécheront pas.* 3°. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoître, auront la vie éternelle.*

Voilà ce que vous devez faire pour plaire à J. C., & la récompenſe de votre fidélité. 1°. Il faut écouter avec une ſouveraine ſoumiſſion cette Sageſſe incarnée, qui eſt pour vous l'unique voie, l'unique vérité, l'unique vie. Marie-Magdeleine étoit aux pieds de Jeſus, & l'écoutoit :

la ſainte Vierge, dit l'Evangile, *conſervoit toutes ſes paroles* : heureux moments dans leſquels Dieu parle à notre cœur ! quand il ſe tait, il faut nous rappeller ce qu'il nous a dit. Quel beſoin n'avez-vous pas de recourir aux conſeils de la ſageſſe dans l'état où elle vous a miſe, & dans le temps où nous ſommes ?

Elle vous mettra au cœur des paroles de paix pour ſon peuple, des paroles de ſanctification pour les Princes & les Grands de la terre, des paroles de ſageſſe & de vérité pour vous-même : une ſeule de ſes paroles peut vous éclairer pour le reſte de votre vie : *Le Seigneur a parlé une fois, & j'ai entendu ces deux choſes, que la puiſſance eſt à Dieu, & que la miſéricorde eſt à vous, Seigneur, & que vous rendez à chacun ſelon ſes œuvres.*

2°. *Ceux qui agiſſent en moi ne pécheront pas.* Une ame, qui prête l'oreille aux paroles de la Sageſſe, eſt féconde en bonnes œuvres : les bonnes œuvres ſont l'aiman de la charité. Dieu demande de vous les œuvres que vous ſeule pouvez faire : elles vous ſuivront dans l'éternité. La plupart des Chrétiens paſſent leur vie à ne rien faire, ou à faire du mal, ou à faire toute autre choſe que ce qu'ils devroient : graces à Dieu, je vous vois

occupée des œuvres de votre état : vous les faites en Dieu, & pour Dieu : j'en espere pour vous une grande récompense : je les regarde comme un gage plus certain de votre salut, que si vous faisiez des miracles, & que si vous prophétisiez ; parce que l'Evangile m'apprend qu'il y aura des faiseurs de miracles, & des prophetes qui seront rejettés sur ce qu'il n'ont pas fait la volonté de Dieu.

3°. *Ceux qui apprennent aux autres à me connoître auront la vie éternelle.* Voilà, Madame, un des fondements sur lesquels l'espérance de votre salut est appuyée : vous avez travaillé à St. Cyr, à la Cour, & ailleurs, à faire connoître & aimer celui de qui vous tenez tout : je sais mieux qu'un autre que vous ne voulez perdre aucune occasion de continuer, tant que vous vivrez ; vous aurez la vie éternelle : *ceux qui instruiront les autres à la justice, seront éclatants comme des étoiles dans l'éternité*, dit un Prophete : on sauve son ame en sauvant les autres, ou du moins en travaillant pour leur salut. Dieu vous a formée, comme il forme tous ceux qu'il destine aux grandes œuvres : voyez avec une profonde reconnoissance, la différence de votre personnage à celui de tant de femmes vaines, frivoles, occupées à

la Cour du ſoin de perdre les hommes, & de ſe perdre avec eux, traînant dans le vice une vieilleſſe honteuſe, ambitieuſes juſques ſur les bords du tombeau : vous pouvez bien dire avec un ſaint Roi : *Un meilleur héritage m'eſt échu par le ſort.*

LETTRE LIII.

Sur l'inquiétude dans les affaires.

IL eſt, Madame, une inquiétude criminelle, qui vient d'un défaut de Religion, & d'un amour exceſſif pour les biens de la terre ; une inquiétude que les paſſions du ſiecle excitent dans les mondains. Je ne la touche ici en paſſant, que pour bénir Dieu de vous en avoir préſervée : cette inquiétude eſt très-mortelle dans ſon principe & dans ſes effets. Les hommes ſans foi s'abandonnent plus ou moins, ſelon les divers événements de la vie, à la triſteſſe, au murmure contre la Providence, à la vengeance, à toutes ſortes d'injuſtices : ils attribuent leur diſgrace aux cauſes qui en ſont les plus innocentes : leur langue n'épargne perſonne ſur la terre : & elle profere des blaſphêmes contre le Ciel : leur politi-

que, poussée à bout, s'épuise inutilement en nouveaux projets, qui enfantent de nouveaux tourments. Ce mot de J. C. : *Un seul de vos cheveux ne tombera pas sans l'ordre de votre Pere Celeste*, leur paroît une folie, un problême : il ne faut pas s'étonner, si leur fausse sagesse, qui ose s'élever contre Dieu, se trouve engloutie dans les flots de l'adversité.

Vous êtes, Madame, bien loin de ce triste état. Les *enfants de lumiere* n'ont rien de commun *avec des enfants de ténebres* : mais il y a une autre inquiétude pour les besoins de la vie présente : quoique son objet soit permis, elle doit cependant être subordonnée aux soins du salut, & modérée par la confiance en Dieu, suivant cette parole de l'Evangile : *Ne vous mettez point en peine des nécessités de la vie : car votre Pere Céleste sait de quoi vous avez besoin.* Il est encore une autre inquiétude, qui a un très-bon objet ; telle étoit celle de Marthe, laquelle s'empressoit un peu trop : elle craignoit de ne pas assez bien régaler N. S. : elle ne pensoit pas assez au repas spirituel que J. C. vouloit donner à son ame : & ce repas occupoit sa sœur Marie toute entiere. Le soin de Marthe étoit bon : son seul défaut étoit d'être trop occupée

de l'acceſſoire, & de négliger le principal.

Telle eſt, Madame, votre inquiétude: elle a pour objet la charité même, le bien de l'Etat, le ſalut du Roi, ſon repos, ſa ſanté, la paix, le ſoulagement des peuples: Dieu vous garde de l'indifférence pour de tels objets! j'aimerois mieux vous abſoudre pour toujours de vos ſollicitudes, que de vous permettre une telle indolence. Je connois votre ſoumiſſion à Dieu au milieu de vos ſenſibilités, & que c'eſt le ſeul Roi qui regne dans votre cœur, même dans vos plus grandes agitations. Il y a néanmoins du défaut dans cette inquiétude, qui vous abat, qui trouble votre repos, & qui nuit à votre ſanté: mais il faut avouer que ſouvent vous n'en êtes pas entiérement la maîtreſſe: ces mouvements ſont naturels, ils ne laiſſent pas d'exciter de grands troubles dans la partie inférieure. St. Paul ſe plaignoit qu'il n'en étoit pas totalement le maître.

Une marque que ces mouvements ne ſont pas volontaires, c'eſt qu'on ne les approuve pas, & qu'on veut ſe ſoumettre à Dieu, aux dépens de toutes ſes répugnances: ainſi raiſonne l'Apôtre: *Je n'approuve point ce que je fais: ainſi ce n'eſt*

n'est plus moi qui fais cela : mais c'est la concupiscence. Voilà tout le mystere dont vous m'avez demandé l'éclaircissement : vos répugnances sont involontaires, & dans l'homme du dehors, qui est très-déraisonnable, & que vous ne gouvernez pas absolument comme vous voulez : elles ne sont pas dans l'homme intérieur & véritable, que je sais être absolument & aveuglément dévoué à l'ordre de Dieu. Quelle consolation, Madame, d'être en J. C., & d'y être solidement établie & enracinée ! ces combats se tournent en mérite : on souffre, on s'humilie, on se purifie, on aime plus fortement : car les combats fortifient celles qui peuvent dire, comme l'épouse : *Mon bien-aimé est à moi : & je suis à lui.* Il faut que vous soyez humble, plus charitable, plus zélée, plus patiente, & plus unie à Dieu, par le fond de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel est, Madame, votre appui, votre espoir, votre consolation, votre desir ? n'est-ce pas Dieu, le Dieu de votre cœur, celui qui sera votre partage pour toujours ? où pouvez-vous être bien sans lui ? où pouvez-vous être mal avec lui ? il est à St. Cyr, au milieu de ses épouses, avec une bonté par-

ticuliere : mais il eſt à la Cour, à Fontainebleau, & en tous lieux, plein d'une miſéricorde ſans limites pour ceux qui l'aiment. Ce qui vous reſte de vie doit être tout à lui : il aura ſoin de votre mort. Un grand ſerviteur de Dieu que vous connoiſſez bien, (St. François de Sales) diſoit à Dieu : » Quand je jette » les yeux hors de vous, je n'y découvre rien de ſolide : je n'y vois ni amitié qui me puiſſe ſervir, ni puiſſance » capable de me ſoutenir, ni conſeil qui » me puiſſe aider : je n'y trouve ni livre, ni diſcours qui me conſole, ni » or, ni argent qui me délivre de mes » peines, ni retraite qui m'aſſure & qui » me défende : il faut que vous-même, » ô mon Dieu ! daignez me ſecourir, comme étant le ſeul qui puiſſiez me conſoler, m'inſtruire & me défendre ".

Portez courageuſement les tribulations du Roi & de l'Etat : notre ſageſſe eſt bien courte dans les adverſités. Si Dieu, qui abaiſſe & qui releve à ſon gré, ne nous ſecouroit particuliérement, notre politique ſeroit à bout; & pour parler le langage de l'Ecriture, *la prudence des prudents ſeroit engloutie dans les flots de notre tribulation :* mais il faut eſpérer au Seigneur qui ſoutient, & non en la créature

qui tombe, & jetter souvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, & ne nous point attacher à celui qui passe : *O sainte Sion!* s'écrie St. Augustin, *où tout subsiste & rien ne change.* Faites, Madame, ce que votre place demande, pour consoler les affligés, & pour redresser les politiques, en leur apprenant à ne pas tenter Dieu, à espérer en lui, à faire ce que la nécessité requiert, & non ce que l'orgueil ou la précipitation suggerent; consolez-vous vous-même des afflictions qui naissent du mauvais état des affaires publiques. C'est principalement dans l'adversité que le juste doit vivre de la foi : bannissez les autres sujets qui pourroient vous attrister : amusez les autres dans les moments destinés à cela : car une abondante tristesse seroit une abondante tentation pour vous.

LETTRE LIV.

Sur l'utilité des redditions de compte.

JE vous conseille la pratique de vos redditions avec plus de zele que jamais, parce que j'ai connu par expérience combien elle vous est avantageuse. Vous y

pratiquez la vigilance tant recommandée dans l'Ecriture : vous rendez compte au Miniſtre de J. C. de votre adminiſtration : c'eſt auſſi un acte d'humilité & d'obéiſſance, vertus que Dieu aime ſinguliérement, & dont il vous a inſpiré le goût. Si vous n'étiez pas devenue comme un petit enfant, vous ſeriez bien loin de la perfection, & vous n'auriez ni la paix, ni la ſûreté où vous êtes arrivée. C'eſt encore un acte de grande ſageſſe & de prévoyance : vous trouvez dans le tréſor du miniſtere que J. C. a établi, des lumieres que votre eſprit naturel, tout bon qu'il eſt, ne vous donneroit pas. Dieu répand par le canal de la conſultation, des lumieres céleſtes, des déciſions ſalutaires dans les doutes de la vie, que les perſonnes qui ne conſultent qu'elles-mêmes, ne reçoivent pas : vous prenez des conſeils ſur l'avenir, en diſant journellement dans vos redditions ce qui vous eſt arrivé : & toute la prudence humaine ne vous feroit pas prévoir ce que le ſouverain Directeur de nos ames vous découvrira par ſon Miniſtre. *Allez à Ananias*, c'eſt par lui que Dieu vous dira ce que vous aurez à faire. Rien n'eſt plus aveugle que de vouloir ſe conduire ſoi-même : vous prévenez par votre ſoumiſ-

ſion votre jugement : vos comptes ſeront rendus, & vous n'aurez plus de jugement à ſubir : *Si nous nous jugions nous-mêmes*, dit St. Paul, *nous ne ſerions pas jugés*. Enfin, Madame c'eſt-là le point le plus eſſentiel que les plus ſaints & les plus ſages Peres de la vie ſpirituelle ont le plus recommandé pour éviter les pieges du Diable, pour ſe ſoutenir dans les tentations, pour avancer à grands pas dans la vertu, pour ſe rélever promptement dans les fautes, pour perſévérer dans le bien. St. Dorothée, réfutant les raiſons auxquelles on attribue ſouvent le relâchement & la chûte de certaines ames, dit que le mal vient uniquement de ce qu'on s'eſt caché à ſon Pere ſpirituel, & qu'on ne lui a pas découvert le fond de ſon cœur : le Médecin ne guérit point les maux qu'on lui diſſimule, & le St. Eſprit nous avertit que celui qui cache ſes fautes ne ſauroit être bien conduit.

C'eſt principalement dans la Religion qu'on trouve le tréſor d'un fidele ami : les Grands du monde, qui ne cherchent que des flatteurs, n'auront que des trompeurs pour amis : ils ne méritent pas d'être bien ſervis : ils veulent paroître ce qu'ils ne ſont pas, & ne veulent jamais qu'on voye ce qu'ils ſont : il faut leur

mettre des couſſins ſous leurs coudes & des oreillers ſous leur tête : Dites-nous des choſes agréables, diſent-ils à ceux qui les approchent : ils reſſemblent à ce Roi d'Iſraël, environné de faux Prophetes, & qui craignoit d'en trouver un véritable : *Cet homme*, diſoit-il, *ne m'annonce jamais que du mal* : il appelloit mal ce qui étoit l'unique bien pour lui : il eut le ſort qu'il méritoit, il périt par la ſéduction.

Pour vous, Madame, qui avez cherché avec une ſimplicité parfaite à être bien conduite, Dieu ne permettra pas qu'on vous flatte : continuez à demander à Dieu l'humilité, la douceur, la patience dans les ſouffrances : ſoyez fidelle à votre pratique de la préſence de Dieu : demandez auſſi avec inſtance l'eſprit de priere & les vertus dont vous ſentez le preſſant beſoin en différentes occaſions : frappez ſouvent à la porte du Pere des miſéricordes & de lumiere : demandez la perſévérance, c'eſt le fruit de la priere : que ſeroit-ce ſi vous ne perſévériez pas juſqu'à la fin ? Excitez-vous, le mieux que vous pouvez, au commencement de la priere, pour offrir le ſacrifice de louanges : portez-y un cœur affamé de la juſtice. Dieu ſaura bien réunir les parties

de votre Oraison qui paroissent séparées. Ayez bon courage ; soyez un homme dans votre piété : soutenez le combat : ne vous lassez point : défendez toujours la vérité contre les nouveautés : elle en a un très-grand besoin, & c'est-là une de vos obligations : les décisions de l'Eglise vous donnent droit de parler en toute sûreté contre le Jansénisme & le Calvinisme : suggérez les moyens convenables pour détruire ces Sectes : & dites avec le prophete : *Conduisez-moi, Seigneur, dans le chemin de la vérité.*

LETTRE LV.

Sur les bienfaits de Dieu.

VOus êtes, Madame, de ces ames fortunées, c'est-à-dire, prévenues de graces. Je craignis, je vous l'avoue, de trouver en vous les inégalités des personnes du monde, lorsqu'il fut question de me charger de votre ame : votre constance, votre affermissement, votre amour pour N. S., votre progrès, & vos desirs ardents pour l'humilité & la dépendance, me font croire que vous n'êtes plus du monde, quoique vous soyez dans le

centre du monde même : vous êtes du nombre des brebis, des enfants, des épouses, des favorites : tenez bien ce que vous avez : ne le laissez pas donner à un autre : & pour demeurer fidelle à votre état, soyez fidelle, s'il se peut, aux moindres graces : profitez de l'avis du St. Esprit ; que la moindre portion des dons de Dieu ne soit pas perdue en vous, & de ce mot : *Celui qui sera fidele dans les petites choses sera fidele dans les plus grandes.* Celle-là est bien éloignée de quitter Dieu dans les choses essentielles, qui craint de ne lui pas obéir ponctuellement jusques dans les conseils..... Vous ne pouvez, Madame, ne vous pas être apperçue en votre particulier de cette bonté infinie de Dieu envers vous : il vous enrichit tous les jours, & vous détache de tout : *Il met au loin ce qui vous est le plus proche :* il fait que tout vous porte à Dieu : il vous recueille au milieu de la plus grande dissipation : il met en leur place les amis, les parents, le bien, &c. Il semble qu'il vous sépare insensiblement de vous-même, pour vous préparer à tout quitter sans peine, quand il le voudra. O qu'il a fallu qu'il vous ait aimée pour surmonter tant d'obstacles, & pour se communiquer à vous avec tant d'effusion ! il vous avoit

donné un riche naturel, parce qu'il vous aimoit : il vous a retirée du malheur de votre naiſſance, parce qu'il vous aimoit : il vous a fait depuis mille graces différentes, parce qu'il vous aimoit; mais que cette charité de Dieu a été peut-être longtemps exercée par la diſſipation, la tiédeur & l'éloignement que le monde inſpire! combien de temps paſſé inutilement, ne daignant pas écouter Dieu! combien de délibérations avant de ſe rendre à ſes preſſantes & amoureuſes ſollicitations! & lorſque vous avez été perſuadée que le meilleur parti pour vous étoit de vous donner toute à lui, combien a-t-il fallu encore de combats à votre cœur pour l'obliger de ſuivre la ferveur où Dieu vous appelloit!...

LETTRE LVI.

J'Ai lu, Madame, vos quatre redditions. *Il me ſemble*, dites-vous, *qu'il ne me manque rien, & que je reçois toutes ſortes de graces : mais je crains de n'y pas répondre.* Cela eſt très-vrai. Dieu vous en a enrichie en toutes manieres, & pour vous & pour les autres : il eſt auſſi vrai que la ſeule choſe à crain-

dre eſt qu'on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Il faut faire valoir votre place, votre crédit, vos talents, les dons que Dieu vous a faits : il faut en retirer l'uſure. Se retirer par crainte, tomber dans la faute du ſerviteur pareſſeux, qui craignoit de perdre ſon bien & qui l'enfouiſſoit, c'eſt s'expoſer au même châtiment, & vous ſavez qu'il fut terrible. La vie préſente eſt expoſée à de grandes viciſſitudes, & vous les éprouvez. Voilà ce qui nous doit toujours tenir dans une humble crainte. Vous éprouvez les changements attachés à notre foibleſſe : vos jours & vos mois ne ſont pas toujours les mêmes : ici, vous dites : *Je n'ai jamais ſenti plus d'amour pour Dieu, ni plus d'envie de lui plaire : je brûle du deſir de le ſervir mieux que je l'ai encore fait : ma ferveur eſt au point que je ne puis la contenir* : vous écrivez ailleurs : *Je ne veux que Dieu, que croître dans ſon amour, que procurer ſa gloire, que lui attirer des ſerviteurs, que mourir & aller jouir de lui.* Dans un autre endroit, vous gémiſſez de la contradiction de vos deſirs & de vos journées. Au mois de Novembre, vous vous plaigniez non-ſeulement de ne pas avancer, mais même de reculer : vos communions &

yos méditations ſont ſuperficielles, & vous font ſi peu d'impreſſion, que vous les oubliez dans la journée ſans pouvoir vous rappeller vos bonnes réſolutions : vous trouvez que la grande dévotion eſt triſte, & que vous faites moins de bonnes œuvres : le lendemain, vous êtes remiſe. En voilà aſſez pour vous faire ſentir vos foibleſſes, & combien vous avez beſoin de la grace dans les fâcheuſes ſaiſons de la vie, pour vous ſoutenir.

Ce qui me conſole, Madame, c'eſt que votre volonté ne change pas : vous êtes troublée, tentée, agitée, mais vous n'y conſentez pas : vous roulez toujours ſur le même pivot, ou pour parler ſelon le langage de l'Ecriture, Dieu vous fait la grace d'être *toujours enracinée en lui :* c'eſt-là le fruit des bonnes œuvres : elles donnent à l'ame de la ſtabilité. Le fond de votre cœur, au milieu de tous les vents, des orages, des tempêtes, eſt toujours d'aimer Dieu, de ne vous départir jamais de la réſolution que vous avez priſe de le ſervir. Quel bonheur, Madame, de n'être point de ces ames légeres & inconſtantes, qui paſſent, en un moment, de la vie à la mort! un objet, un plaiſir, une peine d'un inſtant leur fait oublier les plus ſaintes promeſ-

ſes, & violer l'alliance qu'elles avoient faite avec Dieu. Si le repentir ſuccede à la rechûte, bientôt après la rechûte ſuccede au repentir : mais le repentir eſt foible, ſuperficiel, ſouvent contrefait, & plus capable de cauſer des ſacrileges que d'attirer des graces, au-lieu que la rechûte eſt énorme, & conduit ſouvent à l'endurciſſement & à la réprobation. Graces à Dieu, vous n'éprouvez point ces dangereuſes & mortelles alternatives : vos viciſſitudes ſont comme celles des perſonnes d'une bonne complexion : leurs jours & leurs mois ne ſe reſſemblent pas, il y en a de beaux & de fâcheux : l'été eſt ſuivi de l'hyver : ils en ſentent, comme les autres, les incommodités : mais le fond de leur ſanté eſt toujours le même : ils réſiſtent aux froids les plus rigoureux : les foibles tombent avec les feuilles. Vous vous plaignez des affaires qui vous accablent : mais Dieu que vous cherchez, en fera votre joie : c'eſt votre état : Dieu lui-même vous l'a formé; il vous charge de veiller à ſa gloire dans ces affaires qui ſe traitent devant vous; où eſt le négociant, qui s'afflige de l'étendue de ſon négoce? Vous en ſouffrez, mais c'eſt-là votre pénitence : vous craignez que cet accablement

ne vous diſſipe trop : tant que votre intention ſera droite, ce n'eſt pas diſſipation, ce ſont de bonnes œuvres. *La vie*, dites-vous, *ſe paſſe en affaires & en amuſements ; les affaires m'ont éloignée de Dieu à Verſailles, & les amuſements m'en ont éloignée à Fontainebleau* : ces plaiſirs vous ſont néceſſaires : vous avez vu que vos maladies venoient d'ennui & de contrainte : ils ne vous éloigneront pas de Dieu : il eſt plus près de vous que vous ne penſez : amuſez-vous donc encore, Madame, vous en avez beſoin : & ceux qui ſont autour de vous, à qui vous ſervez d'aſyle, pourroient-ils ſupporter une vie ſérieuſe ? vous ne pouvez arriver à l'unique néceſſaire dans la région que vous habitez, que par ces amuſements & par ces inutilités : voilà les filets & l'hameçon pour la pêche que vous avez à faire ; il faut que dans le lieu des plaiſirs on apprenne par vous comment on doit les régler, & quels ſont les jeux innocents compatibles avec la vertu. Vous vous plaignez de vous y attacher ; mais en faites-vous votre paſſion ?

Fréquentez la Communion : c'eſt le pain des élus, la force, la conſolation, la tranſformation, la vie, le Paradis des enfants de Dieu. Songez, Madame, que ce Sa-

crement eſt J. C. même. Vous ne ſcandaliſez perſonne : votre vie eſt la bonne odeur de J. C. : je vous en aſſure, Madame : les plus grands libertins réverent vos communions, & les bonnes ames en ſont encouragées.

Mépriſez, plus que jamais, la fauſſe prudence du ſiecle, qui s'appuye ſur des maximes contraires à la Religion : confondez-la, détruiſez-la : du moins, ne vous laſſez pas de la combattre, ne la laiſſez pas dominer dans le Conſeil du Roi, chargez-la, ſi vous pouvez, d'une telle ignominie, qu'elle n'oſe y paroître devant vous. C'eſt elle qui ruine les Etats, & détruit la Religion : Dieu l'a dit : *Je perdrai la ſageſſe & la prudence des prudents* : je parle de la prudence criminelle qui combat les maximes de la Morale, laquelle, chez les Chrétiens, doit être la ſuprême loi. Faites un grand uſage de la ſageſſe véritable, qui eſt ſelon la droite raiſon : qu'elle aſſaiſonne tous vos conſeils, qu'elle conduiſe tous vos pas, qu'elle travaille tous les jours avec vous, qu'elle vous apprenne ce qui eſt agréable à Dieu : quand vous l'aurez connue, ſoyez hardie, courageuſe, magnanime à ſupporter le travail & les contre-temps : ménagements, ſollicitations, prieres, employez

tout pour faire triompher la vérité, & abandonnez le ſuccès à la Providence. N'eſpérez dans les affaires publiques, & ſur-tout dans celles de la Religion, que lorſque vous aurez pour appui la juſtice.

Vous pourrez, ... au Roi ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de lui ...... qui nuiroit au prochain, s'il étoit dit : ce n'eſt pas un.... & votre intention doit être, en lui diſant, ... nous vous avons autrefois décidé cette queſtion : c'eſt une ..... permiſe, & non un .... il ſeroit aiſé de le prouver par l'exemple & le ſentiment des Saints, auſſi-bien que par la doctrine de St. Thomas.

Je m'apperçois que vous avancez : vous avez cette crainte filiale qui abhorre le péché : c'eſt le don qui conſerve en nous tous les autres dons, comme il en eſt le fondement. Vos filles s'apperçoivent de votre progrès dans la ſageſſe, dans la douceur, dans une réſignation en Dieu, qui ſe fait ſentir dans la compaſſion, dans la patience, dans l'amour divin qui eſt la voie parfaite. Que le grand Dieu de gloire en ſoit béni à jamais! Je vais prier pour vous du meilleur de mon cœur. Notre Seigneur promit aux Apôtres nos dévanciers, & en leur perſonne à tous les Evêques, de leur accorder tout ce qu'ils de-

manderont. J'eſpere qu'il m'exaucera pour vous. Je me plains de ne vous voir que deux heures en ſix mois touchant votre grande affaire. Je craignois de trouver en vous les inconſtances des femmes de la Cour, & je n'y ai trouvé que la fidélité des épouſes de J. C.; mais certainement je ne vous vois pas aſſez.

LETTRE LVII.

Sur ſes progrès.

J'Ai reçu, Madame, le dernier paquet que vous m'avez envoyé : il m'a donné une conſolation ſinguliere : je vois & j'admire la conduite paternelle de Dieu ſur vous : votre état n'eſt pas naturel : il devroit faire couler ſur vous une abondance de conſolation ſenſible, & vous ôter le repos & la joie de la conſcience : la jouiſſance des biens temporels, qui s'offrent à vous, devroit vous faire perdre les biens éternels : car telle eſt la loi que Dieu a établie : l'on perd les biens & la paix de la conſcience, quand on ceſſe de chercher premiérement le Royaume de Dieu & ſa juſtice : & il en coûte beaucoup à la nature quand on veut tout

ſacrifier à la gloire de Dieu & à ſon ſalut. Votre place, Madame, devroit naturellement faire une réprouvée, & Dieu veut y avoir une Sainte & une prédeſtinée : vous lui ſacrifiez un Royaume temporel ; & en échange, il vous en prépare un éternel. Je veux, Madame, m'étendre davantage ſur le ſujet de votre derniere : celle-ci n'eſt que pour en accuſer la réception, & pour vous dire en un mot que les penſées de Dieu ſont bien éloignées de celles des pauvres hommes comme nous. Si Dieu ne contrebalançoit pas la félicité temporelle de votre état, vous ſeriez, Madame, comme tant de femmes vaines qui vous ont dévancée, idolâtre de vous-même, livrée aux paſſions mondaines, flattée des pécheurs, recherchée par ceux qui n'aiment rien, improuvée par les gens de bien, haïe de Dieu & de ſes Saints, & l'affliction de l'Egliſe, dont vous êtes aujourd'hui le ſoutien & la conſolation. Je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, que Dieu vous fait une meilleure condition par ſa grace, & que vous devez bien vous garder de changer jamais, quelle promeſſe ou quelle menace que le monde puiſſe vous faire : eſpérez tout de Dieu, qui tient en ſa main le ſort des hommes &

des Empires : vous êtes bien, & vous ne ſerez jamais délaiſſée du Tout-Puiſſant.

LETTRE LVIII.

Sur la patience.

DIeu demande de vous une grande patience : j'ai fortement dans l'eſprit qu'il veut faire quelque choſe de grand par vous : tout ce que je vois eſt contre l'ordre naturel des choſes, & rien n'arrive ici-bas par haſard. Le Seigneur vous conduit, rien ne vous manquera : votre état eſt de lui : il n'eſt point médiocre, & j'ai plus d'eſpérance que jamais de voir vos deſirs accomplis. Vous ne connoiſſez pas l'avantage de la ſouffrance : c'eſt un temps de nuage & d'obſcurité : la foi doit vous y conduire, & la confiance en Dieu doit vous y rendre inébranlable.

Vous croyez quelquefois être anéantie : la ſouffrance vous accable : le dépit vous environne : c'eſt un chien qui aboye, il ne vous mordra jamais, que vous ne le vouliez. N'examinez point, dans le temps de la peine, ni vos ſouffrances, ni vos impatiences : elles ſont

plus hors de votre cœur, que vous ne penſez : vous vous connoîtrez mieux après la tribulation : l'Ecriture nous apprend que l'homme patient vaut mieux que l'homme fort, & que celui qui devient le maître de lui-même, eſt bien au-deſſus de celui qui étend ſes conquêtes ſur des villes fortes. *Vous pouvez être martyr ſans paſſer par le glaive*, dit St. Bernard, *ſi vous gardez la patience.* Vous voyez, Madame, combien votre état préſent vous éleve dans la piété ſans y penſer. St. Jacques nous aſſure que la patience fait un Chrétien parfait : *Conſidérez*, dit-il, *comme le ſujet d'une extrême joie, les diverſes afflictions qui vous arrivent, ſachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Or la patience fait un ouvrage parfait.* Pourquoi donc vous affligez-vous, Madame ? Pourquoi regardez-vous votre état, comme un état de baſſeſſe & de médiocrité ?

Glorifions-nous, dit St. Paul, *dans nos afflictions, ſachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'eſpérance, & l'eſpérance ne nous trompe point.* Vous ſouffrez, mais Dieu vous prépare par-là à ſes deſſeins : vous ſouffrez de vos impatiences, mais elles ſont légeres, & vous gagnez plus que vous

ne perdez : vous souffrez de ne plus faire tant de bonnes œuvres, mais la souffrance est une œuvre parfaite, & vous méritez la grace des bonnes œuvres auxquelles Dieu vous destine. Vous souffrez d'attendre sans voir d'avancement, mais qu'importe, pourvu que Dieu le voye? Vous souffrez d'être abattue, de vous voir dans les larmes, dans le danger d'offenser Dieu : mais Dieu vous sanctifie, & éloigne de vous par la souffrance, l'orgueil, l'hypocrisie, la présomption, l'amour du siecle, l'attachement à la vie : vous ne discernez pas que Dieu vous conduit par la main dans l'école des vertus, compagnes inséparables de la patience, & qui menent à la perfection, à l'humilité, à la douceur, à la confiance en Dieu, à la soumission, à la Providence, à la pénitence, à la faim & soif de la justice, à la priere, à l'amour de Dieu que vous sentez être l'unique ressource solide dans les miseres de ce déplorable pélérinage. Tout ce que je vois aujourd'hui en vous me montre la main invisible du Tout-Puissant qui vous conduit. Pourquoi êtes-vous à la Cour, au faîte des grandeurs? pourquoi tant de goût pour Dieu? pourquoi tant de desirs d'une vie parfaitement chrétienne? pourquoi le Prince, amusé

innocemment, & comme lié par la main de Dieu? c'eſt qu'il le veut hors des pieges du Diable, il veut l'affranchir & enſuite le ſanctifier : *il le lie, & il vous lie*, car c'eſt par vous qu'il veut le ſauver : s'il vous échappoit, & ſi vous lui échappiez, ſon deſſein ne s'accompliroit pas. La contrainte eſt donc dans l'ordre de Dieu : les jours paroiſſent vuides aujourd'hui pour en fournir à l'avenir de pleins; quoiqu'il y ait, ce ſemble, encore tant de choſes à faire, il faut aujourd'hui ne rien faire pour attendre le temps de faire tout. C'eſt beaucoup que les liens de l'iniquité ſoient rompus & qu'il ſoit délivré! votre chambre eſt ſon aſyle : Dieu l'y conduit hors des pieges du ſiecle : ſans vous, hélas! où ne ſeroit-il pas pris, parmi tant d'embûches qu'on lui tendoit? c'eſt beaucoup qu'il s'accoutume à ne plus donner les jours de la vie à la malignité du ſiecle : c'eſt déja les racheter dans un ſens : & l'on peut eſpérer qu'il ſera conduit juſqu'à les remplir de bonnes œuvres. Ecriez-vous avec St. Paul : *O profondeur des tréſors de la ſageſſe & de la ſcience de Dieu! que ſes jugements ſont incompréhenſibles, & ſes voies impénétrables! car qui a connu les deſſeins de Dieu, ou*

qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils? tout eſt de lui, tout eſt par lui, &c.

Offrez-vous à lui dans toutes vos peines, & offrez-les pour le Roi & pour ſon état. Conſidérez les exemples de Job, de Tobie, & de tous les Saints que Dieu a purifiés par la patience : imitez leur égalité & leur conſtance : Dieu vous veut dans l'eſclavage, quoique vous ſoyez née libre, afin que vous retiriez du véritable eſclavage, qui eſt celui du péché, *la perſonne que vous aimez le plus.*

Je ſuis bien content de votre amour pour Dieu, de votre zele pour les bonnes œuvres, de votre crainte de l'offenſer, de la haine que vous avez contre le monde, de votre détachement de la vie, de votre joie au ſouvenir de la mort & de l'éternité. Mais faites vos efforts pour avancer dans la patience : les ennuis & les mortifications de votre état vous tiendront lieu de pénitence. Gerſon dit, qu'il faut cultiver notre ame comme un jardinier cultive ſon jardin : quand il fait ſec, il l'arroſe : quand il pleut, il ceſſe d'arroſer : il ſeme en certains temps les fruits de la ſaiſon : c'eſt à préſent le fruit de la patience qu'il faut cultiver, c'eſt la ſaiſon de cette vertu. Je verrai, Madame, à votre retour de Fontaine-

bleau, ſi votre jardin eſt bien fertile.

Ne penſez guere aux ſujets qui pourroient vous attriſter : Dieu eſt près de vous : que vous faut-il de plus, pour vous donner une joie ſolide ? il faut que vous faſſiez voir la vertu aimable, & qu'on voye en vous que le poids de l'Evangile n'accable point ; qu'il eſt au contraire ſi doux & ſi léger, quand on le prend véritablement ſur ſoi, qu'il devient le véritable ſoulagement d'une ame : c'eſt à vous à mettre la piété en réputation & à faire ſentir la vérité de cette parole du St. Eſprit : *Que la bonne conſcience eſt un banquet continuel*, douce, gaye, complaiſante en tout, hors dans le mal, qu'il ne faut ni faire, ni approuver, ni permettre ; mais que vous devez réprimer fortement, à moins que la ſageſſe chrétienne ne vous engage à ſupprimer des avis qui ne feroient qu'aigrir & rebuter.

LETTRE LIX.

Sur l'orgueil.

ANimez-vous, Madame, contre l'orgueil par ces motifs. 1°. L'orgueil eſt l'ennemi de toutes les vertus : il nous ravit en un moment le fruit de nos bonnes œuvres : *En vérité, je vous le dis, ils ont déja reçu leur récompenſe.* Les vertus les plus éminentes deviennent un péché par la contagion de ce vice : imitez la Sainte Vierge : écraſez, comme elle, la tête de ce ſerpent. 2°. Motif. Cette paſſion eſt la ſource & la racine de tout péché ; *la ſuperbe ſépare Dieu, & conduit à l'apoſtaſie*, dit le St. Eſprit dans les proverbes. Conſidérez en détail l'étendue de ce grand mal, pour en recevoir tous les jours une plus grande horreur : ſelon St. Grégoire & les Théologiens, il mene à ſon cortege l'amour des pompes & vanités du ſiecle auxquelles vous avez renoncé, l'attachement à ſon ſens, le deſir de commander par-tout, l'horreur de l'obéiſſance, une recherche continuelle de ſa propre gloire juſqu'aux pieds des Autels & dans les choſes les plus ſaintes, & devant

vant le ſouverain Roi devant lequel toute créature doit être anéantie, l'opiniâtreté, la colere, la mauvaiſe joie, dans la proſpérité, la triſteſſe ennemie du ſalut, la haine continuelle de ceux qui nous ſont préférés, ou qui nous mépriſent. Quel vice! que ſes racines ſont profondes & étendues! puiſque le corps du péché eſt mort en vous par la grace du Sauveur, travaillez à en arracher juſqu'aux plus petites racines. 3°. Motif. *Dieu a en abomination le ſuperbe.* L'abomination n'eſt pas une haine commune : c'eſt une averſion exceſſive : de-là vient que Dieu le punit avec tant de ſévérité, & quelquefois ſi ſoudainement, parce qu'il ne le peut ſouffrir long-temps. *Dieu a renverſé*, dit l'Eccléſiaſte, *les Trônes des Puiſſances orgueilleuſes, il a mis à leur place des perſonnes humbles.* Il n'a pas épargné les nations entieres, à cauſe de leur orgueil : il les a deſſéchées juſques à la racine, il a anéanti leur mémoire. L'unique gloire de l'homme, du pauvre & du riche, c'eſt de craindre Dieu & de ne mépriſer perſonne : l'Ange ſuperbe eſt précipité du haut de ſa gloire, & changé en Démon auſſi-tôt après ſon péché : Dathan & Abiran ſont enſévelis tout vivants dans l'Enfer, à cauſe de leur ambition : Nabuchodonoſor, Roi

de Babylone, dans l'inſtant même de ſa vaine complaiſance, eſt chaſſé de ſon Trône, & réduit à vivre en bête pendant ſept ans, juſqu'à ce qu'il confeſſe lui-même que Dieu ſait humilier les orgueilleux : Hérode, Roi de Judée, écoute avec plaiſir une flatterie du peuple, qui s'écrie après ſa harangue, qu'il a parlé divinement, & à l'inſtant il ſe ſent frappé par l'Ange du Seigneur, & devient la pâture des vers. O que la miſéricorde de Dieu a été grande ſur vous, de ne vous avoir pas frappée, lorſque vous étiez orgueilleuſe ! qu'il eſt bon de vous avoir inſpiré un amour ſincere pour l'humilité ! quel puiſſant motif de vous animer contre la ſuperbe, puiſque vous voyez Dieu, que vous aimez préſentement de tout votre cœur, ſi fort animé contre ce monſtre !

Ne retournez jamais volontairement ſur vous-même pour vous y complaire un inſtant, encore moins pour vous y arrêter. Penſez, au contraire, à ce qui vous doit humilier, aux péchés de votre vie paſſée, *ſuppoſé que vous en ayez commis quelques-uns d'humiliants.* Penſez à ceux que vous pouvez commettre, environnée comme vous êtes de mille dangers : vous portez la grace dans un vaſe bien fragile ; vous pouvez devenir un Démon en pe

de temps : vous n'avez qu'à vous remplir de bonne opinion de vous-même. St. Augustin dit que la vaine complaisance en soi-même est un des plus dangereux effets de l'orgueil. Appliquez-vous particuliérement pendant ce mois à vous humilier profondément devant Dieu. Réduisez-vous à rien, si vous pouvez, dans votre pensée, à la priere, au sacrifice de la Messe, à la Confession, à la Communion, sur tout à la priere : dites-y comme Abraham : *Je parlerai au Seigneur, moi qui ne suis que cendre & que poussiere ;* ou comme David, & avec le même sentiment : *Je ne suis devant vous que comme un néant* : au Sacrifice, anéantie aux pieds de l'Autel, desirez de sacrifier sans réserve vos biens, votre gloire, votre vie, pour l'honneur de votre souverain Maître : à la Confession, frappant votre poitrine, confessez très-humblement que vous êtes coupable & très-coupable. Ressouvenez-vous qu'être pénitente, c'est *avoir un cœur contrit & humilié.* A la Communion, répétez trois fois les paroles humbles du Centenier, que le Prêtre lui-même, dit à l'Autel, quoique bien plus digne des saints mysteres que vous, à cause de son caractere : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi.* Lisez tous les jours

quelqu'un des motifs ci-dessus, dont vous transcrirez en abrégé ce qui vous touchera le plus : dites ensuite cette courte priere, ou autre semblable : *Jesus, anéanti pour l'amour de moi, & humble de cœur ! donnez-moi l'humilité, & achevez de détruire mon orgueil. Marie, la plus humble des Vierges ! obtenez-moi l'humilité.* Faites une communion pendant cette Octave de la Nativité, ou quelqu'autre jour de ce mois, si les contre-temps vous obligeoient de la remettre pour demander à Dieu particuliérement l'humilité, sous la protection de la Sainte Vierge, que vous tâcherez de mettre ce jour-là dans vos intérêts. Je vous conjure, Madame de ne point mourir, que votre mesure ne soit pleine, & de ne montrer de tristesse au Roi, que pour réprimer le vice, ou pour compatir à la sienne.

LETTRE LX.

Conseils divers.

VOus desirez toujours votre avancement, Madame : de-là je conclus que vous avancez. Si vous disiez, je suis riche, je n'ai besoin de rien, je me contente de ce que j'ai, je n'en veux pas

davantage, je vous dirois avec aſſurance que vous êtes arrêtée, que la tiédeur a pris poſſeſſion de votre ame, & que vous allez reculer. Le deſir continuel d'avancer & l'effort que l'on fait vers la perfection ſans ſe laſſer, eſt, dit St. Bernard, la perfection de cette vie. Je me réjouis, Madame, de ne vous avoir jamais vue, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, ſans ce deſir ſincere : & je me rejouis encore plus de voir cette inclination dominante dans votre âge plus avancé. Ne dois-je pas eſpérer que Dieu comblera vos vœux & vos prieres? permettra-t-il que nous ignorions ce qu'il faut encore à votre meſure? Je lui ai demandé, ce matin, de tout mon cœur, de me le faire connoître, puiſque j'en ſuis chargé avec vous, & puiſqu'il vous inſpire la confiance de me croire ſur un article ſi important. Demandez-le avec moi, Madame, dans ce ſaint temps, afin que Dieu me donne ſon Eſprit. *Il pénetre & fait pénétrer les profondeurs de Dieu*, dit St. Paul : *or, nous n'avons pas reçu l'eſprit du monde, mais l'eſprit de Dieu, afin que nous ſachions les dons qu'il nous a faits*, & par conſéquent les obligations ou les devoirs de reconnoiſſance qu'ils nous impoſent. J'eſpere que dans ce temps de plénitude, il me

donnera ce qu'il vous faut, ou qu'il vous donnera directement ce que mes péchés & l'abus que je fais de ses lumieres empêcheroient que je ne reçusse pour vous. En attendant, je vous exhorte aux bonnes œuvres de votre état, à souffrir davantage, si Dieu le demande de vous. Je vous conseille l'humilité de cœur dans le rang & dans la place où la Providence veut que vous soyez, un amour immense pour Dieu, une reconnoissance sans bornes, un cœur plus charitable & plus miséricordieux que vos œuvres, une confiance, une paix profonde, la liberté des enfants de Dieu : soyez simple dans la fuite de tout ce qui est vraiment mal, prudente dans la poursuite de tout ce qui est vraiment bien, & dans le choix de celui qu'on vous propose de faire, patiente, bonne, courageuse, gaye, ferme, indulgente, & si pieuse, que tout tende à la gloire de Dieu & au salut, toujours prête à mourir & à aller avec J. C. quand l'heure sera venue. Votre conversion est sincere : vous acheteriez au prix de tout, ce que Dieu veut ; & si l'on vous poussoit, vous seriez extrême dans vos pratiques : vos prieres sont bonnes, mais vous n'êtes pas impeccable : quand quelque négligence vous y prend, relevez-vous au

plus vîte, demandez pardon, & ne croyez pas tout perdu, quand vous n'êtes pas contente de vous-même. Combattez votre opinion fans fcrupule : vous n'en êtes pas efclave : & vous favez que tout vient de Dieu : je fais que vous lui renvoyez la gloire de tout, le plus que vous pouvez. La pénitence & les bonnes œuvres lavent les fautes légeres dans lefquelles vous tombez. Les flatteries & l'amitié qui vous trouvent par-tout, font le piege ordinaire de votre place : vous y êtes attentive : vous les craignez : j'efpere que vous n'y ferez pas de chûtes confidérables : détournez les yeux de la vanité, des commodités, & des richeffes de la Maifon du Roi : *comment y renoncer, fi ce n'eft de cœur ?* acceptez, en compenfation, les incommodités & les fouffrances que Dieu y a invifiblement attachées. Je fais que la mefure en eft bonne, & que Dieu fait quelquefois vous faire un partage que vous ne choifiriez pas fans lui, quoique vous y trouviez tant de plaifirs. Si Dieu n'avoit pas placé & enraciné la piété dans votre cœur, vous ne la rappelleriez pas fi aifément au temps de votre befoin. Je fuis affuré, Madame, qu'elle n'eft pas fuperficielle : faites qu'elle croiffe encore ; & aimez de tout votre cœur l'E-

glise, l'Etat, & le Roi, & tout le reste dans l'ordre de Dieu.

Je ne puis douter, Madame que Dieu ne veuille faire par vous de très-grands biens à notre pieux Monarque, au Royaume, & à l'Eglise : conservez-vous donc : & pour cela, suivez les leçons de M. Fagon. Tenez-vous dans une grande liberté d'esprit & de cœur : l'innocence de votre vie & de vos intentions doit vous la donner. Un enfant, qui est aimé singuliérement de son pere, qui l'aime uniquement, qui est toujours sous ses yeux, qui ne cherche qu'à le servir & à augmenter sa gloire & sa joie, vit aussi lui-même dans une joie & une liberté continuelle : voilà votre état : vous êtes chérie dans la maison : vous n'en sortirez jamais : personne ne vous ravira à un si bon pere : vous êtes continuellement sous ses yeux : il a un grand soin de tout ce qui vous regarde : un cheveu ne tombera pas de votre tête sans son ordre : il vous éclaire, d'en-haut, des lumieres d'une sagesse que le monde ne peut donner : il vous a déja donné son Esprit, & il vous le donnera encore : il vous nourrit avec plaisir de sa substance : il vous donne le pain des Anges, le pain de l'immortalité dans une terre de mort

& pleine d'hommes méchants & infideles. Enfin, Madame, pour parler le langage de l'Ecriture, il me ſemble que Dieu vous garde comme *la prunelle de ſon œil.* Ayez donc une grande confiance : marchez dans la joie du St. Eſprit en la répandant ſur le Roi ; car il a beſoin de goûter la douceur & la liberté de la bonne conſcience. Il regarde encore trop la vertu & la perfection de ſon état, par ce qu'il y a de plus auſtere & de plus rebutant pour la nature : quand il verra la perſonne qu'il aime & qu'il eſtime le plus, dans une joie & une liberté d'eſprit continuelle, dans une continuelle innocence, & dans un amour ardent des bonnes œuvres, Dieu lui fera la grace d'aſpirer au même bonheur : LA FEMME FIDELLE *ſanctifiera* L'HOMME INFIDELE, dit St. Paul : *combien plus* LE MARI *Chrétien.* Courage donc, Madame : Dieu a ſes moments : les cœurs des Princes ſont entre ſes mains : quand il commence à les renouveller, on doit tout attendre : il acheve à la fin ſon ouvrage : quelle joie pour vous de voir un jour ce Roi, que vous aimez tant, de le voir comblé de bonnes œuvres, partager avec vous dans le Ciel la même gloire & le même bonheur.

Comme Dieu mêle dans la contrainte de votre état une abondance de peines & de servitude, il y répand aussi une abondance de graces & de consolations. Je ne crains point d'être séducteur en vous prêchant la liberté innocente de votre état : & je n'ai pas craint d'être austere en vous assujettissant à certains exercices, quand j'ai cru que vous aviez besoin d'y être soutenue ou ramenée : ces deux leçons ne sont pas contraires, & ont besoin d'être unies : votre regle particuliere ne vous oblige que dans les choses de commandement : tout le reste doit céder aux biens de votre état. Je n'ai garde d'abandonner les fonctions saintes de mon ministere, dont je vous suis redevable : je ne céderai jamais ma place à un autre, que quand cette cession vous sera plus avantageuse.

LETTRE LXI.

Sur les motifs de tendre à la perfection, & sur les moyens d'y arriver.

JE vais répondre d'abord à votre lettre, & ensuite à votre reddition. Je ne puis m'empêcher d'approuver votre

ambition pour la plus haute perfection. Mais il faut vous rappeller les principaux moyens d'y parvenir. Je ſuis ravi de ces mots : *Je ne mets point de bornes à mes deſirs.* Je ſuis perſuadé que Dieu vous appelle à la perfection ; car vous avez beaucoup reçu, & il eſt certain qu'on vous demandera beaucoup : & y a-t-il un Maître qui mérite d'être ſervi avec plus d'attention & d'amour, que celui qui vous a gagnée & attachée à ſon ſervice ? La reconnoiſſance que vous lui devez, ne devroit-elle pas porter aux choſes les plus hautes & les plus difficiles ? C'eſt pour vous rendre parfaite, qu'il vous donne la pureté de conſcience, la paix, ce grand mépris des choſes du monde, & l'attrait pour le recueillement au milieu de la plus grande diſſipation. Comptez qu'il vous dit comme à Abraham : *Marchez en ma préſence, & vous ſerez parfaite.* De plus, votre état demande une grande perfection : dans les conditions médiocres, une vertu médiocre ſuffit : mais dans les conditions élévées comme la vôtre, il faut une grande foi, une grande confiance en Dieu, un amour ardent, une grande Religion, un grand zele pour ſa gloire, une grande fidélité à éviter toute ſorte de mal, une incli-

nation ardente pour le bien, jointe à une profonde humilité de cœur. La perfection de cette vie en chaque condition consiste à desirer toujours d'avancer vers le terme où Jesus-Christ nous appelle. *Je ne pense point*, dit Saint Paul aux Philippiens, *avoir atteint où je tends : mais mon unique soin, c'est qu'oubliant ce qui est derriere moi, & m'avançant vers ce qui est devant, je cours incessamment vers le but de ma carriere, pour remporter le prix de la félicité du Ciel à laquelle Dieu nous appelle par J. C.* Oubliez donc, Madame, ce que vous avez déja fait : ne vous contentez pas de marcher : courez, c'est-à dire, agissez avec ferveur d'esprit : vous avez une vraie soif de la justice : ayez pour le prix de la félicité du Ciel, la même ambition que les courtisans ont pour les hautes fortunes, sans vous rebuter jamais ni des difficultés du dehors, ni des oppositions du dedans.

Voici d'excellents moyens pour arriver à la perfection. 1°. Le recueillement fréquent au milieu du monde 2°. La paix & la pureté de la conscience dans vos pratiques de piété. 3°. Un détachement entier de tout ce qui n'a point de rapport à la volonté de Dieu. Il veut que vous ne teniez à rien que par amour

pour lui : ſouvenez-vous qu'il vous dit en St. Mathieu : *Je ſuis venu apporter le glaive & ſéparer le fils d'avec le pere.* 4°. Une fidélité non-ſeulement de ſerviteur à ſon maître, ou d'un ami à ſon ami, d'un enfant à ſon pere, mais d'une épouſe à ſon époux, dont tous les intérêts ſont communs, qui n'ont qu'un cœur, & qui ſont inſéparables. 5°. Une humilité qui vous faſſe oublier le bien que vous faites, & remercier Dieu du mal que vous ne faites pas. 6°. Un grand courage à vous faire violence quand Dieu le demandera pour ſa gloire & pour votre avancement. 7°. Enfin, le moyen le plus excellent de tous, & bien conforme à l'attrait de votre grace, c'eſt la charité, ſelon cette parole de St. Paul : *La charité eſt la plus excellente voie.* Dieu, ce me ſemble, élargit votre cœur, & lui donne plus d'étendue qu'aux autres, pour y placer une plus abondante charité. Qu'on n'approche jamais de vous ſans en reſſentir les effets : que les Dames que vous voyez apprennent cette vertu qui conduit à tout : on devient efféminé avec les femmes du monde : qu'on devienne charitable avec vous : que les feux de votre amour en allument d'autres.

Les obſtacles que vous ſentez dans vo-

tre état à la perfection ne vous arrêteront pas. L'orgueil est abjuré, il y a long-temps ; c'est un ennemi vaincu, désarmé & sans force : vous criez, parce qu'il vous fait peur : mais quelle blessure vous a-t-il fait depuis sa déroute ? un nom l'écrase & l'anéantit, lui qui écrase les plus puissants du siecle ! Vous ne sentez pas la force de la grace, n'importe : j'aime mieux qu'elle vous défende sans se faire sentir. La vanité pouvoit autrefois beaucoup : mais elle ne peut plus rien contre une ame fidelle : souvenez-vous de ces paroles consolantes de St. Paul : après s'être plaint pour tous les hommes du désordre des passions, après avoir dit : *Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je sens dans les membres de mon corps une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit ;* il ajoute : *Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en J. C. & qui ne marchent point selon la chair.* L'orgueil est avec vous, il vous suit par-tout, il vous environne, mais il ne vous dominera plus : vous aimerez à jamais la gloire de J. C. au-dessus de la vôtre & aux dépens de la vôtre : je veux être votre caution, soyez en paix là-dessus, & mé-

prisez un ennemi si méprisable, quelque importunité qu'il vous cause.

Il faut vous dissiper souvent pour vous délasser : vous ne pouvez pas toujours être recueillie : mais rentrez souvent chez vous quand vous sortez hors de vous, & cherchez en tout la gloire de celui que votre cœur aime. Votre état & votre santé ne vous permettent pas les austérités de la solitude : mais tâchez de vous faire violence tous les jours en quelque chose. Refusez à vos sens quelquefois ce qu'ils demandent, quoique innocent, afin de tenir toujours la chair soumise à l'esprit. O Madame! que les maximes des enfants de Dieu sont opposées à la mollesse & à la sensualité du siecle! Acceptez de bon cœur les souffrances que Dieu vous envoye : refusez quelque chose tantôt à la vue, quelquefois à l'odorat, d'autres fois à l'ouïe, quand vous le pouvez, sans être remarquée : soyez ingénieuse à crucifier votre chair en de petites choses. Cette application journaliere que vous aurez à ne la pas laisser toujours en repos sera une vraie croix pour elle. Vous savez, Madame, que les grandes austérités vous sont défendues : vous êtes sage, & j'espere que vous ne ferez jamais aucune indiscrétion qui puisse dé-

truire votre ſanté. Je ne crains point la fauſſeté pour vous : je ne crains dans les affaires que la deſtruction de votre ſanté : vous ne vous y donnez point par paſſion, vous y cherchez la gloire de Dieu : & quoique votre attention diminue pour le recueillement & pour la priere dans ce temps-là, vous n'en êtes pas moins unie à Dieu. Ce que l'on fait pour lui ne nous ſépare point de lui, ſur-tout quand on a ſoin de rentrer en ſoi-même après s'être répandu au-dehors, & qu'on examine ce qu'on a fait d'après cette queſtion, qu'aurois-je du faire? Je ne crains pour vous que l'épuiſement.

Au reſte, Madame, la confiance que vous avez pour votre ſalut, jointe à la crainte de déplaire à Dieu dans les moindres choſes, me charme & me ravit. Suivez la lumiere de Dieu, quand elle vous montrera un mal à éviter, ou un bien qui eſt de votre état. Dans le doute, attendez que vous ſoyez plus aſſurée de la volonté de Dieu, par le conſeil de la priere : dites comme Samuel : *Parlez, Seigneur, car votre ſervante vous écoute.* Le zele que vous ſentez pour le ſalut des ames, c'eſt la grace des Fondateurs & des Inſtitutrices. Vous en aurez, s'il plaît à Dieu, un jour la récompenſe : j'aurai

bien de la joie de vous voir placée auprès des Stes Thérefes. Ceux par qui les ames auront été inftruites dans les voies & dans les devoirs de la juftice, brilleront commes des étoiles durant toute l'éternité.

Je me fuis déja bien apperçu de votre patience pour les perfonnes & pour les chofes dont vous vous mêlez. Vous favez que c'eft-là le grand avis de St. Paul à fon cher Timothée ; le ferviteur de Dieu doit être doux & modéré envers tout le monde, capable d'inftruire, patient : il doit reprendre avec bonté & avec modeftie ceux mêmes qui réfiftent à la vérité, dans l'efpérance que Dieu leur pourra donner un jour l'efprit de pénitence, & les changera ; & que revenant de leurs égarements, ils fortiront des pieges du Diable qui les tient captifs.

Je ne puis finir, fans vous témoigner combien je crains que les grandes affaires de cette faifon ne faffent une trop forte impreffion fur votre fanté. Je fais que votre fenfibilité eft involontaire & inévitable, à caufe de la vivacité de votre tempérament, qui ne fauroit rien perdre de tout ce qui peut mettre en peine, & à qui aucune prévoyance fâcheufe n'échappe : mais je croirois qu'il feroit bon que vous acceptaffiez le pis aller en ef-

prit de ſacrifice & d'abandon à Dieu. Pour la perſonne du Roi, au nom de Dieu, faites, Madame, que, ſans éclat, on ne néglige aucune précaution. Il y a ſur lui trop de marques d'une Providence miſéricordieuſe, pour croire que nous le perdions : Dieu a ſans doute ſes deſſeins ſur lui, & j'eſpere qu'il le conſervera; mais enfin, il faut prendre garde à tout ſans paroître craindre. Et pour vous, Madame, raſſurez-vous; Dieu paroît aimer trop le Roi *pour vous le prendre* ſans l'avoir auparavant rendu meilleur, & ſans lui avoir fait faire les biens qu'il ſemble préparer. Conſolez-vous donc, & ouvrez votre cœur à la paix de Dieu. Si Dieu l'éprouve, ce n'eſt que pour le purifier, & pour lui faire expier ce qu'il a laiſſé faire à ceux qui ne ſont plus; mais Dieu l'épargnera lui-même, & achevera ſon ouvrage : je l'eſpere, je le deſire, & je ſouhaite de tout mon cœur que vous l'eſpériez pour votre conſolation. Peut-être cette grace eſt-elle réſervée à vos prieres & à votre foi, à des prieres vives & à une foi perſévérante.

LETTRE LXII.

Décisions sur St. Cyr.

DEux personnes, Madame, dans une grosse Communauté comme la vôtre, ne doivent point prévaloir dans une affaire comme celle en question. Il ne seroit pas juste de suivre leur inclination au préjudice de celle de toute la Communauté; car je regarde la Communauté dans les autres, & celles-ci ne doivent être comptées pour rien : elles ne font point un partage, mais une singularité. Il faut savoir dans les bonnes choses se ranger au sentiment commun. Céder à ces singularités en pareilles matieres, c'est autoriser l'entêtement. On doit toujours croire qu'on n'a pas raison quand on est seul de son avis; & s'opposer fortement dans une délibération où les autres ont d'ailleurs, Madame, tant de bonnes raisons, c'est se singulariser très-mal-à propos. Je suis cependant, Madame, très-persuadé que mes sœurs n'ont point eu mauvaise intention; mais il est bon qu'elles apprennent dans cette occasion quel parti elles auront toujours à prendre lorsqu'elles se-

ront ſeules de leur opinion. Vous voulez, Madame, que je décide : je le fais pour vous obéir, & avec confiance, que nos très-cheres filles ne me ſauront jamais mauvais gré que je leur parle en pere, & ſelon ce que je crois de meilleur pour elles.

J'eſpere, Madame, recevoir demain un mot de réponſe de votre part ſur la propoſition que M. L. de Briſacier m'a faite, d'être un des Evêques conſacrants au Sacre de M. l'Evêque de Sens qui ſe fera Dimanche prochain.

LETTRE LXIII.

Sur la maladie de ſon frere.

QUe je ſuis affligé, Madame, de l'état où ſe trouve M. d'Aubigné, & de ne pouvoir accompagner M. de.... pour vous marquer moi-même ma douleur! Dieu veut apparemment vous diſpoſer aujourd'hui, Madame, à lui faire ce ſacrifice. Vous lui avez prêté non-ſeulement les ſecours d'une excellente ſœur, mais vous êtes ſa mere par rapport à ſon ſalut, & vous avez la conſolation de le voir mourir dans les ſentiments d'un Chré-

tien pénitent. Vous lui avez donné un Ange Gardien qui l'a suivi par-tout, (l'Abbé Madot, depuis Evêque de Châlons) & qui le conduit encore visiblement dans le passage de l'éternité. Il faut donc, Madame, de votre part achever ce que vous avez commencé, en l'abandonnant avec confiance à son fidele Créateur. Peut-il tomber en de meilleures mains? Le Paradis est fait pour les pénitents sinceres : c'est-là qu'il leur donne l'étole premiere, les habits de leur parfaite innocence, un nouvel être qui ne s'altérera jamais. C'est-là qu'ils goûteront le festin délicieux, & les Cantiques de joie qu'aucun changement ni tristesse ne troublera jamais. Heureuse pénitence qui efface le passé, & qui fait si aisément trouver grace devant un Dieu si puissant & si outrageusement offensé! Heureuse mille fois la religieuse Sœur, qui a aimé si tendrement & si chrétiennement son frere, & qui lui a ouvert le chemin de la pénitence en le faisant revenir de cette terre étrangere où il s'étoit perdu! Dieu veut de vous, Madame, que vous lui offriez une victime que vous lui avez préparée, & que vous avez par votre charité rendue digne de lui. Un Pere dit, que dans les Chrétiens, Dieu couronne la fin, & non les commence-

ments. C'eſt la fin qui décide de tout, ſelon cette parole de l'Evangile : *Celui qui aura perſévéré juſqu'à la fin ſera ſauvé.* Je vais dans mon impuiſſance joindre mes prieres aux vôtres, & demander à Dieu d'achever ſon ouvrage dans M. votre frere, & de vous fortifier encore pour tous les autres ſacrifices que vous avez à lui faire.

LETTRE LXIV.

Sur la mort de ſon frere.

QUe je ſuis conſolé, Madame, des diſpoſitions vraiment chrétiennes où Dieu vous met! C'eſt votre Pere céleſte qui vous a révélé une ſageſſe à laquelle la chair & le ſang ne peuvent atteindre. Continuez, Madame, à être ſoumiſe à un ſi bon Pere. Vous n'avez plus d'autre volonté que la volonté de Dieu, qui eſt bon à ceux qui le cherchent. Comme vous avez un cœur droit, humble & dépendant, je ſuis ſûr qu'il vous aime, & qu'il vous remplit de ſon eſprit. Tâchez, Madame, de le communiquer à vos filles, & s'il ſe peut, aux fideles de la Cour. Je donnerois ma vie pour augmenter en

vous le don de la grace & votre consolation. Je fais dire des Messes à Chartres, & dans tout mon Diocese : il faut bien que le troupeau entre dans la reconnoissance du Pasteur. Les jeunes Clercs, les ames ferventes obtiendront quelque rafraîchissement pour celui que vous perdez, ou plutôt que vous achevez de sauver. Si M. de N. ne veut pas officier à St. Cyr, je le ferai, Madame, en sa place; & je vous promets que ma vive reconnoissance & tous les sentiments que Dieu a gravés lui-même profondément dans mon cœur pour vous, n'auront d'autre terme que ma vie.

LETTRE LXV.

Sur la présence de Dieu.

LA Reine de Saba étant venue des extrémités de la terre pour entendre Salomon, après avoir vu toute sa sagesse, l'ordre de ses Officiers, & la magnificence de sa maison, s'écria : *Heureux sont vos serviteurs, qui sont sans cesse devant vous, & qui écoutent votre sagesse!* Plus heureuse celle qui est sans cesse devant celui qui est plus que Salomon! heureuse celle qui

entend la ſageſſe éternelle au milieu des folies du ſiecle ! Le Dieu fort, le Dieu terrible, le Dieu des vengeances, qui perdra bientôt le monde entier & les Puiſſances rebelles par le ſeul ſouffle de ſa bouche, vient vous chercher, Madame, du haut de ſa gloire : il veut être pour vous le *Dieu de miſéricorde & de toute conſolation* : faites conſiſter votre bonheur & un de vos principaux devoirs à profiter de ſes viſites, & à vivre en ſa préſence. *Courez* après lui, quand il s'en va : priez-le de vous *entraîner à l'odeur de ſes parfums.* Demandez à ceux qui peuvent vous l'apprendre, *où eſt votre bien-aimé ? où il ſe repoſe ? où il fait ſes banquets myſtérieux* ? il les fait avec les ames fidelles. Voici deux motifs pour vous exciter. 1. Vous y êtes appellée. 2. Par-là vous connoîtrez les deſſeins de Dieu ſur vous, & vous les accomplirez.

I. MOTIF. Oui, Madame, c'eſt votre grace : Dieu vous y attire : je l'ai remarqué il y a long-temps : & j'ai été ravi de voir dans votre derniere reddition : *La vue éloignée de Dieu m'eſt inſupportable :* voilà la peine des plus grands Saints. Qu'un St. Ignace ſoit uni à Dieu par un don particulier, lui qui allant au martyre dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, déclaroit

déclaroit ne rien craindre, & facrifioit volontiers toutes chofes pour jouir de J. C., l'on n'en doit pas être furpris. Que Dieu fe communique intimement à tant d'autres Saints Martyrs & Confeffeurs, aux Dominiques, aux Thérefes, aux Catherines, qui ont tout quitté pour jouir fans interruption & fans partage de leur bien-aimé, il y a plus de proportion. Mais que vous ayez le fort des Solitaires au milieu du fiecle, que l'héritage des favorites de Dieu vous foit donné, c'eft ce qui doit exciter en vous une parfaite reconnoiffance. N'avez-vous pas éprouvé, Madame, depuis long-temps fon foin affidu à vous vifiter? combien de formes n'a-t-il pas emprunté felon vos befoins? Je l'ai pu remarquer plus aifément que vous : il vous a menée comme par la main où vous êtes aujourd'hui : comme un médecin, il vous a guérie des infirmités de votre ame : comme un bon pere, il vous inftruit, il vous reprend, il vous exerce : comme l'époux fidele de votre ame, il la réjouit par fa préfence, & prend plaifir à l'orner de jour en jour des richeffes de fa grace : *Votre bien-aimé n'eft-il pas choifi entre mille? y a-t il quelqu'autre femblable à lui?* Il eft tout à vous : foyez auffi toute à lui. Vous ne le ver-

rez point, jusqu'à ce que le rideau de la foi soit tiré : mais vous l'aurez présent, & vous l'entendrez au fond du cœur. Il vous dira des choses que vous ne comprenez pas encore, & que les ames étourdies par le bruit des passions, & attentives aux choses du monde, n'entendront jamais : vous ne le verrez pas, dit St. Bernard : mais vous le sentirez au fond de votre ame. Vous en serez pénétrée, & vous goûterez, mieux que vous ne l'avez encore fait, combien le Seigneur est doux à l'ame qui le cherche. Car, ou je suis trompé, ou votre attrait au recueillement est une grace d'état, & non un don passager : soyez donc fidele. L'on voit des amis qui ne se quittent point, des peres & des enfants qui sont toujours ensemble, des époux & des épouses si unis, que rien ne les peut séparer. Les liens de la grace sont plus forts & plus tendres : qu'est-ce que Dieu ne fait pas pour vous remplir, non-seulement de ses dons, mais par lui-même? Ste Thérese dit, que lorsque Dieu se montra à elle, elle en perdit toute connoissance : que sera-ce quand vous le verrez dans tout cet éclat qui ravit les Anges? Quoiqu'il se cache ici-bas sous le voile de la foi, il est cependant tou-

jours avec ceux qui l'aiment : il vous fera entendre sa voix, ses conseils : il écoutera vos plaintes : il se fera sentir à vous d'une maniere ineffable dans l'oraison : & ces communications répandront une douceur & une force dans votre ame qui la rendra capable d'exécuter tous les desseins qu'il a sur vous. Comptez, Madame, sur l'expérience des Saints & sur la fidélité de Dieu. Il y a encore des bonnes ames sur la terre, qui sont unies à Dieu, au milieu des embarras du siecle, qui languissent d'amour pour lui, qui se fondent en sa présence dès qu'elles l'entendent parler, à qui une de ses paroles fait goûter plus de plaisir que toutes les créatures ensemble n'en peuvent donner, avec lesquelles il entretient une si douce & si étroite union, qu'il n'est point de tourments qu'elles ne soient prêtes d'endurer. Ce sont des énigmes pour les gens du monde, mais vous savez par expérience *combien le Seigneur est doux & aimable* ; dites donc avec le Prophete : *Mon souverain bien est de m'attacher au Seigneur.*

II^{e}. MOTIF. L'attention à la présence de Dieu vous rendra fidele, non-seulement à vos plus étroites obligations, mais encore à tous les desseins de Dieu

ſur vous : n'en doutez pas, Madame; Dieu a des deſſeins ſur vous que vous ne connoiſſez pas encore : *on demandera beaucoup à celle qui aura beaucoup reçu.* Or, quoique cela ſoit fort étendu dans l'état où vous êtes, & que Dieu demande de vous de grandes choſes, le recueillement vous rendra fidele à tout au milieu de vos embarras. *Vous êtes*, diſoit le Pſalmiſte, *préſent à tous mes pas : avant que ma parole ſoit ſur ma langue, vous ſavez déja, Seigneur, ce que je penſe : où irai-je pour me cacher à vous ? ſi je monte dans le Ciel, vous y êtes : ſi je deſcends dans les Enfers, je vous y trouve : ſi je vole à l'extrémité de l'Orient, ou de l'Occident, ce ſera votre main même qui m'y conduira, & vous me tiendrez toujours de votre droite : que ſi je dis : Au moins les ténebres me cacheront à vos yeux, je trouve que pour me découvrir, la nuit même deviendra lumineuſe.* Comment une ame pourra-t-elle manquer à Dieu, pénétrée de ces ſentiments? Comment, dit St. Bernard, pourroit-on négliger de plaire à Dieu, ſi l'on ne ceſſoit de le voir par-tout préſent & attentif? Un ſujet chargé des bienfaits de ſon Prince, pourroit-il ſe réſoudre, je ne dis pas à le trahir en ſa préſence, mais à le contredire, & à réſiſter à ſes volon-

tés? Marchez donc, Madame, devant Dieu, & ſoyez parfaite : que vos yeux ſoient toujours attentifs au Seigneur comme ceux de David. Approchez-vous de Dieu : vous ſerez éclairée : il vous manifeſtera les ſecrets adorables de ſa volonté. Il vous donnera la force de les exécuter entiérement, purement, promptement, & comme il le veut. Que ce qu'il a déja fait en vous ſoit une aſſurance de ce qu'il fera à l'avenir, ſi vous perſévérez ; mais ſouvenez-vous qu'il demande des cœurs purs, détachés, fervents en deſirs, & dépendants de ſes Miniſtres. L'horreur du péché, les bonnes œuvres & la fréquentation des Sacrements vous rendront tous les jours plus pure & plus digne des communications avec Dieu. Vous aurez tous les jours à vous détacher de nouveau de ce que vous avez déja quitté. Croyez-moi, diſoit St. Bernard à ſes Religieux, la pratique du retranchement vous eſt encore néceſſaire. Il faut ſouvent couper ce qu'on avoit déja retranché, parce que la nature reprend aiſément ce que l'eſprit lui avoit fait quitter, & que les paſſions pouſſent malgré nous des rejettons de la même racine qui avoit déja été coupée. Ce ſaint Pere, ſi ſavant dans ces communications avec

Dieu, dit ſur les paſſages du Cantique des Cantiques, où il paroît que l'Epoux ne ſe montre à l'Epouſe qu'après une ardente recherche, que la jouiſſance pleine de Dieu, & l'abondance de ſes graces favorites ne s'accordent qu'aux ames qui ont des deſirs véhéments de s'unir à Dieu. Cherchez-le donc, Madame, avec ardeur, quand vous vous ſentez diſſipée : élevez votre eſprit au-deſſus des choſes qui vous environnent : ſoupirez après votre bien-aimé : vous ne ſerez point fruſtrée de votre attente. Faites comme l'Epouſe : demandez à ſes Miniſtres où il eſt : vous le trouverez ſûrement par le miniſtere des Prêtres : lorſqu'il ſe cache à vos yeux, il ſe montre à eux pour ſe donner a vous : ils ont même le pouvoir de vous réunir à lui, ſi vous l'aviez perdu entiérement : ſoyez donc humble & dépendante : il me ſemble que je vous parle ſans intérêt.

LETTRE LXVI.

Sur sa conduite à l'égard du prochain.

JE suis ravi, Madame, que vous ayez eu le courage de vous faire la violence que vous vous fîtes à la chasse. Dieu vous comptera les larmes que vous y versâtes, & l'obéissance aveugle que vous sûtes y pratiquer. La consolation qu'il vous donna dans le moment même de l'exécution, n'est qu'un foible commencement des récompenses qu'il prépare aux vrais obéissants. O qu'il est bon, de nous récompenser ainsi de ses propres dons, & de vous donner à vous tant de goût pour une vertu que sa grace seule peut vous rendre agréable !

Ne pensez pas, Madame, que je prétende vous louer par-là : quand vous ne me l'auriez pas défendu, la crainte seule, que j'aurois de ternir par des louanges la perfection d'une ame dont les intérêts me touchent si sincérement, me retiendroit : & je vous promets de bonne-foi que je ne vous louerai jamais. Je prétends donc uniquement bénir Dieu des graces qu'il vous fait, graces dont vous

devez vous eſtimer ſi indigne, graces dont vous devez craindre d'abuſer, graces qui ſont ſi élevées au-deſſus de l'état où ſa Providence vous a miſe dans le monde, graces enfin, qui viennent de ſa pure miſéricorde, & qui doit vous humilier profondément en même-temps qu'elles vous élevent au-deſſus de vous-même. Car enfin, n'eſt-il pas juſte que ce qui deſcend de lui juſqu'à nous, nous faſſe remonter juſqu'à lui ?

Je le loue donc de tout mon cœur de ce que vous travaillez toujours ſérieuſement à avancer l'affaire de votre ſalut. Vous ne ſavez ce que vous êtes, me dites-vous : ne le démêlez-vous pas dans vos Confeſſions ? Je crois avoir des marques ſuffiſantes, que vous avez l'amour de Dieu, que St. Paul dit être la fin de la loi de Dieu, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conſcience, & d'une foi ſincere. Vous faites bien de vous détourner des examens ſur la ſincérité de votre piété : elle pouſſe des feuilles & des fruits au-dehors, parce qu'elle a de bonnes racines au-dedans : je n'en répondrois pas avec autant de confiance, ſi je ne voyois votre cœur & vos œuvres. Non, je n'ai guere vu de perſonne plus aiſée à connoître que vous par ceux qui vous

conduifent : votre confiance ne vous permet pas de vivre cachée.

Que je fuis aife que vous penfiez furtout à la mort, que vous vous y prépariez, que vous viviez dans l'attente de l'avénement de N. S. J. C. ! O quel plaifir, quand nous lui entendrons dire dans cette gloire immenfe qui l'environnera : *Venez, les bien aimés de mon Pere, poffé-der le Royaume, &c.!* Concevez un peu quelquefois, autant qu'il eft permis de le comprendre, quelle fera votre joie, de vous voir au nombre de ce petit troupeau fortuné, dont Dieu fera à jamais les délices.

Je fuis étonnée, dites-vous, *de la grace de notre juftification : & je ne puis jamais penfer fans treffaillement à la facilité avec laquelle Dieu m'a reçue : mais quelle fera notre furprife à ce grand jour qui s'approche!* Je fuis ravi que vous vous accoutumiez à vous méprifer, & que vous aimiez Dieu de plus en plus. Je garde quelques-unes des dernieres feuilles de vos redditions, où vous me marquez vos difpofitions générales, pour vous les repréfenter, fi jamais vous vous refroidiffiez : ce que je ne crois point.

J'ai trois chofes principales à traiter aujourd'hui avec vous : les entretiens tou-

chant le prochain, le mépris du prochain, & l'impatience.

Vous ſouhaitez être inſtruite ſur le premier article dans un endroit de votre reddition de Juin : vous vous accuſez de cette liberté de parler, que vous n'avez pourtant que par complaiſance. Dans un autre article de votre reddition de Mai, vous me dites qu'il y a des occaſions de parler fortement contre votre prochain : que vous avez toujours quelques ſcrupules : que cependant rien ne vous y porte que la gloire de Dieu & vos obligations envers la perſonne dont vous voulez le ſalut. Ces deux choſes ſont fort différentes. St. Thomas traite cette queſtion : *Je réponds*, dit-il, *que les péchés de parole dépendent principalement de l'intention de celui qui parle ; & comme les diſcours particuliers contre le prochain tendent à noircir ſa réputation, celui-là eſt véritablement coupable de péché de médiſance qui a cette intention : ce qui eſt*, dit ce Saint, *un grand péché, parce que la réputation eſt plus précieuſe que les autres biens temporels, & qu'un homme flétri n'eſt plus propre à rien.* C'eſt pour cela que le St. Eſprit dans l'Eccléſiaſtique dit : *Ayez ſoin de votre renommée : car elle vaut mieux que les plus grandes richeſſes :* ainſi, *en ſoi*

la médiſance eſt un péché mortel, conclut St. Thomas.

Cependant, continue-t-il, *il arrive quelquefois que l'on dit quelques paroles par leſquelles la réputation de quelqu'un eſt diminuée, mais ſans deſſein de nuire & même pour une bonne fin. Si c'eſt pour un bien néceſſaire, & qu'on obſerve les circonſtances qui ſont charitablement à obſerver, ce n'eſt point un péché, & ce n'eſt point une médiſance. Que ſi l'on dit ces choſes par légéreté ou pour une cauſe non néceſſaire, ce n'eſt pas un péché mortel, à moins que ce que l'on a dit ne ſoit grave & ne bleſſe conſidérablement la réputation du prochain, comme il arrive principalement de ce qui touche l'honneur & la probité : car ces paroles, d'elles-mêmes, ſont mortelles, & l'on eſt obligé à reſtitution.*

Je n'ai fait juſqu'ici que traduire la déciſion de St. Thomas. Pour vous en faire l'application, il n'eſt pas néceſſaire de vous dire de ne point parler du prochain, ni écouter ce qu'on en dit, à mauvaiſe intention : il me ſemble voir bien clairement que votre cœur eſt fort éloigné de ces vues. Je crois que vous devez écouter ce que l'on vous en dit, parce que dans l'état où Dieu vous met, il eſt néceſſaire que vous connoiſſiez ceux

qui ont relation à la Cour. Si néanmoins vous voyez quelquefois qu'il n'y ait point de néceſſité, rompez la converſation, ſi vous le pouvez. Vous pouvez en parler pour vous inſtruire, pour éclaircir des faits, pour prendre des meſures, ou des conſeils néceſſaires. Il faut obſerver néanmoins de n'en parler qu'à ceux qui peuvent donner des lumieres utiles : mais pour écouter, vous pouvez tout entendre, à moins qu'il ne fût évident qu'il n'y a point de néceſſité. Si ce qu'on dit eſt douteux, ſuſpendez votre jugement : ſi après l'axamen que vous en aurez pu faire, vous n'avez rien de certain, dites au Roi l'incertitude comme incertitude, quand il eſt néceſſaire. Si l'on dit des choſes publiques ou ſecretes contre le prochain, que vous ſachiez déja, dès que vous verrez qu'il n'y a point de néceſſité d'en ſavoir davantage & d'en parler, ſouvenez-vous de cette parole de N. S. *Agiſſez vous-même envers les autres comme vous voudriez qu'ils agiſſent envers vous ; car c'eſt la Loi & les Prophetes.* St. Matthieu, Chap. 7.

Vous pouvez juger de vos doutes paſſés & futurs ſur ces principes ; & ſi vous avez omis de vous confeſſer de ceux dans leſquels vous aurez agi contre votre con-

ſcience, réparez vos omiſſions avant la premiere Communion, en diſant le nombre des perſonnes devant leſquelles vous auriez mal parlé, ſans néceſſité ou avec un doute.

Je reviens à une regle que j'ai déja touchée, & qui eſt d'un grand uſage pour vous, Madame : *Il y a deux temps*, dit St. Bazile, *dans leſquels on peut découvrir les vices & les défauts du prochain ſans aucun péché : le premier eſt quand il s'agit de la correction du coupable : alors on peut s'entretenir de ſes crimes avec ceux qui peuvent y apporter du remede. Le ſecond, lorſqu'on découvre ſes vices à ceux qui pourroient en recevoir quelque préjudice, s'ils n'étoient avertis* : ſi, par exemple, on connoiſſoit qu'il y eût du danger qu'il ne communiquât ſes vices à ceux qui le fréquenteroient : ainſi St. Paul avertit Timothée de ſe garder d'un certain Alexandre, ouvrier en cuivre : *Evitez-le*, lui écrit-il, *parce qu'il s'eſt fort oppoſé à la prédication de l'Evangile.* N. S. n'a-t-il pas découvert les artifices & la malignité des Scribes & des Phariſiens? ne diſoit-il pas à ſes Apôtres : *Laiſſez-les, ce ſont des aveugles qui conduiſent des aveugles ?* ne les a-t-il pas appellés *hypocrites*, *ſépulchres blanchis, remplis de pourriture*,

afin qu'on ne ſe laiſſât pas ſurprendre par leur fauſſe piété ?

Il eſt vrai que ſi l'on avoit lieu d'eſpérer qu'en faiſant avertir le coupable, il ſe corrigeroit, l'on devroit prendre cette voie ſans le décrier : mais s'il y a lieu de craindre de voir élevé aux charges un homme vicieux, il faut en avertir ſans ſcrupule le Maître, en lui diſant ſans exagération ce qu'on connoît.

Quant à ce qui regarde le mépris du prochain, c'eſt lui faire injuſtice de le mépriſer pour les choſes que Dieu a miſes en lui : il n'y a que ce qui vient de l'homme pécheur qui ſoit mépriſable, c'eſt-à-dire, le péché : ainſi c'eſt une injuſtice de mépriſer ſon frere à cauſe de ſes défauts naturels, ou pour les diſgraces, que l'on appelle de la fortune : celui qui eſt déſagréable à nos yeux, qui a un eſprit ſimple & groſſier, dont l'entretien eſt ennuyeux, eſt peut-être plus agréable à Dieu que nous.

Nous devons conformer notre jugement à celui de Dieu : ainſi nous devons ſouverainement mépriſer le péché, quand il eſt évident : c'eſt pour cela que St. Pierre, dans ſa ſeconde Epître, appelle ces hommes de Sodome, qui perſécutoient Loth, des hommes abominables ; & les

ſaux Docteurs des Chrétiens, il les nomme des animaux ſans raiſon, & dit qu'ils ſont l'opprobre & la honte de la Religion. Je ne doute point, Madame, qu'il n'y ait des gens de ce caractere dans le pays où vous êtes. Si leur mauvaiſe vie étoit évidente, elle ſeroit conſtamment fort mépriſable : l'on ne peut pas eſtimer ce qui fait la honte de la Religion : mais dans l'incertitude, il faut ſuſpendre ſon jugement : quand le déréglement eſt conſtant, imitons le zele de Dieu & de ſes ſerviteurs : il hait le péché, & veut ſauver le pécheur : il lui prête la main, & le rappelle à la bonne vie.

Il faut encore prendre garde, en voyant les vices des autres, de ne nous pas laiſſer aller à la préſomption : *car qu'eſt-ce que vous avez, que vous n'ayez reçu ? & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous ?* dit St Paul. Voilà, Madame, le chemin que vous devez ſuivre : il eſt temps de vivre de la Foi.

Quand la prudence vous portera à omettre de petits biens, afin d'être plus en état d'en procurer de grands, cette prudence ſera elle-même une œuvre de grand mérite & digne de grande récompenſe. Quand le zele pour l'Egliſe ou pour l'Etat vous fera attendre les occa-

ſions favorables au bien public, cette attente & ce ménagement de votre zele ſera une grande œuvre bien récompenſée. Lorſque vous prendrez ſur vous dans les occaſions importantes, & que vous ſacrifierez à la gloire de Dieu votre temps, votre ſenſibilité, alors *réjouiſſez-vous : une grande récompenſe vous attend dans les Cieux*. Rien n'eſt perdu, Madame : tout eſt écrit au livre de vie : Dieu rendra à chacun ſelon ſes œuvres : ayez donc bon courage, & ne vous laiſſez pas abattre par les travaux, ni même par les mauvais ſuccès : c'eſt le travail que Dieu vous demande, de ſemer, de planter, d'arroſer : l'accroiſſement eſt de lui, comme du ſouverain Maître de tous les événements.

Comme je vois votre journée pleine de bonnes œuvres & de travail, je ne crains point le relâchement, qui devroit naturellement ſuivre la diſſipation & la multiplicité accablante des affaires de votre état : ce que l'on fait pour Dieu conduit à Dieu : ce que l'on fait pour Dieu vaut bien mieux que ce que l'on projette de faire : & dans un bon ſens, les bonnes actions valent mieux que les bonnes oraiſons : elles ſont une meilleure préparation à la Communion : car elles ſont

non-feulement la preuve de l'amour de Dieu, mais l'exercice même de cet amour. Ne craignez pas que Dieu vous abandonne au péché par l'accablement & les furprifes de votre état : la charité continuelle & les bonnes œuvres vous préferveront de grandes fautes, & couvriront les petits péchés. Les bonnes œuvres font la ruine des vices, la deftruction du péché, la purification de l'ame, & la paix de la confcience, le foutien des vertus, la vie de la grace, le gage certain de l'éternité. Dieu fe donne fans réferve à une Carmélite qui vit dans une priere & une auftérité continuelles : vous la pouvez furpaffer, en priant moins & en faifant plus. O que la place que vous occupez dans le Royaume de Dieu eft grande ! qu'il vous eft certain & aifé de vous avancer, fi vous le voulez ! que vous êtes un grand fpectacle aux Anges & aux hommes ! qu'il vous eft facile de vous enrichir felon la grace, fi vous êtes humble, patiente, courageufe, zélée, fervente en tout, douce, charitable, prudente, fidelle à Dieu dans les bonnes œuvres de votre état, invincible aux rebuts, difficultés, & contradictions que vous y rencontrez ; fi vous qui pouvez commander, vous êtes ravie d'obéir à vo-

tre Dieu ; si enfin, au milieu des biens & de la prospérité mondaine, vous brûlez du desir des biens éternels ! Communiez, Madame, communiez souvent, communiez avec une pleine confiance ; faites, dans la Communion, votre provision de force & de vertu, que vous prévoyez vous être le plus nécessaire : que l'Autel & la Table de J. C. soient votre asyle contre la dissipation du siecle : parlez à J. C. dans le temps de la Messe & de la Communion, pour pouvoir ensuite parler au monde, selon ce que vous aurez entendu de votre divin Maître.

LETTRE LXVII.

Sur le salut du Roi.

VOtre place, Madame, est une place de foi & de patience. Le monde a attendu le Sauveur pendant quatre mille ans : le salut & la perfection des particuliers doivent être opérés avec une attente persévérante. Vous recueillerez avec joie ce que vous semez avec tristesse. Ste. Monique pleura long-temps les égarements de St. Augustin, dont elle obtint enfin

la converſion : il a fait la joie & la gloire de l'Egliſe par la ſainteté éminente de ſa vie, & par la perfection de ſa charité. Je ne puis croire, Madame, *qu'un homme de tant de prieres, à qui Dieu a donné une amie ſi fidelle & ſi Chrétienne, comme par un miracle*, ne devienne à la fin un homme nouveau, tel que vous ne le reconnoîtrez plus : ne vous découragez donc pas : travaillez en paix, avec circonſpection, mais ſans relâche, à cette excellente œuvre que Dieu vous a confiée : Dieu n'exige de vous, que ce qui dépend de vous : c'eſt à lui à donner le ſuccès. Vos prieres & vos ſouffrances ſont écrites dans le livre de vie. Quand vous êtes accablée, dites doucement à Dieu au fond de votre cœur, que vous êtes trop heureuſe de pouvoir offrir quelque choſe à celui qui vous a tout donné : je ne ceſſe, Madame, de le prier, que vous ayant ſanctifiée il ſanctifie enfin le Roi.

LETTRE LXVIII.

Exhortation à la confiance.

VOus me paroiffez, Madame, dans la trifteffe & dans la fouffrance, mais foumife, & contente de vivre dans l'ordre de Dieu : c'eft tout ce que je fouhaite le plus : continuez à vous enrichir de bonnes œuvres, malgré vos réfolutions. La condition de l'homme eft de vivre peu de temps, accablé de plufieurs miferes : il s'éleve & fe flétrit comme une fleur, & il ne demeure jamais dans un même état : Dieu daigne cependant avoir les yeux ouverts fur lui, pour le récompenfer de fes œuvres. La bonté de Dieu eft admirable : il a voulu que le temps de nos peines fût très-court, & que celui de notre récompenfe fût éternel : le temps s'approche, & l'Evangile de ce jour nous dit que ceux qui auront fait de bonnes œuvres reffufciteront à la vie éternelle, & les autres, à leur condamnation. Tous les Saints que l'Eglife nous repréfentoit hier dans l'Epître, les palmes à la main, auprès du trône de Dieu, ont tous paffé par les tribulations

de leur état : quelques-uns en ont essuyé d'extrêmes : aujourd'hui ils regnent dans la gloire. Je suis persuadé que Dieu lui-même vous a révélé les dispositions où vous êtes : il vous a inspiré la foi, la patience, l'espérance qui vous soutient, afin que vous en souteniez d'autres, auxquels il vous a unie. Peut-être, Madame, Dieu veut-il mettre bientôt fin à nos malheurs ; il faut le lui demander sans intermission : vos prieres, jointes à celles du Roi dans un esprit de confiance & d'une humble soumission, nous attireront peut-être bientôt le secours d'en-haut, dont nous avons besoin. Théodoret rapporte dans son Histoire, que Théodose, dont les troupes avoient été défaites le jour précédent, résolut néanmoins de donner bataille le lendemain avec ce qui lui restoit de gens, quoique foibles & battus; il ne voulut pas que l'étendard de la Croix qui brilloit à leur tête, se retirât devant les statues de Jupiter & d'Hercule, que les ennemis faisoient porter devant eux : voyant le besoin qu'il avoit d'un secours extraordinaire du Dieu des armées, il passa la nuit dans une Chapelle, prosterné en oraison : s'étant assoupi, il vit deux Cavaliers vêtus de blanc, sur des chevaux blancs, qui l'assurerent qu'ils étoient en-

voyés pour combattre avec lui, & qu'ils lui répondoient de la victoire. L'événement justifia peu d'heures après la vérité de cette promesse. Quand Dieu tarderoit encore à nous exaucer, il ne faut pas se lasser de le demander. Je ne puis croire, Madame, qu'un Roi si plein de foi, & un Royaume si plein de bons Chrétiens, deviennent la proie des hérétiques, si nous persistons à recourir à Dieu avec ferveur.

LETTRE LXIX.

Conseils généraux.

POurquoi croyez-vous, Madame, que vos redditions me donnent une idée de vous, bien différente de vous-même? elles sont, je vous assure, très-bien: je vous y vois à découvert: vous y marquez sincérement les différents états de votre ame. Je suis ravi de voir croître tous les jours votre bonne volonté, qu'elle se fortifie, qu'elle s'étend de plus en plus. Dieu veuille qu'elle soit bientôt sans bornes & sans aucune mesure! Il faut que vous vouliez très-sincérement tout ce que Dieu veut, comme il le veut, &

autant qu'il le veut, ce qui eſt bon, ce qui eſt le meilleur, ce qui eſt parfait devant ſes yeux, par rapport à vous. Mais il ne faudra cependant rien faire qu'avec ſoumiſſion, & ſelon la meſure qui vous ſera donnée. Au nom de Dieu, Madame, ne vous laſſez pas de renouveller ſans ceſſe les offres de votre bonne volonté & de votre abandon. Je vous l'ai déja dit, vous êtes dans le temps de beaucoup offrir, & dans l'âge de deſirer beaucoup, quoiqu'il vous ſemble que vous ayez peu de choſe à faire : *Celui-là fait beaucoup*, dit l'Imitation, *qui fait bien tout ce qu'il a à faire.* J'eſpere que Dieu fera par vous des biens que vous ne connoîtrez que dans l'éternité. Vous me ferez plaiſir de marquer dans vos redditions ce que vous faites au-delà de ce qui vous eſt preſcrit. Mangez le pain vivifiant; ne craignez point, il ne ſe changera pas en poiſon, il vous changera en lui : & comptez que vous n'avancerez jamais ſans ce puiſſant ſecours : vous ne deviendrez pas forte, ſans le pain des forts : c'eſt l'uſage de l'Egliſe, de fréquenter plus ſouvent cet incomparable Sacrement dans le temps du Carême : dites-moi ſur cela ſimplement vos deſirs.

Aidez, Madame, tout franchement

les ames droites & ſinceres, ſans prendre trop ſur vous ; ne laiſſez pas d'écouter celles que votre faveur pourroit un peu porter à la piété, pourvu que vous remarquiez à travers de cette imperfection un vrai deſir de ſalut : l'on ne paſſe point tout d'un coup aux pratiques pures du renoncement à ſoi-même : Dieu veut peut-être ſe ſervir de votre exemple & de vos conſeils, à l'égard de celle dont vous m'écrivez, & de beaucoup d'autres femmes que Dieu veut rendre Chrétiennes, & que la bonne odeur de J. C. attirera par vous. Prêtez - vous à elles, quand vous le pourrez ; haſardez même quelquefois hardiment certaine ſemences dans des terres ingrates, lorſque l'occaſion s'en préſentera, pour voir ſi elles n'y prendront pas racine. Un bon avis, une parole de piété, une pratique inſpirée à propos, ont été ſouvent le commencement d'une converſion exemplaire. Non, vous n'êtes point à la Cour pour vous ſeule : gagnez, ſi vous pouvez, Madame de * *. : puiſqu'elle s'avance, recevez-la : le coup de filet ſeroit heureux.

Vous ne pouvez fournir à tout, & vous devez, préférablement au reſte, ſonger à vous, au Roi, & à St. Cyr.

Vos

Vos craintes me raſſurent, ſur-tout lorſque je les vois ſe perdre dans une admirable confiance en Dieu. Je comprends tout ce que vous me mandez du danger de l'amour-propre & de l'aſcendant que vous avez par-tout : mais le Seigneur eſt votre protecteur, votre ſoutien, votre guide : vous n'en aurez plus d'autre juſqu'à la mort & dans les ſiecles des ſiecles. Vous ſerez dorénavant un peu plus de mon troupeau, qu'au temps paſſé : mais mon zele ne ſauroit augmenter pour votre ſalut : & je prie Dieu qu'il m'en donne toujours autant pour le mien, que j'en ſens pour le vôtre. Je vous regarde comme le ſoutien, non-ſeulement de St. Cyr, qui eſt la principale maiſon du Dioceſe de Chartres, & qui tient à tout le Royaume, mais comme l'appui de l'Evêque que vous avez donné à ce Dioceſe : vous ſerez ma couronne & ma joie au jour de l'avénement de J. C. Je me tiens très-fort chargé de votre ame : & par-là j'eſpere que Dieu me récompenſera, ſi je ſuis fidele à vous conduire à lui, & à lui donner en vous la conſolation qu'il attend. Je me ſervirai de tout ; je ne vous écouterai pas ſeulement, mais encore le public : & je profiterai de ce qui me reviendra, pour faire juſ-

qu'à la fin mon devoir auprès de vous. Souvenez-vous *que vous êtes poudre, & que vous retournerez en poudre :* portez en vous ce ſentiment qui convient à la pénitence : priez, offrez-vous : attendez le moment de faire : recevez les mortifications de providence : pratiquez la charité, ſauvez les ames, aimez Dieu ſans meſure, abandonnez-vous à lui ; ne ceſſez point de vous humilier intérieurement ; communiez avec confiance, & avec épanchement de cœur; dites tout au grand Paſteur, quoiqu'il ſache déja tout, & qu'il ſonde les cœurs & les reins. Je crois que St. Cyr doit entrer par préférence dans vos bonnes œuvres : St. Cyr doit être votre Carême, votre mortification, votre mérite, votre ſanctification, comme j'eſpere qu'il ſera votre couronne dans l'éternité.

LETTRE LXX.

A l'occaſion des malheurs de l'Etat.

J'Écrirai, Madame, à M. le Nonce ce que vous me chargez de lui faire ſavoir. Je ſuis ravi de la dévotion que vous

avez pour la précieuſe relique de la Ste. Croix, où J.C. a opéré notre ſalut : elle vient de l'amour & de la reconnoiſſance que vous avez pour celui qui eſt notre unique eſpérance. Humilions-nous, Madame, ſous la puiſſante main de Dieu, afin qu'il vous releve au temps de ſa viſite : déchargeons-nous ſur lui de toutes nos inquiétudes, parce qu'il aura ſoin de nous après un peu de ſouffrance : le Dieu de toute grace qui nous a appellés à ſon éternelle gloire par J. C., nous perfectionnera, & nous rendra fermes & inébranlables. Que ſavons-nous, s'il ne dirige pas les grands événements qui nous abattent, afin de nous rendre plus Chrétiens, plus amis de la paix, plus équitables? nous ſerons moins puiſſants, mais nous ſerons moins enviés & plus tranquilles : nous ſerons plus humbles, plus modérés, plus enclins à prier : nous ne dirons pas : *C'eſt la force de notre bras qui a fait cette merveille qui nous a ſauvés* : nous dirons : *C'eſt le bras du Tout-Puiſſant qui nous a délivrés de nos ennemis.* Je voudrois comme vous, Madame, un Jubilé univerſel : je le marquerai à M. le Nonce. Dieu ſeul peut retirer l'Europe des maux extrêmes où elle eſt réduite : il eſt bien juſte de recourir à lui, comme

à l'unique ressource qui peut légitimement fonder notre espérance. Au nom de Dieu, ne vous enfoncez pas dans l'abyme de tristesse où vous êtes : vous craignez vos péchés, & la colere d'un Dieu justement irrité qui nous punit : mais il faut espérer davantage, dès que nous nous humilions & que nous recourons à lui. Dieu a souvent puni tout un peuple pour les péchés de son Roi : il a aussi quelquefois sauvé tout un peuple pour la piété, & le retour d'un seul : *Je ne détruirai pas tout votre Royaume*, dit Dieu à Salomon, contre lequel il étoit irrité depuis sa chûte, *à cause de David mon serviteur.* Il est donc essentiel, Madame, que vous continuiiez à soutenir la piété du Roi : notre salut dépend de sa Religion, de sa confiance en Dieu, de sa modération, de son humilité, de son équité. Quand Dieu voudroit changer les bornes de ce Royaume, ne vaut-il pas mieux sacrifier quelque chose à la paix, que d'exposer tout le reste? Du moins, il est bon de consulter Dieu sur cela, & de lui exposer un cœur soumis & préparé à toutes ses volontés. Quoi qu'en disent les faux Sages & les politiques du siecle, c'est Dieu qui perd & qui sauve. Que nos ennemis se *confient dans*

la multitude de leurs chevaux & de leurs armées, qu'ils s'appuyent ſur les alliances honteuſes qu'ils ont faites avec l'héréſie; pour nous, nous nous *confierons au Seigneur qui a fait le Ciel & la Terre*, & qui connoît le zele de notre Monarque pour la Religion. L'heure eſt venue, Madame, à laquelle il vous prépare depuis long-temps : il faut lui être fidelle; il faut lui demander cette ſageſſe qui vient d'en-haut, qu'elle ſoit avec vous, qu'elle vous conduiſe dans tout ce qui regarde le bien public : il faut partager avec le Roi ſes peines & ſes douleurs : il faudroit prier avec lui, & lui faire dire ces paroles de *David* : *Mon cœur eſt préparé, Seigneur, mon cœur eſt préparé.* Cette préparation de cœur dans un Roi religieux, qui ſe remet entre les mains du Tout-Puiſſant, eſt la plus excellente de toutes les prieres : cette priere monte juſqu'au Trône de Dieu, & n'en revient pas ſans être exaucée.

Dans les grandes triſteſſes, on n'eſt pas maître des facultés inférieures de l'ame : mais quand vous vous ſentez, Madame, toute abſorbée par l'affliction, faites comme on fait dans les grands ſieges : lorſque l'ennemi s'empare des dehors des Places fortes, on ſe retire au-dedans, & en-

fuite dans la citadelle : l'avantage que vous aurez, c'eſt que cette partie ſupérieure de votre ame eſt parfaitement ſoumiſe à Dieu : il y a mis une forte garniſon : cette partie de la Place eſt imprenable : Dieu eſt au milieu, pour la défendre; elle ne ſera donc jamais ébranlée : il eſt vrai que c'eſt une grande peine que le dehors de la volonté ſoit ainſi au pillage : mais tant que vous tiendrez bon dans le fort, dans cette cime que Dieu vous ordonne de ne rendre jamais à l'ennemi, à quelle compoſition que ce ſoit, vous ſerez bien heureuſe, parce que vous ſerez fidelle : le reſte ne dépend pas abſolument de vous : mais cette partie principale ne peut être priſe par l'ennemi, ſi vous-même ne lui en donnez les clefs. Retirez-vous donc ſouvent dans ce temps de trouble en cette cime de votre ame : & au-lieu de vous enfoncer dans la triſteſſe, recourez à cet aſyle de ſûreté où Dieu vous attend, où il vous fortifiera, conſolera, conſeillera, & ſanctifiera : c'eſt ainſi que le Prophete *David*, dans l'abyme d'une profonde humiliation, où il expoſe à Dieu que ſa vie ſe conſume par la douleur, & dans de continuels gémiſſements : *Toute ma force*, lui dit-il, *eſt affoiblie, & je ſens*

le trouble jusques dans mes os : je suis devenu semblable à un vase brisé ; car j'ai entendu les reproches injurieux de plusieurs de ceux qui m'environnent : il ajoute aussi-tôt : *Mais j'ai espéré en vous, Seigneur : j'ai dit : Vous êtes mon Dieu : tous les événements de ma vie sont entre vos mains : arrachez-moi des mains de mes ennemis, qui proferent des paroles d'iniquité contre le juste avec un orgueil plein de mépris :* Il finit enfin par ces paroles, qui marquent qu'il a été exaucé : *Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée & réservée pour ceux qui vous craignent ! vous les retirerez dans le secret de votre face, afin qu'ils soient à couvert du trouble des hommes ; vous les défendrez dans votre tabernacle contre les langues qui les attaquent : que le Seigneur soit béni, parce qu'il a fait paroître envers moi sa miséricorde d'une maniere admirable !*

LETTRE LXXI.

Sur le choix d'un Directeur.

JE vous ai bien recommandée à N. S. aux ſaints Autels où je viens d'offrir le Sacrifice. Plus je penſe à ce que vous m'avez propoſé, plus je crois Monſieur.... (vraiſemblablement M. de la Chetardie) propre à cette fonction : il ne changera rien à ce que nous avons réglé, il vous conduira par la même voie : il connoît le monde : il eſt ſavant, expérimenté, plein de douceur & de zele pour vous, & de l'eſprit de Dieu : il vous faut un homme très-prudent : je ſuis conſolé quand j'y penſe : ce ſaint Paſteur eſt très ſage, & très-ſobre dans ſa ſageſſe : il n'eſt pas de ceux qui n'approuvent que ce qu'ils ont fait ou conſeillé : il ne vous ſurchargera pas de nouvelles pratiques : il n'aura point un empreſſement à vous ſuivre par un zele exceſſif, & avec une contrainte qui ne vous convient pas : il vous conſolera dans vos peines, il vous ranimera dans vos langueurs, il vous conſeillera dans vos doutes : vous avez beſoin d'un tel ſoutien, & je crois que vous ne devez,

ni vous en priver par esprit de sacrifice, ni présumer assez de vos forces pour vous en passer. Si dans la suite, Madame, ceux dont nous parlâmes hier se trouvent plus propres, si de nouvelles découvertes nous engagent à la confiance, nous en parlerons. J'espere que Dieu ne me retirera pas sitôt : en tout cas, je ne crois pas à présent vous exposer à aucun repentir, ni à aucun mécompte, en vous proposant le successeur dont je viens de vous faire le portrait en abrégé. Vous lui donnerez vos redditions, & vous lui montrerez les écrits qu'on vous a donnés pour votre conduite ; VOUS LUI DIREZ VOS LIENS, vous marcherez toujours en confiance, & dans la sainte liberté qui convient à votre caractere & à votre état. J'ai tâché de vous suggérer les pratiques communs du Christianisme, & de vous recommander toujours la fidélité à vos dévotions particulieres, l'éloignement des nouveautés, une vertu aimable, la tolérance de bien des choses, l'habitude d'attirer sur vous par la priere la sagesse d'en-haut, la peur d'être surprise par la sagesse du siecle, qui domine au-lieu où vous êtes. J'ai cultivé, le plus qu'il m'a été possible, l'attrait que vous avez à la présence de Dieu, & le recours fréquent

à N. S., dans l'amour duquel vous devez être affermie, fondée, enracinée, inébranlable : c'eſt pour cela que je vous ai conſeillé la fréquentation des Sacrements, & une grande dévotion à la ſainte Meſſe. J'ai eſpéré que dans cette vie édifiante, toute Chrétienne, qui n'avoit rien de ſingulier au-dehors, vous gagneriez plus d'ames à la Cour, & que Dieu répandroit au-dedans de vous ſes dons & cette beauté ſinguliere, que le Pſalmiſte nous repréſente au-dedans & dans le ſecret du cœur de la fille du Roi : & je n'ai point douté que par ces obſervances communes du Chriſtianiſme, par la fidélité aux pratiques particulieres des devoirs de votre état, par l'abondance de vos bonnes œuvres, & par cet amour pour N. S. J. C., vous ne vous élevaſſiez, de vertu en vertu, à une très-haute perfection, d'autant plus ſûre pour vous, qu'elle ſeroit moins connue du monde, & plus éloignée de toute ſingularité. Perſévérez, Madame; achevez l'œuvre que votre Dieu vous a confiée, & pour laquelle il vous a appellée à la Cour : il vous fortifiera dans vos tentations : il ſera avec vous dans vos peines : allez toujours confidemment au Trône de ſa grace par J. C. Vous êtes dans la voie du ſalut éternel,

tandis que vous êtes environnée de Chrétiens ſuperficiels, qui ſuivent *des routes qui leur paroiſſent droites, & dont l'iſſue eſt la voie de la mort.* Votre mort pourra être ſubite, elle ne ſera jamais imprévue : Dieu nous cache notre dernier jour, afin que nous veillons tous les jours de notre vie. Dans le temps de ſécheresſe, deſirez le deſir ; c'eſt-là cette bonne volonté à laquelle une grande paix eſt promiſe : c'eſt-là le gémiſſement qui plaît à Dieu, & qui vaut mieux que les prieres vocales. Je connois le fond de votre cœur : vous vous repentez de vos péchés : vous avez une haine irréconciliable contre les ennemis de notre ſouverain Maître. J'ai plus d'envie de vous aider que jamais. Que ne voudrois-je pas faire pour celle qui eſt vraiment ma ſœur, ma fille, ma mere ?

LETTRE LXXII.

Sur la Fête de Noël.

J'Eſpere, Madame, me rendre à St. Cyr, Lundi au ſoir. Je reçois une excellente nouvelle en apprenant que votre ſanté ſe rétablit : chargez-moi bien,

Madame : ce sera un grand surcroît de joie pour moi ! je porterai ce fardeau de bon cœur : ne craignez donc pas de m'accabler ; trop heureux, si je puis vous soulager en vous aidant à porter ce qui vous accable. J'ai une grande espérance que N. S. vous rendra cette charge plus légere, ou qu'il vous fortifiera pour la bien porter. Allez, Madame, allez souvent dans ce saint temps lui faire en esprit votre Cour à Bethléem, & dites comme les pieux Bergers : *Allons jusqu'à Bethléem : voyons cette merveille qui est arrivée, que le Seigneur nous a découverte.* Que cette crêche est admirable ! les palais des Rois sont-ils comparables à ce saint lieu ? c'est le séjour de la paix : c'est le Sanctuaire de Dieu : c'est le Paradis terrestre : les Anges y accourent en foule, selon l'ordre de Dieu le Pere, pour y adorer son fils unique entrant en ce monde : car l'Epître aux Hébreux nous apprend, que lorsqu'il envoya dans le monde son fils premier né, il dit : *Que tous les Anges l'adorent !* N'est-ce pas-là cette multitude de la milice du Ciel, qui, selon St. Luc, fit entendre aux Bergers le Cantique de la joie : *Gloire soit à Dieu au plus haut des Cieux, &c. ?* Ils admirent la sagesse de Dieu qui commence à éclater dans ce

profond myſtere, lequel eſt, par excellence, le myſtere de la Religion.

JESUS-CHRIST promis, & J. C. donné, voilà toute la Religion : il étoit hier, il eſt aujourd'hui, il ſera demain : c'eſt un enfant qui eſt Dieu & Sauveur : il eſt enveloppé de langes, & couché dans une crêche : ce myſtere eſt devenu manifeſte à notre foi : Dieu a pris ſoin d'en démontrer la vérité : il a été annoncé par les Anges, juſtifié par l'accompliſſement des prophéties, confirmé par un nombre infini de prodiges, par la converſion du monde incrédule, & par la gloire ſuprême dont Dieu a enfin couronné ſon Fils unique au jour de ſa réſurrection : événement atteſté par des témoins oculaires, irréprochables, tous morts pour le ſoutien de cette merveille. *Ce qui a été dès le commencement, ce que que nous avons ouï, ce que nous avons conſidéré, ce que nos mains ont manié touchant le Verbe de vie, nous vous l'annonçons : car la vie s'eſt manifeſtée, & nous l'avons vue : nous en rendons témoignage : nous vous annonçons la vie éternelle qui étoit dans le Pere, & qui s'eſt découverte à nous : ce que nous avons vu, & ce que nous avons ouï, c'eſt ce que nous vous annonçons, afin que vous entriez en ſo-*

ciété avec nous, avec le Pere, & avec J. C. son Fils. Ainsi parloient, prêchoient, écrivoient ces hommes pleins de sagesse & de vérité, témoins des merveilles de J. C. : voilà ce que la sainte Vierge conservoit dans son cœur, à mesure que le mystere de J. C. se développoit. O! qu'il fait bon pour vous, Madame, à Bethléem! allez-y montrer votre foi, relever votre espérance, enflammer votre charité & votre gratitude : dites lui ces paroles d'un grand serviteur de Dieu : » Seigneur! si ce que nous » croyons est une erreur, c'est vous-» même qui nous avez trompés, puisque » vous avez fait tant de miracles en fa-» veur du mystere de J. C. qu'il est im-» possible de ne pas le croire ". Allez, Madame, vous consoler à Bethléem : allez-vous-y décharger de vos peines : allez entendre ces paroles de la bouche sacrée de J. C. : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, & je vous soulagerai.* Je ne doute point que ces paroles ne soient plus particuliérement pour vous. Quoi! celle que Dieu a envoyée au milieu du monde pour y soutenir sa gloire, & qui desire de tout sacrifier à sa Religion, seroit délaissée! elle souffre, parce qu'elle est fidelle, & Dieu l'abandonneroit! sa

volonté eſt prompte, ſon corps eſt infirme, & le Dieu fort ne la ſoutiendroit pas! elle demande ſans ceſſe la ſageſſe, & le Conſeiller des hommes l'abandonneroit à l'incertitude des temps où nous ſommes! elle ne veut que remplir les devoirs d'une place pénible, importante, qu'elle n'a pas choiſie, qu'elle ne demanderoit pas, qu'elle occupe par ſoumiſſion à la Providence, & le Dieu de miſéricorde ne feroit pas touché de ſes vœux ardents pour le bien public! & il ſeroit inexorable aux prieres que le St. Eſprit excite dans ſon cœur! Non, Madame, je ne le ſaurois penſer, & j'oſe au contraire aſſurer qu'elle ſera ſecourue à Bethléem, ſi elle perſévere avec l'Egliſe d'y faire ſa cour au ſouverain Seigneur de l'Univers : car il a dit : *Bienheureux ſont ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, parce qu'ils ſeront raſſaſiés!*

LETTRE LXXIII.

Sur les malheurs de l'Etat.

IL me paroît que Dieu eſt avec vous ; je le bénis de la droiture avec laquelle par ſa grace vous allez en toute choſe au bien. Perſévérez, Madame : que ne devons-nous pas à Dieu & à la Religion dont il nous a éclairés ? Dieu ne vous a point donné une Religion de femme mondaine, ou de ces ames occupées de petites pratiques, & fort ignorantes dans les grandes : vous avez reçu la couronne de quelque Prélat, de quelque grand perſonnage qui n'a pas ſu garder ce qu'il avoit : & Dieu vous a donné ſa portion, afin que vous en rapportiez des fruits. Gardez mieux que ce pauvre diſgracié, qui nous eſt inconnu, ce qu'il a perdu & qui vous a été donné, ſelon cette parole de l'Apocalypſe : *Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne reçoive votre couronne.* Vous ſouffrez, Madame, par bien des endroits, & ſouvent avec ennui, triſteſſe & répugnance : mais ces ſouffrances acceptées avec ſoumiſſion aux

ordres de Dieu, que vous ne pouvez détourner, lui ſont agréables.

Hélas! Madame, je ſuis honteux de vous en parler : car je ſens une langueur qui me fait fort deſirer ma guériſon, & qui me réduit à une acceptation auſſi languiſſante, quoique je deſire bien ſincérement de parvenir à ce degré : car, quoi de meilleur ici-bas, que d'obéir à un ſi bon Maître & à un tel Pere, qui, pour une légere ſouffrance, nous prépare une paix éternelle d'une incomparable gloire qui ſurpaſſera toute meſure?

Comment pourriez-vous, Madame, être inſenſible à ces peines, qui ſont dans les foibles & dans les mondains la ſource de tant de péchés? Vous croyez quelquefois être trop ſenſible aux choſes qu'il faut quitter, & froide pour ce que vous allez trouver : c'eſt ce que vous me marquez en un endroit. Mais vous ne ſerez pas inſenſible à ce qui ſe paſſe ici-bas, quand même vous l'auriez quitté. La charité qui vous preſſe ſur les beſoins de l'Etat ne vous laiſſera pas indifférente ni oiſive : mais elle ſera plus pure. L'état parfait de l'autre vie vous délivrera des imperfections qui ſe mêlent ici-bas à vos vertus. Vous aimez à préſent comme un enfant : là-haut, vous aimerez comme les

parfaits. Vous marchez ici-bas dans l'obscurité, & vous ne voyez qu'à demi & à travers un nuage : là-haut, vous verrez à découvert toutes choses dans la clarté de Dieu. Ici bas, l'esprit est prompt & la chair est foible : là-haut, tout sera sain & plein de force. Le capital dans ce pélérinage est de faire tout dans la vue de plaire à Dieu, & de mériter la perfection consommée de l'amour qui nous unira à lui. On vous maudit, mais ce sont les méchants : vous êtes haïe de ceux qui haïssent Dieu, & que Dieu hait ; de ceux qui seront couvert de honte & d'une éternelle confusion ; de ceux qui n'aiment ni le Roi ni l'Etat ; de ceux qui n'oseroient paroître que sous les déguisements des libelles anonymes : mais vous êtes chérie de Dieu. Vous devez donc vous réjouir d'avoir part aux malédictions que l'Evangile prédit aux amis de Dieu, qui souffrent pour la justice. Plus je vous approfondis, Madame, dans l'état présent des affaires & de l'humiliation du Roi, plus j'admire les vues de Dieu sur vous. Il éleve les uns pour les perdre, à cause des maux infinis qu'ils font dans les grandes places où ils ne devroient faire que du bien : il vous a élevée pour vous sanctifier par la voie de la souffrance & de la

croix, & par l'abondance des bonnes œuvres dans le lieu des plaiſirs. Que ſéroit le Roi, s'il étoit livré à une perſonne flatteuſe & mondaine? Tant que l'averſion pour ſes défauts ſera jointe à *l'amour tendre* que vous avez pour lui, & à la compaſſion qui vous fait partager avec charité, aux dépens de votre repos, ſes malheurs, ſes douleurs, & ſon accablement, il n'y a rien à craindre pour vous : *Dieu a formé le lien qui vous unit.* Soyez ſeulement attentive à ne vous pas rebuter : il a beſoin de vous, & nous avons grand beſoin de lui, comme j'avois l'honneur de vous le dire hier : il faut le préparer aux vérités qu'il n'aime pas, par la joie qu'il aime beaucoup : il faut l'encourager, le réveiller, l'attriſter quelquefois, & le conſoler ſouvent. Si je ne ſavois que Dieu eſt en vous avec une grande abondance de graces, je ne pourrois, Madame, me réſoudre ſans peine à vous donner de tels conſeils : car je ſais les épreuves par où vous avez à paſſer pour en venir là : quel moyen de réjouir les autres, quand on eſt ſoi-même accablé de triſteſſe! Ayez confiance en Dieu, qui unit ſi tendrement deux perſonnes ſi différentes dans leurs ſentiments,

LETTRE LXXIV.

Je crains pour vous, Madame, l'impreſſion de la miſere publique, quoique je ne puiſſe m'empêcher d'être ravi de votre charité tendre pour les pauvres. *Il n'eſt pas en mon pouvoir*, dites-vous, *de n'être pas triſte au milieu de tant de ſujets d'affliction & d'inquiétude. Peut-on voir autour de ſoi le ſcandale du ſiecle, la déſolation de la guerre, les miſeres de ſes fréres qui ſont dans d'extrêmes ſouffrances, ſans être affligée?* C'eſt-là ſans doute le caractere de la charité, le ſentiment des élus, de pleurer ſur les ſcandales, de gémir ſur les playes de l'Egliſe, de compatir à ſes freres : c'eſt même un des ſujets des plus légitimes d'affliction. Mais il faut cependant la modérer par la conformité à la volonté de Dieu.

Vous avez part, Madame, à la béatitude de ceux qui pleurent, quand vous gémiſſez des miſeres de la guerre, & des ſouffrances du peuple. Vous participez auſſi à ceux qui ont faim & ſoif de la juſtice, en deſirant avec empreſſement la paix générale qui eſt l'unique remede à tant de maux. Que je ſuis ravi de voir

que vous ne tenez plus au mondeque par la ſenſibilité à la miſere publique! Cependant, au milieu de la joie que j'ai eue en vous allant marquer toute ma reconnoiſſance du ſucceſſeur que vous m'avez donné, vous m'avez fait une très-grande compaſſion : ſouvenons-nous de ce que les Apôtres diſoient à leurs Diſciples : *C'eſt par beaucoup de peines & d'afflictions que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.* Je touche à la fin de ma carriere, & je vois que je n'ai pas aſſez ſouffert : le temps du ſalut, Madame, approche pour vous, comme pour moi. Mettons à profit nos ſouffrances : avançons à grands pas, à meſure que le jour finit : je le demanderai à Dieu pour vous, Madame, & pour moi, juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Perſonne ne vous eſt plus acquis, parce que perſonne ne vous a mieux connue.

LETTRE LXXV.

Sur divers ſujets.

ABandonnez, Madame, tout ſimplement ce qui vous fatigue trop : il y en aura toujours aſſez, pourvu que vous

rempliffiez la mefure de votre état. Vous ne devez pas reprendre les foins que vous dites avoir quittés depuis vingt ans. Ne vous fatiguez point tant du foin des autres : mais ne vous négligez point, de maniere à faire décrier les Saints vos bons amis, qu'on rendroit refponfables de tout ce qui feroit de la peine en vous. Donnez peu pour avoir beaucoup : vous avez à gagner une ame par les chofes innocentes, par des manieres faciles, par une dévotion gaie : ne lui laiffez donc rien voir qui puiffe l'effaroucher. Souvenez vous que, felon St. Paul, les auftérités corporelles ne font pas effentielles, mais que la piété fanctifie tout ce qui eft permis & innocent. Ne vous contentez donc pas d'être gaye au-dedans, faites part de votre joie à ceux qui ont droit de vous en demander.

Craignez votre choix même dans le bien quand il peut y avoir quelque inconvénient. L'on fait beaucoup, quand on fait ce que Dieu demande avec perfévérance & avec amour. Je crois que vous avez, quant à préfent, votre mefure : tâchez de la remplir avec joie, fimplicité, humilité. Je ne vois point fans une grande confolation le penchant où la grace vous porte touchant l'humi-

lité : je ſais qu'il y a des combats en vous : la vanité vous attaque ſouvent : vos redditions en font mention : mais l'humilité vous défend mieux que jamais. Que le Dieu de paix, qui apprend ſi bien aux ſuperbes à s'anéantir, ſoit à jamais béni d'un ſi grand don !

Si les bains dont vous me parlez, ſont modeſte, vous pouvez vous en ſervir. Changez librement & hardiment votre ceinture en bracelet, quand cela vous convient. Il n'eſt point néceſſaire, Madame, que la demi-heure de votre méditation ſoit de ſuite : Dieu en recueillera toutes les parties : ce qui eſt eſſentiel, c'eſt qu'elle ſoit humble & fervente, & qu'elle ſoit du fond du cœur. Ce ſeroit bien un vrai ſcrupule, ſi étant toute la matinée à l'Egliſe les Dimanches, vous doutiez ſi votre oraiſon eſt faite. La priere n'eſt point une interruption à la priere : ce n'eſt pas quitter Dieu que d'être toujours avec lui. Je n'ai garde, Madame, de vous ôter le pain des enfants ! je vous le conſeille, cette année, auſſi fréquemment que l'année paſſée, pourvu que vous ſoyez fidelle à ne faire ſur cela aucune contrainte à votre ſanté. Après cela, communiez ſouvent : ce ſera un motif & un moyen excellent de ſanctifica-

tion pour vous. Le bois ſec n'eſt pas plus aiſé à enflammer, qu'une ame bien préparée n'eſt ſuſceptible de ce feu divin, que le Sauveur eſt venu apporter ſur la terre, & qui enflamme les fideles à la ſainte Table.

J'apprends en ce moment que votre ſanté ne ſe rétablit point : & j'en ſuis dans une véritable peine. Je ſais par expérience combien les maux d'épuiſement viennent d'une maniere inſenſible, & à quel point ils ſont opiniâtres. Il y a je ne ſais combien d'années que je languis, pour avoir négligé ma ſanté dans ma premiere jeuneſſe. Votre ſanté, ni votre vie, ne ſont à vous, Madame : c'eſt un dépôt confié : vous devez en prendre le même ſoin que vous prendriez de celle d'un autre dans le même cas. Quand on fait autrement, ce n'eſt pas détachement de ſoi, c'eſt défaut de ſimplicité. Quant au danger de ſe flatter, on eſt entiérement à l'abri, en ſe laiſſant juger par le meilleur médecin qu'on prie de parler ſans compliment. Pouſſer le ſcrupule plus loin, c'eſt vouloir être trop ſage, & ſuppoſer que Dieu ne ſe contente pas de la vraie droiture. Quand on a un naturel courageux comme le vôtre, on a plus de peine à s'appetiſſer & à ſe rabaiſſer à tous

ces

ces petits ménagements de santé, qui paroissent des foiblesses & des relâchements, qu'à s'élever par grandeur au-dessus de tous les besoins. Ainsi il y a plus à s'humilier, à devenir simple, & à mourir à soi dans cette conduite qui paroît un relâchement, que dans la rigueur qui n'épargne en rien le corps. Il vaut mieux faire la volonté de Dieu, en ménageant ses forces, que goûter sa présence : l'un est fidélité pour lui, l'autre est jouissance pour nous-mêmes. Vous tenez trop à cette présence apperçue & réfléchie de Dieu qui vous est donnée, & qui est bien moins Dieu pour vous, que l'accomplissement de son ordre. Ménagez donc votre santé, moins par les remedes que par le repos & la gayeté. Vous n'y perdrez rien pour l'intérieur, en préférant le pain le plus sec aux lait le plus doux.

LETTRE LXXVI.

Sur l'amour désintéressé.

IL y a, Madame, plusieurs choses dans la lettre que vous m'avez montrée, que je n'entends pas assez bien. On doit, ce me semble, vouloir trouver en soi

une certaine perfection de vertus, qui doit tenir lieu de tous les autres bienfaits : & l'on doit se consoler par-là des choses extérieures, que la Providence nous enleve : & une indolence qui nous rendroit indifférents touchant la perfection de la vertu, seroit blâmable. Il est vrai aussi, que si c'est l'amour-propre & non le desir de plaire à Dieu qui anime, ce n'est plus vertu : je crois encore que c'est le sentiment de M.... Je ne comprends pas non plus que, pour être pur dans la perfection, il faille la regarder en soi comme en autrui sans nulle satisfaction, que ce soit soi plutôt qu'un autre, à moins qu'on ne veuille parler de la complaisance de l'amour propre : car d'ailleurs, la vraie charité a pour regle d'aimer sa propre perfection, préférablement à celle d'autrui : il ne la faut pas regarder, comme Lucifer, par orgueil, mais pour en remercier Dieu, & pour tâcher de la conserver & l'augmenter autant qu'il se peut, selon cette parole : *Que celui qui est juste se justifie encore!* Il y a d'autres choses que je n'entends pas clairement. Pour venir à ce que vous m'avez marqué, je crois qu'on ne vient point à cette mort du Chrétien sans courage & sans pratiquer l'humilité du cœur & la simplicité, qui

ne cherche que Dieu, & s'éloigne ſans grimaces & ſans héſitations de ce qui lui déplaît. Mais je ſuis bien perſuadé qu'une pareſſe & une ſimple indolence & dépouillement de courage & de pratique ſeroit une paſſiveté, blâmable pour vous, & condamnable par les regles de l'Egliſe. Voici une propoſition condamnée par un Concile général de Vienne contre les *Beguins* & les *Beguines*, qui étoient des Illuminés : *C'eſt une imperfection de s'exercer dans les actes de vertu : & une ame parfaite doit s'éloigner des pratiques de vertu* : ces faux Illuminés établiſſoient qu'une ame pouvoit devenir ſi parfaite en cette vie, qu'elle étoit impeccable, & qu'elle ne pouvoit aller plus loin : ce qui n'appartient qu'à la perfection de l'autre vie. Il y a une différence totale entre le ſens de Mr. de... & celui-ci : & je ne vous l'ai rapporté, qu'à l'occaſion de cette perfection idéale qui conſiſteroit dans une mort entiere & ſans imperfection, qui banniroit toute ſenſibilité, & qui anéantiroit entiérement la créature, & la rempliroit de Dieu ſans effort de ſa part & ſans pratiques : c'eſt la perfection du Ciel : *Dieu ſera toutes choſes en tous*, comme dit St. Paul, ſans que la créature y mette rien, par ſon tra-

vail : elle recevra tout & sera dans une passiveté heureuse : ce qui sera la récompense & le prix de ses travaux & de ses pratiques passées. Ici-bas, nous devons mourir au péché, nous devons marcher dans une vie nouvelle ; les membres de notre corps ne doivent plus être des armes d'iniquité, & nous devons nous donner à Dieu comme vivants, de morts que nous étions, & lui conserver les membres de notre corps pour servir à la justice : il faut obéir du fond du cœur à la doctrine de J. C., à laquelle nous sommes livrés par la grace. Voilà ce que je lis dans le Nouveau Testament, où il est parlé à fond de la mort des Chrétiens : tout cela demande du courage & des pratiques solides de vertu. Si par petitesse & par simplicité, on entendoit quelque chose qui donnât exclusion à cette incontestable doctrine, je n'y souscrirois jamais : je ne sais point ce que c'est que cette désappropriation de dons de Dieu, petitesse, & mort sans réserve, qu'une infinité de personnes pénitentes & vertueuses ne connoissent pas plus que moi : mais, en tout cas, ces personnes pénitentes & vertueuses ne seroient pas privées de la lumiere nécessaire à leur salut, si elles perséverent dans la pénitence &

dans la vertu : elles se garderont de se rien attribuer de la gloire de Dieu : elles continueront à être humble de cœur, & à mourir au péché sans réserve : elles tiendront à ce qu'il y a de plus pur par la perfection de leur état : mais elles comprendront que la perfection pure & sans défaut est pour l'autre vie : car Dieu y a mis une mesure. Il est vrai que comme nous ignorons cette mesure, & celle du progrès que nous faisons, nous avons tous les jours besoin de courage & d'attention pour avancer selon cette exhortation du St. Esprit. *que celui qui est Saint se sanctifie encore :* & notre mesure ne sera pleine qu'à la mort : car recevant tous les jours de nouvelles graces, nous y devons répondre tous les jours par une nouvelle reconnoissance : ainsi c'est un bien que nous ne connoissions pas toute l'étendue de notre mesure, afin que nous ne nous endormions jamais. Je suis persuadé, Madame, que mes sentiments sur cela sont les mêmes que ceux de M. de ....: & quoiqu'il voye plus que moi, je crois fermement ne pas penser autrement que lui. J'ai néanmoins pris occasion ici de vous instruire, comme mere d'une Communauté, sur un certain langage de dévotion mal entendue : & je crois que tous

ceci vous peut servir en votre particulier. Dieu veuille vous accorder le grand don de persévérance!

LETTRE LXXVII.

LE temps passe, Madame, l'heure est venue d'être plus vigilante que vous n'avez encore été, parce que votre salut est plus proche de vous, que lorsque vous avez commmencé à croire : il ne suffit pas que vous ne vous laissiez pas aller aux petites fautes, il ne faut pas vous endormir dans les petites. Gardez-vous bien même de vous assoupir dans le chemin de la vertu ; la nuit est passée, le jour s'avance ; armez-vous des armes de justice pour vous défendre : vous aurez à combattre ; marchez avec courage, hâtez-vous, courez dans le chemin de la vertu, & revêtez-vous de J. C. Vous courrez ce mois avec J. C : humiliez-vous devant lui, d'être encore si lente & si peu avancée : voyez avec une sainte émulation toutes les Dames courageuses qui s'avancent au-devant de l'Epoux : quelque chemin que vous ayez déja fait, gémissez d'être encore plus paresseuse que vous ne voudriez ; dites à l'Epoux divin de votre

ame qu'il vous attire plus fortement après lui pendant cet Avent, & que vous ferez de nouveaux efforts pour courir à l'odeur de ses parfums; gémissez de vos fautes, mais ne vous découragez pas: Dieu est bon à ceux qui le cherche de tout leur cœur; il achevera ce qu'il a commencé; cet arbre qu'il a déja fait croître, qu'il a chargé de fruits, en portera de plus abondants & de plus parfaits: il faut chercher plus purement & plus véritablement que jamais à lui plaire en toutes choses : il faut étudier de plus en plus à faire toutes ses volontés, portant le fruit de toutes sortes de bonnes œuvres: votre mesure est grande, il faut la remplir; travaillez, Madame; gardez-vous du plus léger sommeil, bien plus encore de l'assoupissement de vos plus légeres fautes; demandez aussi-tôt pardon, & que le soleil ne se couche pas sur vos amertumes, tristesses, découragements, immortifications, & autres infidélités de la journée; n'oubliez jamais ces paroles de J. C., que je souhaite profondément gravées dans votre cœur : » Celui qui est fidele dans les petites choses, sera fidele dans les grandes; & celui qui est infidele dans les petites, sera » infidele dans les grandes : veillez, car

» vous ne ſavez pas l'heure que le fils » de l'Homme viendra; vous devez vous » y préparer ſans relâche : " Les Juifs attendoient le premier avénement de J. C., les Chrétiens attendent le ſecond avec le même empreſſement. L'Egliſe nous le repréſente aujourd'hui bien terrible pour les pécheurs; les avant-coureurs de ce ſouverain Juge feront ſécher les hommes impies de frayeur : pour vous, qui ſerez, comme je l'eſpere, du nombre des élus de Dieu, vous leverez votre tête, vous regarderez en-haut quand toutes ces choſes arriveront, parce que vous verrez votre Rédempteur proche de vous. Heureux le ſerviteur que ſon maître trouvera veillant; je vous dis, en vérité, qu'il le fera aſſeoir à ſa table, & le ſervira lui-même des mêts les plus délicieux. Comment vivez-vous avec les Saints? nous en parlerons au premier voyage; ne ſuivez pas toutes leurs penſées, quand vous y voyez de l'inconvénient & qu'ils y ſont intéreſſés, ou qu'ils agiſſent par des préjugés dont les plus ſaints ſont coupables; mais hors les réflexions dont vous avez beſoin pour agir prudemment dans ce qu'ils propoſent, laiſſez les ſoupçons & les jugements incertains au tribunal de Dieu, là vous trouverez la paix & la ſû-

reté. Pour vous, si vous étiez amie du monde, le monde ne feroit pas des libelles contre vous. Le disciple n'est pas plus que le maître; ne savez-vous pas ce qu'on disoit du vôtre? on faisoit plusieurs discours de lui en secret parmi le peuple; car les uns disoient: C'est un homme de bien; non, mais il séduit le peuple. St. Jean, Chap. 6. Quelque chose qui vous arrive de contraire à vos projets, à votre desir même pour la perfection, ne vous découragez jamais, relevez-vous & allez votre chemin; j'ai bien envie que rien ne vous arrête; car vous devez beaucoup à Dieu, & il a de grands desseins sur vous. Le goût & le transport que vous sentez en lisant le Nouveau Testament, n'est pas une petite preuve de votre progrès dans la foi; l'horreur que vous avez du péché anime ma confiance pour vous; j'espere que vous ne tomberez jamais dans celui qui donne la mort, que vous ne demeurerez pas dans les autres, & surtout que vous ne vous y endormirez jamais. O le triste & dangereux assoupissement! Soyez gaye, réjouissez-vous au Seigneur, je vous en conjure, épanchez votre cœur devant lui, tout ira bien, vous serez contente, Dieu tournera à sa gloire & à votre sanctification ce que

vous croyez ſouvent perdu. L'humilité tire ſon profit des fautes mêmes, à plus forte raiſon des épreuves; il peut naître en vous plus parfaitement que jamais. Je ne change point en vous les jours de Communion qui vous ont été permis les *années précédentes*; mangez le pain des forts, & croiſſez. Conſolez-vous, Madame; Dieu vous aime, & je ſuis aſſuré que vous l'aimez; tout tourne enfin au profit de ceux qui aiment Dieu : défendez bien cette haute partie de l'ame, où il a établi ſa demeure; quoique vous ſoyez affligée de tous côtés au-dehors, & que la partie foible ſuccombe à la triſteſſe & à la douleur, la forte en Dieu & où vous lui êtes fidele, ſera inaceſſible à l'ennemi, tant que vous ne lui en ouvrirez pas volontairement les portes. Cette pointe de l'eſprit où réſide la liberté, peut réſiſter à la grace, à toutes les foibleſſes de la chair, à toutes les attaques du monde, & à tous les efforts de l'Enfer, parce que, comme dit St. Jean : *celui qui eſt*, vous *eſt plus grand que ce qui eſt dans le monde :* ce qui fait dire à ce grand Apôtre : *Mes bien-aimés, ſi notre Créateur ne nous condamne point, nous avons de l'aſſurance devant Dieu, & quoique nous lui demandions, nous le recevrons*

de lui, parce que nous observons ses Commandements & que nous faisons ce qui lui est agréable : voilà une source intarissable de consolation & de confiance pour les justes, parce que quoiqu'ils tombent souvent, comme dit le Concile de Trente, dans des fautes légeres, quotidiennes, & qu'on appelle vénielles, Dieu néanmoins ne les abandonne jamais, s'ils ne s'abandonnent eux-mêmes les premiers ; ce qui n'arrivera que par la transgression mortelle de ces Commandements. Ayez donc, Madame, un grand soin d'assurer le choix que Dieu a fait de vous par vos œuvres : c'est par la grace que vous deviendrez impeccable & inaccessible à vos ennemis ; je parle de ces péchés qui séparent de Dieu & qui livrent l'ame à la captivité du Démon. Quand vous êtes triste, tâchez de vous consoler par les bonnes œuvres, par l'espérance, la patience, les fréquentes élévations de votre cœur à Dieu, celui qui vous soutient par les bonnes actions de votre état en soutenant les affligés par les vues de la Religion ; & profitant de ce temps pour semer le bon grain, qui doit fructifier dans la suite au centuple.

LETTRE LXXVIII.

JE vais vous offrir à Dieu, Madame, sous la protection de la sainte Vierge; je lui demanderai qu'elle soit votre Avocate auprès de son fils, maintenant & à l'heure de votre mort : faites votre provision pour votre voyage; demandez tout ce qui vous est nécessaire; on obtient des graces dans les jours solemnels, où l'on célebre la naissance des Grands; cela est plus vrai & plus facile dans le Royaume de Dieu, que dans le Royaume du monde. J'ai une très-grande confiance que Dieu qui a commencé en vous son ouvrage, l'achevera & vous donnera le vouloir & le faire jusqu'à la fin; car quand il a justifié une fois les siens, il ne les abandonne jamais, à moins qu'il ne soit abandonné d'eux. Il faut que vous soyez plus humble, plus charitable, plus patiente & plus unie à Dieu par le fond de votre volonté & de votre cœur, que vous ne l'avez encore été : car quel est, Madame, votre appui, votre espoir, votre consolation, votre desir principal dans la vie? n'est-ce pas Dieu, le Dieu de

votre cœur ? celui qui sera votre partage pour toujours ? où pouvez-vous être bien sans lui ? où pouvez-vous être mal avec lui ? Il est à St. Cyr au milieu de ses Epouses, avec une bonté particuliere : mais à la Cour, à Fontainebleau & en tous lieux, plein de miséricorde, sans bornes pour ceux qui l'aiment de tout leur cœur : ce qui vous reste de vie, Madame, doit être tout à lui, il aura soin de votre mort. Un grand serviteur de Dieu, que vous connoissez bien, disoit à Dieu ? » Quand » je jette les yeux hors de vous, je n'y » découvre rien de solide & de ferme, » je n'y vois ni amitié qui me puisse » servir, ni puissance capable de me sou- » tenir, ni conseil qui me puisse aider : » je n'y trouve ni livre ni discours qui » me consolent véritablement, ni or ni » argent qui me délivrent de mes peines, » ni retraite qui m'assure & me défen- » de ; il faut que vous-même, mon Dieu, » daigniez me secourir, comme étant le » seul qui puissiez me consoler, m'instrui- » re & me défendre." Dieu vous traite, Madame, comme il fait ses élus, en vous faisant participante de sa Croix au milieu des délices de la Cour : j'espere aussi qu'il multipliera ses divines consolations au fond de votre cœur, à mesure qu'il vous

envoye des souffrances. Vous voyez aussi, Madame, combien on a raison de vous épargner les austérités, puisque Dieu vous marque lui-même l'exercice par lequel il vous veut purifier. Je voudrois, Madame, partager avec vous vos douleurs pour vous en soulager. Je vous conjure de ne pas augmenter votre mal par votre travail, ou par vouloir tout faire comme en santé. Je ne cesserai, Madame, de prier pour vous.

LETTRE LXXIX.

JE prie pour vous, Madame, sans discontinuation : votre état est si pénible, que je sens le besoin que vous avez d'être fortifiée de la grace. Dieu vous traite, Madame, comme ses élus & ses amis, parce que vous êtes agréable à Dieu : il a fallu que la tentation vous éprouve, disoit l'Ange à Tobie ; il y a long-temps qu'on vous l'a prédit, vous vous y êtes attendue & préparée. Les grandes afflictions ôtent la parole, mais la vôtre vient de charité ; la charité sanctifie le silence & l'accablement où elle jette. *Je suis*, disoit, David, *comme une bête devant vous* ; mais *je suis toujours*

avec vous. Il y a une ſtupidité qui approche de Dieu, il y en a une qui en éloigne : la vôtre eſt de la premiere claſſe ; vous ne pouvez parler beaucoup, mais vous ſouffrez beaucoup, & vous ſouffrez parce que vous aimez Dieu ; c'eſt le principe, le motif & la fin de votre ſouffrance. Tâchez, Madame, de profiter des moments de Dieu, pour la paix ; notre proſpérité faiſoit des jaloux, & auroit peut-être continué long-temps une guerre triſte & funeſte : Dieu peut-être veut nous donner la paix dans notre adverſité ; nous gagnerons beaucoup plus que nous ne penſons par cette conduite de Dieu. La guerre n'eſt tolérable que pour obtenir la paix, & la paix eſt un ſi grand bien, qu'elle dédommage de tout le reſte : quand je parle ainſi, Madame, je le fais ſans voir & ſans ſavoir actuellement ce qui eſt praticable : que ne voudrois-je pas faire pour vous ſoulager ! vous êtes chere à l'Etat, à l'Egliſe & à Dieu : il vous ſoutiendra, il vous conſolera : & quand vous marcheriez dans les ombres de la mort, vous ne devez jamais ſuccomber à la crainte, parce que Dieu eſt avec vous. Je le prie de tout mon cœur qu'il vous faſſe faire du progrès par l'affliction où il vous met, &

qu'il vous rende lui-même propre à le glorifier devant les Rois & les Princes de la terre.

LETTRE LXXX.

J'Apprends, Madame, que votre ſanté eſt bonne ; ce qui me donne une ſinguliere joie au milieu de nos afflictions. Nous avons beſoin que Dieu nous ſoutienne pour ſoutenir les peines générales dont nous ſommes environnés : je prie Dieu ſans ceſſe pour vous, Madame ; je fais des vœux du meilleur de mon cœur, qu'il répande ſon onction céleſte dans votre ame, afin que vous portiez courageuſement ces tribulations du Roi & de l'Etat : notre ſageſſe eſt bien courte dans les accidents & les adverſités : ſi Dieu qui abaiſſe & qui releve quand il lui plaît, ne nous ſecouroit particuliérement, notre politique ſeroit à bout ; & pour parler le langage des Anges, la prudence des prudents ſeroit engloutie dans les flots de notre tribulation : mais il faut, Madame, eſpérer au Seigneur, qui ſoutient, & non en la créature qui tombe, & jetter ſouvent les yeux vers ce Royaume inébranlable qui demeure, &

ne vous point attacher à celui qui paſſe : *O ſainte Sion!* dit St. Auguſtin , *où tout ſubſiſte & rien ne change!* Voilà, Madame , ce que votre place demande , pour conſoler les affligés & conſoler les politiques , en leur apprenant , ſi vous pouvez , de ne pas tenter Dieu , à eſpérer en lui , à faire ce que la néceſſité requiert , & non ce que l'orgueil & la précipitation ſuggere. Conſolez-vous vous-même , Madame , des afflictions qui naiſſent des parties baſſes de la terre , & du mauvais état des affaires publiques , par les vues de la foi : c'eſt principalement dans l'adverſité que le juſte doit vivre de la foi. Sur-tout, Madame , banniſſez les autres ſujets qui pourroient vous attriſter ; n'y penſez point du tout , quelque raiſon que vous croyiez avoir de vous en occuper , de peur de vous accabler : faites-en diſtraction , amuſez les autres dans les moments deſtinés à cela ; car une abondante triſteſſe ſeroit une abondante tentation pour vous , il faut l'éviter.

LETTRE LXXXI.

J'Apprends, Madame, la perte que nous faisons; j'en suis pénétré par l'affliction que Sa Majesté en ressent, & par celle que vous souffrez: votre cœur plus sensible qu'aucun autre, partage avec la famille Royale cette douleur. Je prie Dieu, Madame, qu'il vous soutienne en tout; c'est un bon pere, & il doit faire en tout temps votre consolation; peut-être a-t-il prévu que ce Prince se perdroit avec une grande multitude, & il l'a ravi dans son innocence, de peur que la malice du siecle ne le corrompît; peut-être Dieu veut-il nous faire un plus grand présent, après que nous aurons témoigné notre soumission. Il nous avoit donné ce jeune Prince, il est le maître, son saint Nom soit béni à jamais. C'est un bonheur infini pour cette ame innocente qui s'envole au Ciel; c'est un Ange qui va bénir Dieu éternellement, d'avoir reçu une couronne immortelle; il priera pour le Roi son grand-pere, & du lieu de la souveraine paix, il attirera sur nous celle que nous attendons. O profondeur des conseils & de la sagesse immense du grand Dieu qui

nous conduit ! que ses voies sont impénétrables ! un seul de nos cheveux ne tombe pas sans son ordre ; il veut que nous sortions de notre fausse & trompeuse sagesse, pour nous abandonner pleinement à ses ordres : ses voies sont justes, sages, véritables, pleines de bonté & de miséricorde, pour ceux qui l'aiment ; aimons-le donc, & le laissons faire ; prions-le d'oublier nos péchés & d'agir avec nous selon les sentimens de sa charité immense & inépuisable.

EXTRAIT (1) *des redditions de comptes de Mad. de Maintenon.*

.... sur ce que je fais pour vous. Il faut pourtant, ô mon Dieu ! que je vous réponde, & aux graces qu'il faut encore que vous me fassiez. Soyez béni de celle que vous m'avez faite à pareil

---

(1) Voilà les seuls restes des redditions de Me. de Maintenon : on les a encore écrits de sa main sur un papier à demi-brûlé. Cependant il reste encore des lettres de Me. de Maintenon à M. de Chartres ; & l'on espere les recouvrer. M. de Mérinville en fit un jour la lecture au Roi à Rambouillet.

Jour qu'aujourd'hui ! mais, mon Dieu, qu'elle ne ſoit pas pour ma ſeule ſatisfaction, & qu'il vous en revienne de la gloire pour ma ſanctification ! . . . .

Qu'il y a long-temps que je ne vous ai entretenu, ô mon Dieu ! & que j'ai de pardons à vous demander de la maniere dont j'ai paſſé les quinze jours de maladie que je viens d'avoir ! Je pouvois tirer plus d'avantage de mes ſouffrances : & quelque médiocres qu'elles ayent été, votre bonté m'auroit compté ma réſignation à les ſouffrir. Cependant vous m'avez fait la grace de ne me pas impatienter : j'ai ſouffert, & j'en ai été bien-aiſe dans des moments : je n'ai pas même formé un deſir pour ma guériſon : j'ai aimé mon mal, & toutes les circonſtances qui l'ont accompagné. J'ai eu beaucoup de ſoumiſſion & d'indifférence pour les remedes, ne mettant ma confiance qu'en vous ſeul : ce que j'y ai mis de mon fond, c'eſt une grande lâcheté, qui m'a fait ſuccomber aux petits maux que vous m'envoyiez, un grand abandon de toutes prieres, me contentant des ſentiments de réſignation où je me trouvois : beaucoup d'amour-propre qui m'a fait rechercher tous les ſoulagements poſſibles, une grande complaiſance dans les

louanges que la flatterie inventoit pour me plaire, beaucoup d'ingratitude & d'aigreur pour les ſoins dont on m'a accablée, beaucoup de mépris pour mon prochain. Ah! mon Dieu, que de mal pour un peu de bien!.... Recevez-moi, Seigneur : animez mon eſprit & mon cœur, en fortifiant mon corps. Si vous me rendez la ſanté, que ce ſoit, ô mon Dieu! pour vous ſervir avec plus de ferveur que juſqu'à cette heure : & ſi votre volonté me deſtine à la ſouffrance & à la langueur, faites que mon ame, ſe détachant de la matiere, s'éleve vers vous avec plus de liberté. . . . .

Vous me faites ſouffrir, ô mon Dieu! & vous m'envoyez un échantillon de cette pénitence que je vous demande tous les jours. Hélas! Seigneur, la maniere dont je la ſouffre me fait bien voir que ce n'eſt pas ſincérement que je la demande.... Quelle triſteſſe m'accable pour des maux très-légers! quel abandon des exercices de piété que j'avois entrepris! quel oubli de votre ſainte préſence! quel découragement! quelle impatience! Ah! mon Dieu, ayez pitié de moi : mon état eſt déplorable. . . . .

Pourquoi êtes vous triſte, ô mon ame! & pourquoi vous troublez-vous? eſpérez

en Dieu, & consolez-vous, parce qu'il vous est encore permis dans votre douleur de le bénir, & de lui rendre la gloire qui lui est due : il est mon Sauveur & mon Dieu. . . . .

Lorsque j'étois affligée, j'ai élevé ma voix au Seigneur, & il m'a exaucée. Seigneur, soulagez mon ame. . . . . .

O mon Dieu! est-il quelque chose dans le Ciel & sur la Terre, que je puisse desirer? Vous êtes le Dieu de mon cœur, & mon partage pour toujours. . . . . .

O mon ame! le Seigneur te suffira lui seul dans l'éternité : qu'il te suffise dans le temps! . . . .

Ne souffrez pas, mon Dieu, que j'aye ici-bas d'autre plaisir que de vous posséder, d'autre regret que de vous perdre. . . . .

La terre est le séjour des privations : quand serai-je dans le pays du repos & de la joie? . . . .

Quand on n'aime que Dieu, on ne doit être affligé que de lui déplaire : & sa volonté doit faire toute notre joie au milieu de toutes nos peines.

Béni soit Dieu, Pere de toute consolation, qui adoucit en moi toutes les amertumes de cette vie, & qui tourne en bien tous mes maux?

La vertu ſe perfectionne dans l'infirmité, & la force augmente par la foibleſſe.

Je me glorifierai de mes infirmités, afin que la vertu de J. C. demeure en moi.

Plus le corps s'affoiblit, plus l'eſprit de grace doit ſe fortifier en nous.

Dans le Chriſtianiſme, l'important n'eſt pas de beaucoup agir, mais de beaucoup aimer.

On aime beaucoup Dieu, quand on ceſſe de s'aimer ſoi-même : & l'on ceſſe de s'aimer ſoi-même, lorſque ſe ſentant affoiblir & comme détruire, on conſent de bon cœur à ſa propre deſtruction pour l'amour de Dieu.

J'étois autrefois trop vive : il eſt bon d'être à préſent amortie & comme mourante.

LETTRE (1) *de M. de Mérinville.*

A Chartres, ce 1 Octobre 1709.

JE n'avois jamais éprouvé une douleur pareille à celle que j'ai ressentie pendant la maladie de M. de Chartres, & à sa mort : aussi n'y a-t-il rien de comparable

(1) Je supprime de ce recueil l'importante lettre de M. l'Evêque de Chartres au Roi, parce qu'elle est imprimée dans le Tome VI, p. 81 des *Mémoires*. Qu'on ne doute point de son authenticité. J'ai vu de mes yeux l'original écrit & signé par M. l'Evêque de Chartres : quelques ratures, mais point de mots substitués au-dessus des mots rayés; au dos, ceux-ci de la main de Me. de Maintenon : *Lettre très-secrete de M. l'Evêque de Chartres:* point de date, mais elle est sûrement de la fin de l'année 1697, après la paix de Riswick. Mlle. d'Aumale en parle dans ses Mémoires; mais elle dit qu'on n'a pas voulu la lui montrer. On tient la copie donnée au public d'un Ecclésiastique qui a été attaché à feu M. de Mérinville, Evêque de Chartres, neveu & successeur de M. Desmarais. Les Dames de St. Louis peuvent produire l'original : elles l'ont eu de M. de Mérinville, qui leur donna cette piece cachetée de ses armes, vingt ans après la mort de Me. de Maintenon, à condition qu'elles ne l'ouvriroient qu'après la sienne. Cependant il écrivoit à Me. de Maintenon :

rable à la perte que je fais : je l'aurois ſuivi de près ſi ſa maladie eût été plus longue : j'en avois abſolument perdu le ſommeil & l'appétit, tant ma douleur a été vive & continuelle, ſans me donner aucun relâche. Je voulois toujours le voir dans ſa maladie, & on m'en empêchoit les derniers jours de ſa maladie, parce

---

Maintenon : *Ne ſoyez point en peine, Madame, j'ai brûlé tous les papiers qui vous regardoient, que j'ai trouvés dans le cabinet de feu M. l'Evêque de Chartres.* Mais comment cette lettre adreſſée à Louis XIV, a-t-elle pu ſe trouver dans ces papiers? Vraiſemblablement l'Evêque l'a remit à Mad. de Maintenon, ſoit pour l'examiner, ſoit pour la donner au Roi : & Mad. de Maintenon trouva bon de la ſupprimer, à cauſe des louanges que le Roi auroit pu croire concertées entre elle & ſon Directeur. Peut-être auſſi n'eſt-ce qu'un brouillon, comme les ratures & le manque de date ſemblent le dire. Les Secretaires du Cabinet peuvent voir dans les papiers de Louis XIV, ſi cette lettre eſt arrivée à ſon adreſſe. Ceux qui croiroient qu'elle eſt l'effet d'un concert entre M. Deſmarais, Me. de Maintenon, & M. de Mérinville, formeroient un ſoupçon moins vraiſemblable que malin. Car en ce cas, cette piece étoit deſtinée, ou à tromper, ou à inſtruire la poſtérité : mais comment accorder le deſſein de tromper avec l'apoſtille de Mad. de Maintenon qui l'auroit trahie? & le deſſein d'inſtruire, avec cette fureur d'anéantir tout ce qui auroit prouvé plus ſimplement ſon état?

que je ne pouvois approcher de son lit sans fondre en larmes. Je suis bien résigné aux volontés du Seigneur, qui est le maître, & dont j'adorerai toujours la Providence. On a grand besoin dans ces fâcheux accidents que les sentiments de Religion & l'espérance d'une vie future bienheureuse viennent au secours de ceux de notre nature qui sont accablants. Si je pouvois, Madame, m'imaginer une personne aussi dévouée aux Dames de St. Cyr que je le suis, je lui céderois volontiers la place que j'occupe : car c'est ce qui m'y attache le plus fortement, & le desir aussi de maintenir le bien que M. de Chartres a commencé dans ce Diocese : sans parler d'une passion très-grande que je me sens d'édifier l'Eglise, & de procurer la gloire de Dieu même à mes dépens, & par mes exemples; enfin à quelque prix que ce puisse être, pour n'avoir rien à me reprocher à ce passage terrible qu'il me faudra faire tôt ou tard; ce qui ne peut pas être fort éloigné.

L'on fera demain les obseques de M. de Chartres, & après demain on fera le service. Je partirai d'abord qu'il sera fait pour vous aller rendre compte, Madame, des circonstances de la maladie de M. de Chartres, & de celles de sa mort,

J'espere être encore à temps de rendre mes devoirs à Mgr. l'Archevêque de Rouen, que je regarderai dorénavant comme mon pere. J'apporterai le cœur de feu M. de Chartres pour le placer à l'endroit que vous jugerez, Madame, convenir davantage.

Je ne doute pas, Madame, qu'on ne s'empresse à me donner bien des conseils. Je suivrai aveuglément, Madame, ceux dont il vous plaira de m'honorer, & j'aurai recours aussi à Dieu par la priere, pour laquelle j'ai un très-grand attrait. M. de Chartres m'a laissé, Madame, des grands-Vicaires, qui font le Conseil le plus sage qu'un Evêque de France puisse avoir. Ils veulent bien continuer de m'aider. Je ne trouverai pas de grandes difficultés à surmonter en prenant les mêmes maximes de Gouvernement qu'avoit feu M. de Chartres, & en ne faisant aucuns changements, ainsi que je suis bien résolu.

Je n'ai pas douté, Madame, un seul moment de la continuation de vos bontés à mon égard dont vous honoriez feu M. de Chartres. Je crois aussi, Madame, que vous ne doutez pas de mon zele à suivre en tout vos saintes intentions.

Fin du neuvieme & dernier Tome.

DC 130 M2L2 1778 t.15

[La Beaumelle, Laurent Angliviel de]
Mémoires et lettres
[Nouv. éd.]

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY